

**RÉCITS DU PIC DU MIDI**

**1927 – 1951**

**CHARLES TAULE**



<i>CHARLES TAULE</i>	<b>3</b>
Introduction	<b>1</b>
Histoire contée par Arthur Brau-Nogué	<b>2</b>
Récit de Louis Dastugue – mars 1927	<b>4</b>
Charles Taule : Ma première montée – le 20 février 1926	<b>6</b>
Charles Taule : première montée d’hiver de Joseph Devaux – 29 novembre 1926	<b>11</b>
Charles Taule : Souvenirs d’un 1er séjour et des mois vécus avec Joseph Devaux – 1926-27	<b>13</b>
Histoire d’un portage par Théodore et Ferdinand Cazeaux – 28 novembre 1937	<b>22</b>
Un souvenir de M. Henri Camichel, astronome – 1937	<b>24</b>
Récit par Georges Meynier, artisan – février 1943	<b>25</b>
Charles Taule : Un ravitaillement par ”Jeunesse et Montagne” – 23 mars 1943	<b>26</b>
Charles Taule : Déblaiement de la route du Tourmalet aux Laquets – août 1943	<b>27</b>
Trois histoires contées par Marcel Gentili, Astronome – novembre 1943	<b>32</b>
Un des préludes à la construction du téléphérique – mars 1944	<b>35</b>
Une histoire de ravitaillement ...des mulets de L’Entreprise Castells – septembre 1944	<b>36</b>
Théodore Cazeaux : Tentative de réparation de la ligne téléphonique – 16 janvier 1942	<b>38</b>
Une montée en 1945 et quelques souvenirs de A. Perrotey, aide-technique	<b>40</b>
Charles Taule : Montée facile – descente pénible 29 et 30 janvier 1946	<b>43</b>
Charles Taule : Visite de Monsieur le Ministre de l’Education Nationale – 21 août 1947	<b>44</b>
Charles Taule : Histoire d’une descente imprudente qui aurait pu mal finir – 9 décembre 1947	<b>45</b>
Réparations après un orage et une expédition de nuit – 14 au 15 mai 1948	<b>46</b>
Narration de Jacques Caillet – 1950	<b>47</b>
Charles Taule : Le dernier ravitaillement à dos d’homme – décembre 1950	<b>48</b>
Charles Taule : Pour assurer le reveillon traditionnel du 1er janvier 1951	<b>52</b>
Récit de Jean-Claude Pecker – 3 mars 1951	<b>54</b>
La même montée vue par un habitué, Jean Rösch – 3 mars 1951	<b>55</b>
Quelques anecdotes relatives au câble de service – 1948 à 1951	
– <i>Introduction</i>	<b>60</b>
– <i>Raconté par un porteur occasionnel bénévole, fin janvier 1948</i>	<b>60</b>
– <i>Une réparation parmi tant d’autres</i>	<b>61</b>
– <i>”Histoire” courte mais bonne, racontée par Gaston Meydieu</i>	<b>62</b>
– <i>Un graissage à la Picarde – 7 avril 1949</i>	<b>63</b>
– <i>Janvier – février 1951</i>	<b>64</b>
– <i>Le 5 février 1951</i>	<b>65</b>

– Carence du câble de service. Expédition Pic – La Mongie et retour	<b>67</b>
– Hiver 1951-52: Mise en route du moteur du câble de service au Taoulet – raconté par Lacassagne, employé au téléphérique	<b>71</b>
Confession	<b>71</b>

## Introduction

Le but de ce travail est de regrouper quelques "histoires" vraies que la légende n'a pas encore déformées et qui illustreront de façon intéressante – du moins je l'espère – l'histoire de l'Observatoire du Pic-du-Midi de Bigorre pour la période allant de 1925 à 1957.

Pour les auteurs de ces narrations, le Pic du Midi de Bigorre et L'Observatoire ne font qu'un: "Le Pic". Et, lorsque, au hasard de rencontres, ils évoquent des souvenirs, le Pic est une source intarissable... tant ils ont tous été marqués par la vie qu'ils y ont connue, souvent dure, mais toujours exaltante.

Je sais, pour avoir vu s'ébaucher sur les lèvres de jeunes convives au Pic, un sourire sceptique à l'audition de nos "histoires", qu'ils croient difficilement aux conditions d'existence qui étaient les nôtres, tant l'évolution a été rapide.

Et pourtant:

Jusqu'en 1933, seul accès au Pic, en été, les sentiers muletiers venant de Barèges ou de Gripp Artigues. Tout le matériel et le ravitaillement prévu pour neuf mois d'hivernage montaient à dos de mulet ou d'âne au cours de l'été.

En hiver, jusqu'en 1947, deux fois par mois, si les conditions étaient favorables, un ravitaillement en légumes et viande frais et la correspondance montaient à dos d'homme, et les porteurs n'utilisèrent les skis qu'en 1927. Jusqu'en 1952, tous les hôtes du Pic faisaient l'ascension à pied, à ski, ou en crampons selon l'état de la neige. Au cours d'hivers normaux, il en était ainsi de novembre à juin pour tout ou partie du parcours et la durée du séjour a longtemps été, en principe, de trois mois, bien longs, pour les quatre et plus souvent trois permanents...

Il n'y a pas encore cinquante ans, on se chauffait avec des poêles à charbon ou à la cheminée, devant un feu de bois; puis vint le chauffage central au charbon.

L'électricité, pour l'éclairage et quelques utilisations scientifiques ou "radio" était, à cette époque, fournie par une batterie d'accumulateurs dont la charge par groupe électrogène et l'entretien incombait au personnel. La réserve d'eau indispensable a toujours posé de sérieux problèmes qui, quoique bien simplifiés, sont encore d'actualité.

Les liaisons furent longtemps précaires: l'entretien de la ligne téléphonique que l'Administration de P.T.T. n'a jamais prise à sa charge pour la partie Artigues - Pic du Midi a donné lieu à des expéditions mémorables. Les liaisons par radiotélégraphie puis par radiotéléphone étaient restées au stade des essais et d'utilisation temporaire.

Depuis 1952, grâce à l'électricité et au téléphérique, le Pic est ce qu'il est aujourd'hui: hiver comme été, le Personnel va de Bagnères au Pic en voiture, puis en téléphérique très rapidement et sans fatigue; il trouve "là-haut" le chauffage électrique, le téléphone automatique, une équipe de cuisiniers digne d'un grand hôtel, un logement confortable, la télévision bien entendu et, par beau temps, un ciel magnifique avec le plus beau panorama des Pyrénées, lui toujours immuable et toujours aussi cher au cœur des "Vieux du Pic" qui l'ont d'autant mieux admiré qu'il fut souvent la récompense d'une ascension pénible et parfois périlleuse.

Aux facilités actuelles, la nature s'oppose quelquefois. Le vent est l'ennemi des téléphériques,

l'orage, parfois, celui des câbles électriques, et les chutes de neige peuvent interdire l'accès de La Mongie.

Souhaitons que cette "vengeance" des éléments ne soit jamais catastrophique!

Cette évolution a fait de Pic du Midi et de l'Observatoire un lieu de renommée mondiale où chercheurs, travailleurs, représentants de divers services et de pays divers, fonctionnaires ou employés de l'Observatoire se croisent dans les couloirs, mangent à la même table, pas tous aux mêmes heures, et vivent, en hôtel, comme ils feraient "en bas". Beaucoup ne séjournent qu'une semaine, certains moins et, quelques rares quinze jours au maximum. Chacun est là pour son travail, comme en usine, et aspire à rentrer chez lui le plus vite possible. On ne se connaît plus..."L'esprit du Pic est mort" disent "les vieux".

Puisse-t-il revivre un peu dans les histoires qui suivent!

Elles sont dédiées:

À tous ceux qui, par nécessité, par esprit d'aventure, ou les deux à la fois, par curiosité scientifique ou pour tout autre raison ont une fois pris contact avec "le Pic", ont peiné pour l'atteindre, y ont parfois risqué leur vie...ont juré qu'ils n'y reviendraient plus...y sont revenus et...l'ont aimé.

À tous ceux: porteurs, ouvriers, chercheurs, savants, météos, Personnel du Pic ou des Entreprises qui, par leur présence et leur travail, ont assuré la continuité d'une "Oeuvre".

Que plane sur ces récits le souvenir de Jules Baillaud qui fut de 1937 à 1947 notre directeur vénéré, et celui de son prédécesseur Camille Dauzère.

## Histoire contée par Arthur Brau-Nogué

*Arthur Brau-Nogué est le deuxième des trois garçons de "Jean de Gripp", tenancier de l'auberge de Gripp (actuellement tenue par son troisième fils Louis et son épouse), montagnard solide dont la vie rude a toujours été mêlée à celle de l'Observatoire du Pic du Midi. Il a su transmettre à sa famille et à ses proches son grand amour du Pic. Il est décédé en 1934.*

C'était il y a bientôt cinquante ans – déjà!

Au cœur d'un hiver très enneigé Fabas et moi aurions dû monter le ravitaillement du Pic le dimanche, comme d'habitude. Exceptionnellement, pour pouvoir nous rendre au bal dans un hameau voisin, nous avons difficilement obtenu de mon père de ne monter que le lundi matin à cinq heures.

Donc, après une nuit bien courte, mal réveillés et fatigués de la veille, nous prenions nos crochets sous le regard sévère du Maître de maison dont les recommandations habituelles furent ce matin-là plus brèves que de coutume; il voyait bien que nous manquions d'entrain.

Avec 20 kgs de charge utile sur notre crochet, que les trois kilomètres de Gripp au dépôt de l'Observatoire nous furent pénibles dans la nuit et la neige! Première halte, et déjà une lassitude très proche de la somnolence. Nous ne parlons pas et Fabas doit, comme moi, penser à la promesse faite à mon père qui ne badine pas lorsqu'il s'agit du transport du ravitaillement et du courrier du Pic.

Quelle fut la durée de cette halte? Nous n'avions pas de montre..."Anem!" dis-je. Bâton en main et crochet sur le dos, nous quittons la route; la neige est assez profonde et, dans la nuit, nous trébuchons sur des pierres invisibles. Pour ma part, quand je suis en deuxième position, je marche comme un somnambule, m'appliquant à emprunter la trace de Fabas. Lorsqu'il fait un pas de côté, pour me laisser "tracer", je continue, j'enfonce et je peine davantage. Ainsi, l'un suivant l'autre, nous allons en silence, silence troublé seulement par le crissement de la neige, le bruit du bâton heurtant une pierre et le juron patois "macareou!" qui suit chaque faux pas.

Tramezaygues! c'est là que d'habitude, les muscles réchauffés jouent normalement et que l'on se sent en forme. Aujourd'hui, nous sommes déjà fatigués.

Deux minutes d'arrêt pour souffler, en soulevant le crochet avec le bâton tenu des deux mains et libérer un instant les épaules. Nous repartons... Ils faut éviter le "Goulet" \* trop enneigé et monter à droite au-dessus du mamelon – pente raide qui met notre résistance à l'épreuve; nous nous encourageons l'un l'autre et nous relayons plus souvent pour faire la trace. Nous voici sur le plat, puis c'est la descente à flanc vers la plaine d'Arizes, en amont du pont, que nous atteignons dans la première grisaille du matin. Là, nous enlevons notre crochet pour une pause – que nous écourtons. Notre dos en sueur se refroidit, nos doigts et nos orteils immobiles sont plus sensibles au froid qui augmente au lever du jour. Une "giclée" à la gourde (ce qu'il vaudrait mieux ne pas faire). Nous reprenons notre crochet et c'est la longue traversée d'Arizes, monotone dans cette aube grise qui blanchit très lentement. Nous devinons, au fond, la grosse masse du Pic qui nous écrase; nous le trouvons bien sévère aujourd'hui.

---

\* plus exactement "Le labassot"

Lorsque nous abordons le "rapaillon"\* de Pène Blanque, les crêtes se parent d'une frange scintillante. La première manifestation du soleil levant nous reconforte un peu; cependant cette montée est bien pénible. Nous "casserons la croûte" à la cabane et cette pensée nous aide. Enfin nous y voilà; elle est à peine visible, mais tout à côté un rocher sec et à peu près plat nous servira de siège et de table. Nous nous laissons tomber puis nous débarrassons du crochet, accompagnant tous nos mouvements de soupirs, de plaintes et de jurons. Le soleil est arrivé en même temps que nous. Courage. Un bon "casse-croûte" et nous repartirons plus décidés. Nous terminons notre déjeuner en nous passant plusieurs fois la gourde. Il fait bon, le soleil nous caresse, nous nous allongeons sur la pierre réchauffée, la tête sur la "sarpe"\*... Un brouillard froid me réveille. Combien de temps ai-je dormi? Je secoue Fabas; il réalise vite et c'est après un chapelet de son juron préféré que sa décision est prise: "Il faut repartir!" Nous savons quel ennemi est le brouillard. Alors, pourquoi continuer? Nous ne tenons pas à nous faire vertement tancer par mon père à notre retour et, de plus, nous savons qu'en pareil cas, notre portage ne serait pas payé. Il faut donc atteindre le but, coûte que coûte. Dans la coume du Pic nous avançons sans courage quoique la marche soit moins pénible sur une neige plus dure; mais la direction est incertaine; dans le brouillard épais nous n'avons aucun point de repère, nous marchons longtemps, nous semble-t-il et commençons à être inquiets. Enfin une montée plus raide! Le "rapaillon" de la Coume? Peut-être, alors notre marche aurait été bien lente. Les Petis Lacets? Nous ne savons plus. L'anxiété nous fait oublier la fatigue musculaire et nous avançons toujours. Tout à coup un mur de roche noire devant nous. Depuis combien de temps avons-nous quitté la cabane? Fabas prétend que nous avons dépassé Sencours, que nous sommes devant les à-pics du lac d'Oncet et que nous risquons une chute fatale. Nous sommes perdus. Il décide "Allons à droite". La charge nous écrase, notre allure ralentit de plus en plus; encore une fois nous nous heurtons à des roches qui nous paraissent verticales. Nous aurions dû rencontrer le câble, notre espoir. Tenaillés par la peur, souffrant du froid, fourbus, nous nous arrêtons et nous laissons tomber. "Qu'em foututs!" dis-je à mon camarade. Une éclaircie! À moins de cinquante pas de nous, le câble. D'un bond, nous sommes debout et j'ai encore l'impression d'avoir couru vers notre sauveur. Nous l'étreignons et pleurons de joie en répétant "qu'arriberam, qu'arriberam". Le temps ne compte plus. Le brouillard est revenu, mais nous ne le craignons plus. Cette fin de montée sera encore une fois un calvaire, comme toujours, mais nous arriverons.

Et nous repartons lentement, très lentement, accrochés au câble, tirant au maximum sur les bras pour soulager nos jambes. Le passage de la Roche noire nous paraît plus difficile que d'habitude. À la Roche du Midi, nous sommes exténués. Combien de fois nous sommes-nous arrêtés? Echangeant nos plaintes, jurant que ce serait notre dernière montée...

La nuit paraît être venue, mais sait-on jamais avec le brouillard? Au "Pas de Case", nous nous traînons presque. Enfin nous atteignons la terrasse de l'Observatoire. Le bâtiment est enseveli sous la neige. Nous approchons mais ne pouvons atteindre ni porte ni fenêtre! La seule entrée possible est celle du long couloir de bois que l'on montait pour chaque hiver à cette époque. La porte est solide et fermée de l'intérieur. Nous frappons et crions, vainement. Allons-nous geler dehors?

Fabas a une idée lumineuse: "Puisqu'il fait nuit, les habitants du Pic doivent être à la cuisine pour préparer leur repas ou se chauffer devant un grand feu de bois; je vais les appeler par la cheminée." Il la répara très vite malgré la nuit et le brouillard; seule elle émergeait au-dessus du dôme de neige du bâtiment. Il l'atteignit, cogna sur la tôle, appela; mais on n'obtint pas de réponse. Devant cet échec, il tente un appel peu ordinaire: il introduit son gros bâton ferré dans la cheminée et le

\* expression locale: rude montée. Déformation probable de rampe, rampailles, petite rampe.

\* sarpe: petit sac à dos, de fabrication familiale, qui est encore utilisé par certains habitants de la vallée de Campan et dans lequel les porteurs...



laisse tomber. Le résultat fut immédiat. Il entendit des mots ou des jurons incompréhensibles et, quelques minutes après, la porte du couloir s'ouvrait devant nos crochets posés dès notre arrivée.

Nous descendimes. La pendule de la cuisine indiquait 11 heures de soir, bien entendu. Repas...Sommeil de bête. Le lendemain à huit heures, par un temps radieux, en descendant le long du câble, nous admirions le panorama merveilleux de la chaîne enneigée étincelant au soleil.

*J'ai tenu à placer cette narration en tête de ce petit recueil en hommage à la famille Brau-Nogué et à tous les porteurs, sans lesquels "le Pic" n'aurait pas pu vivre, en particulier, pour ne citer que ceux que j'ai connus et dont j'ai apprécié l'endurance, le courage, la modestie, l'abnégation quelquefois: les Brau-Nogué, Arthur et Louis, Cazeaux Bertrand et ses fils Ferdinand et Théophile, Fabas, Cazeaux Théodore, Marcel Fourcade et son frère Gabriel, Antoine Burre, Joseph Despiau et son fils, Georges Plandé, Brau- Bayli dit "Choulat", Dassibat, Chelle, José Carmouze, Brau, Ernest Amaré- Baylac... À cette liste je pourrais ajouter les noms de ceux qui, appartenant aux services de l'Observatoire, à la Météorologie Nationale, au Laboratoire de Physique de l'Ecole Polytechnique, aux laboratoires de physique de Bruxelles et de Manchester, à divers établissements scientifiques, ont accepté d'assurer des portages, de réparer la ligne téléphonique, de déblayer la route, etc. au cours des années difficiles de 1940 à 1947 et même jusqu'en 1953.*



*La première montée d'hiver, même lorsqu'elle fut normale, et le premier séjour ont souvent marqué chaque nouveau venu au Pic. Voici le récit de Louis Dastugue actuellement instituteur retraité à Vic- Bigorre.*

**récit de Louis Dastugue**

Le 19 mars 1927, sur le soir, à l'arrêt des Allées Tournefort à Bagnères de Bigorre, le dernier "tram" sur Gripp me prenait avec un baluchon et un petit sac de montagne.

Pour la première fois, j'allais dépasser Campan, en remontant la vallée qui m'était totalement inconnue.

Jean de Gripp, l'hôtelier – de son vrai nom Brau-Nogué – montagnard solide sur la soixantaine, m'avait pris sous sa protection et me faisait les honneurs du paysage et la chaude démonstration de la cordialité dans une grande famille à laquelle j'allais appartenir.

J'étais désigné pour être, au Pic du Midi, le successeur de l'aide- météorologiste Bayle et me rendais à mon poste.

Partir le soir pour là-haut? Alors qu'il y aurait cinq à sept heures de marche sur la neige pour atteindre le sommet?

C'était la règle et l'ordre habituel. Mon ascension était organisée dans tous ses détails par Jean Brau:

Descendre chez lui, tout près du terminus du tram, coucher dans la chambre réservée aux hôtes du Pic et partir à l'aube le lendemain pour la grande escalade, en compagnie des porteurs du ravitaillement de l'Observatoire.

C'est chez Jean de Gripp un accueil tout maternel, par Madame Brau dont le frère (Labayle) a longtemps séjourné en emploi à l'Observatoire, et par sa fille, Jeanne, très occupée, comme sa mère, par la cuisine et le service des hôtes.

Peu après, je fais la connaissance des deux fils Arthur et Louis qui rentrent de la grange voisine après avoir soigné le bétail. Les présentations sont simples et rapides dans une ambiance de chaude sympathie.

Du Pic, le téléphone répond à l'appel de Jean Brau: c'est celui dont demain je serai le collègue qui est au bout du fil. Nous nous connaissons déjà pour nous être rencontrés dans mon Magnoac natal. Après avoir exprimé son plaisir d'apprendre mon arrivée, il me confie aux bons soins des porteurs pour m'assister dans la rude ascension.

Au matin, lever au déclenchement d'une sonnerie plus d'une heure avant l'aube.

Les porteurs arrivent; ils sont là avec leurs "crochets" dont les charges sont réparties, puis tout le monde s'installe à table devant une bonne soupe au fromage bien chaude préparée par Madame Brau.

Et c'est le départ sur la neige, pour l'ascension du Pic.

À Artigues, au dépôt de l'Observatoire, on quitte la route fortement obstruée par endroits par des coulées de neige et des congères. Jusqu'à Tramezaygues aucune difficulté sérieuse. Cependant tout de suite après, la marche par la gorge du "goulet" devient délicate. Sur le haut bord du précipice côtoyé par le sentier trop couvert de neige pour être visible, parmi les broussailles et les rochers,

quelques tiges de coudrier émergeant du tapis blanc sont les seuls repères sûrs de l'abrupt passage. Je suis fortement encadré par deux porteurs. Mais tout va à souhait. Nous débouchons sur la plaine d'Arizes dont la traversée me paraît bien longue. Et c'est l'ascension en direction de la raide paroi de Pène Blanche, haut perchée à l'entrée de la Coume du Pic; le porteur de tête creuse, lentement, pas à pas, de ses gros brodequins, dans la neige durcie, les encoches du rude escalier, suivi par notre petite caravane.

D'un souffle contenu, on atteint la cabane rustique; chacun dépose sa charge pour une courte halte. "Sac au dos!" dit l'un des porteurs; et nous partons dans la Coume du Pic, légèrement à flanc, suivant le plus souvent la ligne téléphonique. Longue marche, parfois pénible pour moi, sans difficultés pour les porteurs qui devisent en patois et m'encouragent. La Picarde est dépassée, puis les Petits Lacets ou plutôt leur emplacement, escaladés à la file indienne et enfin nous atteignons l'Hôtellerie-refuge de Sencours au pied du Pic Costallat où aboutissent l'itinéraire de Barèges et celui du Tourmalet.

Déjà, depuis quelques minutes, l'on aperçoit l'Observatoire. Des échanges de signaux d'appel ont lieu avec les reclus de là-haut, qui de la terrasse ont observé notre débouché de la Coume et notre arrivée à Sencours où nous nous reposons un moment.

À quelques cent mètres de l'Hôtellerie nous chaussons des crampons déposés contre un rocher qui émerge toujours me disent les porteurs, et nous partons pour l'escalade finale du cône du Pic: près de 500 mètres de dénivellation qui laissent 100 mètres plus bas, au pied d'éboulis et d'à-pics la cuvette plate et blanche du lac d'Oncet gelé. Une marche à flanc sur la neige très dure met mes chevilles à rude épreuve avant d'atteindre le câble où je m'accroche avec plaisir. Malgré son aide, la montée en ligne droite est très pénible et très lente.

Tout d'un coup, du sommet dévale vers nous, en une trainée de neige giclante mon ami Taule, porteur d'un fumant thé au rhum qui va remettre "du cœur au ventre" aux porteurs et à moi-même.

Le contact avec le "troglodyte" est pris dans l'azur d'un beau matin égayé de soleil.

Reposée, désaltérée, la petite troupe repart et progresse lentement le long du câble; au prix de gros efforts, pour moi du moins; la Roche du Midi est atteinte, puis le Pas de Case et enfin la terrasse finale.

Nous sommes accueillis par les isolés du Pic: le cuisinier Hubert Benqué de Barèges et son compagnon Jean-Marc Pujo de Gripp.

Les honneurs de la "Maison" me sont faits et mon installation immédiatement assurée: j'occuperai la chambre "du Général" – de Nansouty – le fondateur de l'Observatoire, dont le buste est sur la terrasse, sous la neige contre la façade.

Pour fêter l'arrivée du "Nouveau" et celle des porteurs, Benqué a corsé le menu que nous savourons tous réunis dans la salle à manger exigüe. Notre petite assemblée s'anime rapidement et j'apprécie la cordialité qui m'entoure: repas de montagnards de race et d'adoption que l'esprit du Pic anime...

Avant de m'installer dans ma chambre-cellule, j'assiste, depuis la terrasse, au départ des porteurs allégés qui emportent mon premier message à ma famille, puis je contemple tout à loisir le panorama inoubliable des Pyrénées.

Ce fut une montée très facile paraît-il et cependant très pénible pour moi.

**Charles Taule : Ma première montée – le 20 février 1926**

Une lettre du Directeur (alors M. Camille Dauzère) m'avait fait savoir que je devais monter le 19 février.

Ignorant tout des montées d'hiver, je me présentai, ce jour-là, vers neuf heures au Bureau de l'Observatoire du Pic du Midi à Bagnères de Bigorre, pour apprendre, après une réception polie, mais un peu fraîche à mon gré, que les porteurs avaient quitté Gripp le matin à six heures, que j'aurais dû monter avec eux et coucher la veille chez Jean de Gripp – inconnu pour moi.

Sur place je fis connaissance avec le mari de la concierge, Dubeau, conducteur de tramway aux V.F.F. (Voies ferrées Pyrénéennes, société disparue depuis longtemps déjà), qui me dit: "Vous monterez probablement avec moi, cet après-midi au "train" de 4 heures." Ce qui eut lieu.

Tout en maniant les leviers de commande, mon brave guide me faisait les honneurs de la vallée de Campan: Médous, Beudéan, Campan, Galade, Rimoula, Cayredebé, Ste Marie, la côte des Sabatès, Cabadur, Gripp enfin. Il ne manqua pas de m'indiquer, d'un signe de tête en passant à Beudéan, puis à Rimoula, le sommet du Pic du Midi éclatant de blancheur, au soleil, déjà couché pour nous.

Gripp! Arrêt dans un grincement de freins et un bruit de ferraille. Le Directeur avait annoncé mon arrivée. Jean de Gripp (Braun-Nogué), tenancier de l'auberge unique du lieu, homme connu et estimé dans toute la vallée et dont toute la vie a été liée à celle du Pic, me reçoit avec la cordialité proverbiale qu'il manifestait à "Ceux du Pic", mais aussi avec un sourire dans ses grosses moustaches et une étincelle presque malicieuse dans ses yeux brillants. J'étais le "nouveau" et ne payais probablement pas de mine. La montagne d'hiver, avec sa couche de neige m'impressionnait, et ce n'est pas sans quelque vague appréhension que, par la tranchée de près d'un mètre de neige, je franchis la cour pour entrer dans la cuisine familiale, sur la table de laquelle le couvert était déjà disposé. Présentations rapides, toute la famille m'accueillait amicalement, je me sens à l'aise, puis après quelque bavardage, c'est le repas en commun, simple mais consistant dans une ambiance très cordiale.

Dans la salle à côté, autour d'un litre de vin blanc, plusieurs hommes discutent très fort en patois: les porteurs, revenus du Pic depuis une heure échangent leurs impressions sur la montée du jour, relativement facile, et regrettent, en termes ponctués par quelques jurons que l'un d'eux soit obligé de remonter le lendemain avec moi. Jean de Gripp, qui, sans en avoir l'air, écoutait la conversation, intervient et fait admettre rapidement que Dassibat me servirait de guide en portant un bidon de quinze litres d'huile et que nous partirions à six heures.

Vers vingt et une heures, Madame Braun-Nogué me conduisit à la chambre réservée à "Ceux du Pic" et me souhaite une bonne nuit.

– "Dormez tranquille, on vous réveillera!"

Dormir tranquille! Vie nouvelle dont j'ignorais tout, fin d'hiver à 2860 mètres d'altitude avec deux ou, au maximum, trois inconnus, montée qui serait vraisemblablement dure pour moi... Je dormis mal et étais depuis longtemps éveillé lorsqu'un coup discret frappé à la porte, suivi de: "M. Taule, c'est l'heure!" mit un terme à mes réflexions pessimistes. La maîtresse de maison, première levée, après avoir entendu mon: "Oui! merci!" me dit qu'elle posait un broc d'eau chaude devant la porte.

Cinq heures. Toilette sommaire rapide; dans le sac de montagne un minimum d'affaires personnelles, le reste de mes bagages, très restreints d'ailleurs, devant monter au prochain portage.

Je descends à la cuisine; un bon feu de bois flambe dans la grande cheminée et les flammes lèchent les flancs noirs d'un grand pot de café. Dassibat est déjà là; il amarre sur son crochet, espèce de bat pour homme, un bidon d'"huile d'arachide" dit l'étiquette et, au dessus, "la sarpe" contenant le casse-croûte et la gourde. Madame Brau, tout en recommandant à Dassibat de "m'économiser" en route, dispose les bols remplis de café au lait fumant et entourés de tartines grillées et beurrées.

En tête à tête avec celui qui allait être mon guide, je déjeune avec appétit, et lui tout en me dévisageant, me renseigne en quelques phrases patoises, coupées de déglutitions, sur le parcours qui, facilité par les traces de la veille, doit nous permettre d'atteindre le Pic en moins de six heures.

Six heures sonnent. Jean de Gripp assiste aux derniers préparatifs et sur un ton de chef, fort de son expérience, donne à Dassibat conseils et instructions pour que l'ascension de "Monsieur Taule" ait lieu dans les meilleurs conditions.

"Bonne montée!" disent nos hôtes. "Merci!" répondons-nous ensemble. La pointe de nos gros bâtons fait sonner la pierre du seuil puis, derrière mon guide, d'un pas hésitant, entre deux murs de neige, je franchis la cour, puis le portail. La "pâle clarté qui tombe des étoiles", malgré la blancheur de la neige, est bien faible pour mes yeux qui viennent de quitter la salle éclairée et cependant les pieds de Dassibat se placent dans les traces sans hésitation; tant bien que mal, j'essaie de l'imiter. "Bonne montée!" Nous nous retournons: "Merci!" Les silhouettes du couple Brau s'encadrent quelques secondes, puis le portail se ferme. Nous sommes seuls.

Nuit. Silence troublé seulement tout près par le crissement de la neige sous nos gros souliers et, plus loin, en bas, par les bruits variés de l'Adour. Mon guide est peu loquace et moi...muet. Nuit, neige, froid, route inconnue pour moi, vers une vie inconnue elle aussi. J'éprouve une angoisse contre laquelle je lutte avec toute mon énergie tandis que mes pieds se déplacent automatiquement au rythme de ceux de mon compagnon. De temps en temps, Dassibat, sans se retourner, lance: "Ça va!?" Interrogation? Encouragement plutôt – "oui!" Il sait très bien que si je réponds déjà "non!", il vaut mieux faire demi-tour... et moi aussi.

Bientôt je me sens imprégné de calme; la nuit ne me gêne plus et le silence m'est agréable. Et nous allons, régulièrement, sans hâte, aspirant l'air vif de la montagne.

Au dépôt de l'Observatoire, sur la route de La Mongie à hauteur d'Artigues, premier arrêt: trois minutes seulement, pendant lesquelles Dassibat libère ses épaules en appuyant, sans l'enlever, son crochet sur la murette de l'auvent de bâtiment. "Maintenant, me dit-il, plus de route; qué bam pouya (nous allons monter)!" Il se redresse et part, moi sur ses talons. Ce démarrage, un peu raide, m'est assez pénible. Je m'encourage en pensant: "Dassibat a 18 kgs sur le dos, et en a porté 20 hier; il est plus âgé que moi, et ce n'est pas un colosse..." Il va d'un pas régulier empruntant les traces de la veille. La neige "tient" bien. "Nous monterons facilement!" me dit-il. Maintenant, les muscles "chauds", encouragé par cette affirmation, je le suis sans grand effort. Le temps est très beau, mais froid; nos oreilles ont chaud sous le passe-montagne, mais la main, quoique gantée, qui tient le bâton demande après quelques minutes la relève à celle qui est dans la poche du pantalon.

Dans la nuit déjà moins sombre, je devine des cabanes: "Tramezaygues" dit Dassibat. J'apprécie ce lieu dont la pente douce nous offre une marche reposante pendant quelques trois cents mètres, puis nous abordons le "Goulet". Seul et sans les traces de la veille qui fixent mes pieds, je n'oserais certainement pas passer: la pente de neige est proche de la verticale et finit 50 mètres plus bas dans un chaos auquel l'aube naissante donne une blancheur douteuse. Ce passage m'impressionne et me paraît bien long. Enfin, le ravin s'élargit d'un coup, alors que le jour n'est pas encore levé

pour nous, le Pic du Midi dresse sa masse imposante toute blanche, étincelante au sommet que le soleil illumine. Première vision, premier contact, choc indéfinissable...Vite, être là-haut!

Dassibat me ramène à la réalité: "Nous arrivons au pont d'Arizes, dit-il, cinq minutes de repos!" Il pose son crochet, respire profondément, puis tous deux, sans un mot, fascinés, nous regardons le Pic où le soleil s'étend presque insensiblement.

"Anem! (Allons)" Dassibat reprend sa charge et c'est la traversée du "plateau d'Arizes". Dans les traces, la marche est relativement facile, mais monotone et elle me serait vite fastidieuse si le Pic n'était là. Chaque fois que je lève la tête, mon regard s'accroche à ses flancs abrupts et monte jusqu'à sa cime qui scintille. Et nous allons!... Je suis tout étonné lorsque mon compagnon me dit, toujours en patois: "Nous sommes au Gros Caillou, il faut casser la croûte." Il s'assied dans la neige et pousse un long Hââ! de soulagement en abandonnant son crochet. Je lui signale que le bidon doit perdre: un cercle gras est marqué sur sa veste. Ce détail ne paraît pas l'impressionner. Il dénoue la sarpe, en enlève le déjeuner et la gourde. La sarpe vide est installée sur la neige et sert de nappe. Il mange debout, posément, son couteau de paysan tranche tour à tour le pain et la saucisse sèche qu'il tient sur la tartine sous le pouce gauche; après quelques bouchées, il pose son pain et boit, la gourde haute tenue à deux mains, la tête légèrement renversée, faisant gicler par une pression de la main droite sur le fond de la gourde, un filet rouge clair de vingt centimètres qui disparaît entre ses lèvres à peine disjointes. Je n'ai pas faim, mais comme il me conseille de manger je l'imites et il paraît très surpris que je boive à la gourde presque aussi bien que lui.

Il fait grand jour maintenant; le soleil est bien descendu sur l'arête Est du Pic, mais nous sommes dans l'ombre, immobiles; nos pieds et nos mains se refroidissent. Il faut repartir, la pause n'a pas duré dix minutes.

Sur ma demande, Dassibat m'indique le chemin: "Nous allons monter dur: c'est le "rapaillon" de Pène Blanque. L'avalanche est descendue, nous allons y passer dessus, comme hier, la montée sera plus facile." Je ne suis pas tranquille, mais je lui fais confiance. Je le suis pas à pas à travers les blocs de neige glacée; je ne regarde plus le Pic; mes yeux ne quittent les traces à peine visibles de mon guide que pour regarder la tache d'huile qui s'agrandit sur sa veste.

(Ah! ce bidon, cette tache d'huile, quels signes révélateurs de la situation qui m'attendait "là-haut" si j'avais eu l'expérience de la vie du Pic, mais "ceci est une autre histoire".)

La montée est rude; les muscles de mes jambes se raidissent, je serre les dents... Un sentiment d'admiration naît en moi pour cet homme dont le physique est moins que moyen et qui renouvelle aujourd'hui les efforts de la veille. Et cela me donne du courage. Quelques secondes d'arrêt au sommet du "rapaillon" pour souffler un peu, puis nous repartons.

Laissant la cabane de Pène Blanque derrière nous, nous voici dans la "Coume" entre les rochers abrupts du Pic à droite et ceux de la Picarde à gauche. Pente douce, neige portant bien, nous avançons régulièrement dans les traces de la veille...et devant moi la tache d'huile gagne sur le dos courbé de Dassibat. Mais voici une montée plus rude: le "rapaillon" de la Coume au sommet duquel, me dit mon compagnon, nous ferons "un brin de pause". Lorsque nous atteignons le but, nous sommes accueillis par un vent assez fort; le froid est plus vif et il ne serait pas bon de s'arrêter, nous ralentissons cependant pour nous reposer. Avant d'attaquer la montée des "Petits lacets", mon guide se retourne et lentement me dit: "Pour votre première montée, vous avez de la chance: il fait beau, la neige est bonne et les traces sont faites." Et pourtant cette nouvelle montée m'est pénible...manque d'entraînement sans doute.

Mais nous voici en vue de l'Hôtellerie de Sencours où cette fois, à l'abri du vent, nous pourrions faire une pause plus longue. Nous arrivons. Dassibat pose son crochet. Nous respirons profondément,

tournés vers le Pic, les yeux fixés sur l'Observatoire qui se profile sur le ciel pur. Là-haut deux silhouettes se dressent au bord d'une terrasse. Dassibat crie: "ohé!..ohé!" Les échos se renvoient cet appel qui s'estompe et meurt...Silence...Puis un son de trompe. Ce court dialogue signifie, paraît-il: "Bonjour! Nous sommes là! – C'est bien! Nous vous avons vus; on finit de préparer le thé! À bientôt à la Roche Noire!" Cinq minutes ont passé. Je ne suis pas tranquille; cette pyramide blanche de près de 500 mètres me paraît inaccessible. J'éprouve une certaine angoisse et quelque lassitude. Serait-ce le "coup de pompe" bien connu de tous les montagnards et de tous les sportifs? Mais Dassibat, lui, n'est-il pas chargé? Donne-t-il seulement l'impression d'être fatigué? Alors? Pour me donner une contenance, je lui demande: "Par où passe-t-on? – Voyez à droite, cette ligne de poteaux et un câble qui montent tout droit. C'est là! Dix minutes de marche à flanc et nous commencerons la "grimpée."

J'aide Dassibat à reprendre le crochet. En avant!

Les muscles se sont refroidis; les cinq premiers minutes me sont pénibles et nos mains ne se réchauffent pas.

Nous atteignons le câble. La pente est très raide. Lever la jambe pour reprendre la trace, puis se hisser, demande un effort à chaque pas, malgré l'aide de la main droite agrippée au câble d'acier, dont un brin cassé pique de temps en temps la peau à travers le gant. Quoiqu'à pas lents, nous nous élevons rapidement. De temps en temps, un court arrêt: sans lâcher le câble, on souffle. Je fais un gros effort de volonté pour suivre mon guide pas à pas. "Ohé!" Quelqu'un que nous ne pouvons pas voir crie, tout près, me semble-t-il, au-dessus de nous. Je ne comprends pas. Dassibat, lui, sait. "Ohé!" répond-il; puis se tournant vers moi: "Pouyat coum'you!" (Montez comme moi). Serrant le câble à deux mains, malgré notre bâton, les yeux rivés à quelques centimètres de nos pieds, tous muscles tendus, nous gravissons quelques mètres, (deux, trois, je ne sais plus) de roche presque verticale, couverte de glace où les traces ne sont pas visibles. "Que yem!" (nous y sommes) dit Dassibat. Arrêt. Un frisson parcourt tout mon corps. Nous venons de franchir le plus mauvais passage. Quelques mètres bien moins durs et nous débouchons à la Roche Noire, salués par les exclamations de Pujo, homme de service, dont la bonne figure cramoisie s'éclaire d'un large sourire: "Adiou Dassibat! Adichat moussu! Quin pé'bat? Anem, bégat u cop! – Déchom boua! " dit Dassibat. \*

Nous reprenons haleine pendant que Pujo déballe verres et bouteilles. Dassibat laisse tomber son crochet, nous enlevons nos gants; le vent a cessé; le soleil et notre dernier effort nous ont réchauffés. Le thé que Pujo verse dans nos verres fume, répand une bonne odeur de punch et brûle presque nos doigts. Nous buvons. La jouissance que j'éprouve en avalant presque gloutonnement ce liquide chaud me fait sentir combien ma gorge était desséchée par l'effort et l'air froid. Pujo attend, bouteille en main, que nous tendions nos verres vides. Il les remplit. Nous les vidons lentement cette fois, à petits coups, savourant ce thé au rhum bien sucré que l'on devrait nommer "rhum au thé". Ça va mieux!

Nous enfilons nos gants, Pujo prend le crochet de Dassibat qui, en échange, porte la sarpe avec verres et bouteilles. Léger, il part devant, allègrement, et je suis...en troisième position.

La montée est toujours raide mais sans danger, la marche lente mais sûre grâce au câble et aux traces bien marquées; je peux tout à loisir laisser mes yeux fixés sur ce but qui me paraît encore bien haut. Nous approchons cependant.

---

\* "Adieu Dassibat! Bonjour Monsieur! Comment allez-vous? Allons buvez un coup! – Laisse moi souffler!"



”Nous voici à la Roche du Midi!” dit Pujo, pour moi. Halte! Un peu plus de thé! C’est si bon! On repart... Cette dernière montée d’un quart d’heure me demande un gros effort que je ne pensais pas avoir à fournir; je traîne un peu. Dassibat s’en rend compte: ”Courage! me dit-il, nous sommes au ”Pas de Case”, quelques mètres encore!”

Enfin des traces sur une neige presque horizontale; nous sommes sur la terrasse.

Tous les hôtes du Pic sont là pour nous accueillir: le météo Bayle et le cuisinier Hubert Benqué...

Il est onze heures et quart. Notre ascension a duré 5 heures et quelques minutes. Par beau temps et dans les traces bien faites, sans charge, c’est loin d’être un exploit.



À la mémoire de Joseph Devaux, disparu au cours du naufrage du "Pourquoi Pas?" le 16 septembre 1936. Il avait 34 ans. Le 29 novembre 1926, Joseph Devaux effectuait sa première montée d'hiver.

**Charles Taule : première montée d'hiver de Joseph Devaux**

La base de départ était toujours l'auberge de Jean de Gripp, tenue encore par le benjamin de la famille, Louis et sa femme. Mais venons aux faits.

6 heures! Sur la route 20 centimètres de neige. De gros flocons tombent doucement, pas trop serrés, sans vent. La température est proche de 0 degré. Nous sommes cinq: trois porteurs avec 18 à 25 kilos de charge utile: Antoine Burre, Théophile Cazeaux et Jean-Marie Chelle, puis Devaux et moi, chacun avec un petit sac de montagne. Nous allons à pied et, pour nous aider, nous avons un gros bâton ferré "èt bourdou ou bourdoun".

Sur la route du Tourmalet, jusqu'au dépôt de l'Observatoire, les bas côtés sont nettement marqués et l'homme de tête, malgré la nuit, trouve facilement son chemin: ses pieds enfoncent jusqu'au sol, à un rythme régulier laissant une trace que chacun utilise à son tour; colonne silencieuse dans la neige, le brouillard et la nuit; rideau devant, rideau derrière. Nous nous taisons, essayant de maîtriser cette impression de malaise indéfinissable des premières minutes... Il neige au départ! Que sera-ce plus haut? Nous allons d'un bon pas cependant; en trois-quarts d'heure nous atteignons le Dépôt. Bref arrêt. Les porteurs libèrent un moment leurs épaules en appuyant leur crochet sur une murette; chacun se secoue pour faire tomber la neige qui couvre ses vêtements. Les porteurs échangent quelques phrases en patois. Devaux ne comprend pas...Il vaut peut-être mieux: "La montée sera dure, avec neige profonde et risque d'avalanches, disent-ils. Il faudra faire attention et éviter certains passages..."

Cinq minutes passent; les porteurs assurent leur crochet et reprennent leur bâton. Nous quittons la route; la montée commence dans la neige vierge sur le sentier disparu. Pas de bavard dans l'équipe; il ne faut pas ajouter à l'effort que nous devons fournir la fatigue d'une conversation; nous économisons notre souffle. Parfois, l'un de nous laisse échapper un juron: une trace plus profonde, le glissement d'un pied, le moindre faux pas déséquilibrent et augmentent l'effort, surtout pour ceux qui ont 20 à 25 kgs sur le dos. Faire la trace dans la neige fraîche est toujours pénible et plus nous nous élevons, plus la couche est épaisse et plus le pied enfonce. Lorsque l'homme de tête est fatigué, il fait un pas de côté, attend en soufflant, que la petite colonne passe, puis repart en cinquième position. Notre marche monotone, dans la grisaille de l'aube à peine naissante, du brouillard et de la neige qui continue à tomber, se poursuit, plus ou moins difficile selon la pente, mais toujours pénible.

Tramezaygues! Arrêt. Conciliabule entre les porteurs. Il y a trop de neige fraîche pour suivre la route habituelle par "le Goulet"; nous pourrions "dévisser" en déclenchant une coulée... nous allons passer en haut.

En lacets, dans la neige profonde, nous suivant de très près, nous relayant en tête, nous gravissons la pente raide qui sur la droite domine Tramezaygues. C'est le premier gros effort. En haut, nous retrouvons la ligne téléphonique qui, presque jusqu'au fond d'Arises nous servira de repère dans le brouillard. Nous soufflons un peu, puis repartons... Il neige, presque sans vent heureusement. Autour de nous la grisaille pâlit; mais le jour ne se lève pas; nous allons d'un poteau à l'autre; dans certains endroits, nous enfonçons jusqu'aux genoux. La relève de l'homme de tête se fait plus souvent. En un point que les porteurs reconnaissent, nous laissons la ligne téléphonique à notre gauche et montons vers "La Source" où a lieu habituellement une pause et le casse-croûte. Et

aujourd'hui, c'est là aussi qu'on décidera si l'on poursuit la montée ou si l'on fait demi-tour.

Tout en mangeant, les porteurs échangent leurs points de vue et leurs impressions. Ils ne sont pas optimistes. Je traduis à peu près à Devaux leur conversation patoise et sa conclusion sans les exclamations malsonnantes adressées au mauvais temps. "S'il y avait du vent, nous abandonnerions... Il est entendu que nous traverserons dans la partie la plus étroite du couloir d'avalanches du "Rapaillon" de Pène Blanche et que nous atteindrons la cabane, tout droit par l'arête pour éviter de provoquer des glissements..." Le casse-croûte est terminé, la gourde passe de main en main pour la dernière "giclée". En route! Le jour, enfin levé est bien terne, le brouillard est moins épais, mais il neige encore; la température baisse; bon signe qui diminue notre angoisse – les avalanches seront moins à craindre. Nous allons. Aucun relief dans cette pâleur. À moins de cent mètres la neige du sol et celle de l'air se confondent. Cependant, après avoir traversé l'Adour, puis reconnu au passage le "Gros Caillou", nous nous sommes élevés à droite du ravin. La marche est toujours pénible, la pente raide, nous ne sommes plus que quatre pour "tracer", Devaux ne connaissant pas le chemin. De temps en temps, l'homme de tête s'arrête pour "souffler" et chaque porteur profite de cette trêve pour courber l'échine, baisser la tête et, avec le bâton passé derrière le dos et tenu à deux mains, soulever son crochet et libérer pendant quelques instants ses épaules endolories.

Nous voici arrivés assez haut, il faut traverser. Surtout pas d'affolement: il faut se taire, écouter et, au moindre bruit douteux venant du haut, quitter le ravin le plus vite possible, en avant ou en arrière. Le premier, Théophile, commence la traversée: ses premiers pas tâtent la neige prudemment; elle tient, se tasse sous le pied et ne glisse pas sur la couche de fond; sans hâte, mais sans arrêt, il avance. Un à un nous le suivons, sans bruit, tout l'être en éveil, les nerfs tendus...

Le ravin est passé, nous respirons: "Qué ba pla!" dit Antoine. Et nous attaquons la rude montée de l'arête peu enneigée qui finit à la cabane de Pène Blanche. Seul le tiers supérieur de la porte est visible; la dégager nous donnerait beaucoup de travail. Nous décidons de continuer dans la Coume du Pic, après deux minutes de repos, dehors.

Et c'est, pendant une heure, la montée fastidieuse dans les traces que le premier fait aussi régulières que possible. L'effort réchauffe notre corps, mais les mains et les pieds surtout doivent supporter le froid. Notre petite colonne se maintient un peu à flanc, sur le côté gauche où seules quelques petites coulées sont à craindre, venant de la Picarde, alors qu'à droite, des flancs du Pic pourraient crouler deux grosses avalanches. Cette marche nous rend moins sensibles, la montée du "Rapaillon de la Coume" et toujours dans le brouillard, nous arrivons au plat qui précède les "Petits Lacets". Là, la neige est encore plus profonde. Arrêt, dépôt des charges, discussion en conclusion de laquelle les porteurs décident de ne pas aller vers Sencours et de monter tout droit le flanc du Pic en direction du point de départ du câble. "En route!" Antoine, enfonçant jusqu'aux genoux part en tête. Les porteurs connaissent bien leur "Pic" et cependant je les sens anxieux: il faut dans le brouillard découvrir le câble. La marche devient de plus en plus pénible, dans la neige de plus en plus profonde. Les arrêts et les relèves du "traceur" se font de plus en plus fréquents, les mains refroidissent davantage et les charges paraissent plus lourdes aux porteurs. Mais le brouillard s'éclaircit un instant: heureuse surprise! Nous sommes juste à hauteur du câble. Vite, s'accrocher à lui! Le courage renaît. Une mauvaise traversée de moins de cinquante mètres et nous pourrions enfin avec nos bras soulager nos jambes. Peu chargé, reconnaissant les lieux, je passe devant. J'enfonce jusqu'à mi-cuisses, ce n'est plus une trace, mais une tranchée que je creuse dans la neige fraîche en la poussant devant moi et le brouillard est redevenu épais. Il neige plus fort, nous progressons très lentement, muets. Tout à coup, un cri! un juron, le bruit d'un froissement – frrrt! Chelle, en troisième position, vient de glisser. Son bâton s'agite. Immobilisés, impuissants, nous le voyons disparaître dans le brouillard. Les secondes qui nous paraissent bien longues s'écoulent. Chacun craint le pire. "Ohoû!" Ce simple cri dont l'écho prolonge le oû! nous soulage. Tout de suite un

dialogue en patois s'engage:

- Où es-tu?
- Probablement dans le plat au-dessus des Petits Lacets.
- Es-tu blessé?
- Non! J'ai perdu mon crochet!
- Que veux-tu faire?
- Je ne sais pas!

Antoine, Théophile et moi nous consultons rapidement et Antoine crie notre décision: "Laisse tout; va te mettre à l'abri à Sencours ou bien descend dans nos traces avant "d'être trop froid", nous montons les charges et descendons aussitôt." Je n'ai jamais su si Chelle avait répondu.

Nous finissons la traversée et nous agrippons au câble. Plus de trêve; malgré la fatigue et l'anxiété, il faut arriver le plus vite possible. La montée vers la Roche Noire est un calvaire au bout duquel fort heureusement nous trouvons Jean-Marie Pujo, descendu du Pic avec le thé au rhum traditionnel qui nous reconforte un peu, mais nous n'échangeons pas les plaisanteries habituelles et nous écourtons l'arrêt. Pujo part en tête avec la charge d'Antoine; au cours de cette dernière partie du trajet, nous nous relayons pour porter les deux autres charges. Dans les traces déjà faites nous peinons moins, mais le moral est mauvais: qu'est devenu Jean-Marie? Nous arrivons enfin au Pic, fourbus et gelés, vers midi et le moins fatigué paraît être Devaux.

Après avoir avalé une soupe bien épaisse et bien chaude, bu deux verres de vin et s'être réchauffés quelques minutes devant la cheminée, Antoine et Théophile repartent, avec une charge, le long du câble, dans le brouillard, la neige, le froid...

Nous saurons le soir, par téléphone, que Jean-Marie est rentré à Gripp une heure avant le retour des porteurs et, le lendemain, que Théophile a le bout des doigts gelés et Jean-Marie une congestion pulmonaire.

Quarante-huit heures après, par un temps magnifique, armés d'un râteau de bois, Devaux et moi récupérons dans la neige, entre le bas du câble et les Petits Lacets, une faible partie de nos affaires personnelles qui constituaient la charge de Jean-Marie.



**Charles Taule : Souvenirs d'un 1er séjour et des mois vécus avec Joseph Devaux**

Pour le premier séjour, je ne fus pas gâté: 3 mois! 40 jours sans ravitaillement frais et sans courrier, un mois environ sans liaison téléphonique, ni radio. Deux compagnons: un cuisinier-homme de service, Hubert Benqué, et un homme de service-cuisinier, Jean-Marie-Pujo. En réalité pas de spécialisation dans la vie matérielle sauf que l'aide-météorologiste était responsable des observations et de la vie de "La Maison".

Au début de l'été 1926, le météo Latreille avait quitté le Pic après 37 ans de services, dont un séjour de 16 mois, paraît-il, au cours de la guerre 1914- 1918. Son départ et l'arrivée prématurée de la neige causèrent de sérieuses perturbations dans le stockage des réserves d'hiver. Et voilà pourquoi un bidon de 15 litres d'huile suintait le 20 février 1926 sur le dos du porteur Dassibat. Et voilà pourquoi, malgré les prodiges d'économies d'Hubert, toutes les vieilles conserves furent épuisées, toutes les boîtes de farine vidées, secouées, râclées, le pain biscuité moisi utilisé... Seul, le pain de sucre du "Général" (de Nansouty) que l'on montrait naguère aux touristes fut épargné: il représentait, dans la tradition du Pic, un "monument historique". Il nous fut sacré. Mais que le vin était bon! Oui! Parce que chaque année, pour aller plus vite, les fûts nouveaux, portés par les petits ânes de Grave et de Cazenave d'Asté, étaient placés sur ceux qui restaient. La dernière provision ayant été très insuffisante, nous atteignîmes ce bon vin de Villaudric (cher à Joseph Bouget)\* vieilli par les ans, l'altitude et le froid du couloir nord du bâtiment. Malgré ce "nectar", le régime alimentaire nous valut à tous les trois, au bout d'un mois, une floraison de petits boutons qui disparurent rapidement avec l'arrivée du ravitaillement frais.

La provision de charbon, elle aussi était insuffisante...Cuisine d'abord: Le poêle de la bibliothèque qui chauffait l'étage du bâtiment fût éteint le premier mai. Par temps gris, une atmosphère humide régnait en permanence avec une température voisine de 0 degré. Mais quel plaisir, lorsque je pouvais m'installer, à la petite table, devant ma petite fenêtre, en plein soleil, face à la chaîne des Pyrénées resplendissante!...en attendant la corvée de neige que nous faisions, chaque fois que nous pouvions, pour remplir les deux citernes assurant la réserve d'eau pour l'été et aussi pour débayer les fenêtres après chaque nouvelle chute. Nous jugions la lumière de jour préférable à la lumière artificielle et de plus, il fallait économiser l'électricité d'une batterie d'accumulateurs vieillissante, dont la recharge demandait un certain travail et une quantité d'essence importante que notre stock ne pouvait certainement nous assurer jusqu'à l'été.

Ah! La recharge de cette batterie: une dynamo puissante certes et en bon état, mais entraînée par un moteur, monocylindre vertical robuste, trop robuste, doté d'un volant énorme qu'on tournait à la main pour faire démarrer le moteur, tout en veillant à la courroie de transmission moteur-dynamo dont les fantaisies étaient imprévisibles. Ce moteur était alimenté par un fût d'essence de cinquante litres qu'il fallait hisser dans une ouverture percée dans le mur séparant la salle du moteur de celle des accumulateurs. Un matin, je procédais à cette opération, perché sur un tabouret: ultime effort pour placer le fût...le tabouret glisse, le fût veut bien s'immobiliser, mais l'homme tombe à la renverse et sa tête casse un bac; l'acide se répand partie sur le sol, partie sur les vêtements, la figure et les mains. La citerne d'eau est à cinq mètres vite franchis et le robinet ouvert en grand: arrosage copieux. Les yeux s'étaient fermés instinctivement, la peau devait être tannée par le soleil et l'air, le costume était en pure laine du pays. Seule conséquence: des picotements fort

---

\* Botaniste du Pic du Midi dont un chemin de Bagnères porte le nom.

désagréables qui laissèrent de petites traces négligeables; au demeurant, plus de peur que de mal. L'élément de batterie fut soigneusement "ponté" en attendant l'été. Cette expérience me rendit plus prudent...quant à la mise en place du bidon.

La justification du Personnel permanent d'hiver comprenant au total deux météorologistes et deux hommes de service, tous les quatre "bons à tout faire", était l'entretien de "La Maison" pour qu'elle puisse héberger décemment en été les Astronomes, les Physiciens et quelques privilégiés attirés par ce "Haut-lieu", alors hors du commun; il y avait aussi une raison scientifique – si l'on peut dire: assurer la continuité des observations météorologiques trihoraires et leur transmission à l'Office National, travail que nous faisons, je puis l'affirmer, ponctuellement et consciencieusement, y compris les "paperasses" inévitables mais nécessaires.

Occupation de tout repos par beau temps. Occasion d'admirer toute la chaîne, de se nommer les Pics avec leur altitude, de tout oublier devant la magnificence d'un coucher du soleil, d'un beau clair de lune ou d'une mer de nuages; de surprendre au loin, dans un creux, l'éclat d'un lac que le Soleil révèle; de suivre l'allongement de l'ombre du Pic au-dessus du ravin Nord; de guetter le "Rayon Vert" au coucher du Soleil; de se trouver bien chétif devant l'immensité d'un ciel d'hiver piqué d'étoiles et cependant de se sentir grandi de vivre en communion profonde avec la Montagne...

Mais, par mauvais temps, en hiver, trop souvent: Un matin, six heures. Rafales de vent, neige. Noter l'état du ciel et faire "le tour d'horizon" est simple; sur le carnet d'observations et le registre météo cela se traduira par brd s/v, neige (brouillard sans vue, neige) sans sortir de la maison; cependant il faut penser à l'observation de 7 heures et voir dans quelle mesure les instruments pourront donner des renseignements valables...ce dont je doute. Je vais voir: emmitoufflé, chaussé de bottes, je traverse le couloir souterrain, drapé de glace, et par l'escalier très raide poudré de blanc j'atteins la porte d'accès du "blockhaus" où se trouve l'abri météorologique; une chance, la porte s'ouvre facilement, le vent m'aide violemment et je reçois un paquet de neige poudreuse qui m'aveugle...lorsque mes yeux peuvent s'ouvrir je constate le travail de la nuit: la neige m'arrive à la poitrine; à quelques mètres je devine l'abri enfoui aux trois quarts. Une pelle est en permanence dans l'encoignure du palier. Demi-heure de travail acharné, une lutte de vitesse avec le vent qui renvoie la neige dans la tranchée que je creuse. Je dois faire une trace qui permette d'atteindre l'abri, dégager les enregistreurs coincés et gelés, gratter les thermomètres, emporter les enregistreurs pour les faire dégivrer, revenir avec leurs remplaçants, tout cela en pensant à l'observation de 7 heures qui pourra, peut-être, fournir des chiffres, sinon d'une exactitude absolue, du moins utilisables. J'ai le dos en sueur, les mains gelées malgré les gants, les cils givrés, les oreilles insensibles sous le passe-montagne et les bottes pleines de neige. Je pousse la porte et la coince avec la pelle et, rapidement, vais à la cuisine où Benqué me prépare un café bien chaud tandis que je prends un peu de chaleur devant la cheminée. Et c'est l'heure de l'observation – encore le souterrain, l'escalier, la porte, la pelle, la neige, le vent. Mes lectures sont valables: température  $-1^{\circ}$ , minima  $-15^{\circ}$ , vent? À nous deux. Je ne monterai pas ce matin sur la plateforme spéciale inaccessible. Je me colle contre la rambarde du blockhaus, l'anémomètre à main dans le gant droit, le chronomètre dans le gauche; deux minutes bras vertical pour mesurer la vitesse horizontale et deux minutes bras horizontal tendu hors de la rambarde pour la vitesse verticale: immobilité, rafales, neige! Le froid envahit rapidement mon corps, je serre les dents pour tenir jusqu'au bout des 4 minutes qui me semblent interminables. Couvert de neige, toutes extrémités engourdies, je réintègre le plus vite possible le bâtiment de Nansouty et peu à peu reprends mes sens sous les yeux compatissants de mes deux compagnons.

Il y avait en hiver beaucoup de matins comme celui-là, avec quelques variantes plus ou moins pénibles, mais aussi entre deux "coups durs", par beau temps, quelques occasions de divertisse-



ments.

C'est bientôt le printemps, il fait très beau. Joseph Devaux décide d'aller, en promenade, faire au lac d'Oncet des mesures d'épaisseur et de densité de la glace, de température de l'eau, etc., observations incluses dans son programme d'études glaciologiques.

Il me laisse le soin des observations et la charge de le suivre des yeux et avec la lunette; c'est un entente entre nous; il agira de même lorsque je partirai me promener seul.

Sac au dos, crampons au pieds, bâton en main, il descend allègrement le long du câble sans difficulté – habitude, et conditions favorables. Il disparaît à la Roche Noire. Je vais faire l'Observation...

À mon retour sur la terrasse, il a atteint le lac d'Oncet qu'il traverse en toute sécurité sur cette glace couverte de neige à laquelle il espère arracher quelque secret en la faisant sauter avec une cartouche de cheddite. Je le suis à la lunette: il choisit un point qu'il doit juger intéressant, déblaie la neige, creuse un trou dans la glace. Je devine qu'il place le détonateur et le cordon d'allumage dans la cartouche et celle-ci dans le trou; il va réperer un rocher derrière lequel il s'abritera au moment de l'explosion que je ne voudrais pas manquer et revient vers l'extrémité du cordon pour l'allumer sans doute...mais que se passe-t-il? Il gesticule et ne rejoint pas son abri. Et rien ne se produit. Il retransverse le lac d'Oncet et attaque la remontée vers l'Hôtellerie de Sencours; il n'a pas son allure habituelle, il paraît peiner. Se sentant malade a-t-il abandonné son projet? Il disparaît. Et quand je le revois au-dessus de la Roche Noire, je sens que quelque chose ne va pas: son ascension me paraît bien lente. Dans le calme, la voix porte loin en montagne. Je le hèle en criant très fort: "Comment ça va?" J'entends faiblement sa réponse "Ça va!" Il avance toujours, s'agrippant au câble, presque couché sur la neige, on dirait presque qu'il se traîne. Je suis inquiet. Je décide de descendre vers lui; nous nous rejoignons à la Roche du Midi où il arrive fourbu.

"Alors, qu'y a-t-il?" lui dis-je. Après un long silence sa réponse vient entre deux halètements. "J'ai oublié les allumettes!"...Et ses forces morales l'avaient totalement abandonné. Je ne pus m'empêcher de rire et il rit avec moi et la fin de la montée se fit normalement; il eut même la force de plaisanter et de se moquer de lui-même. Quel bon compagnon, modeste, et sûr. Avec lui, d'autres "histoires"...

Aujourd'hui temps splendide, neige en bon état: conditions favorables à une promenade. Devaux fera les observations et me surveillera.

Au départ, la neige "porte" bien, sans être trop dure; je descends avec mon bâton, mais ne juge pas nécessaire de prendre les crampons. La descente est facile, la main gauche sur le câble, assuré à droite par le bâton, je puis tout à loisir contempler avec toujours le même enchantement la chaîne qui respandit et s'élève en même temps que je descends. Et presque sans m'en rendre compte, sauf au passage toujours délicat de la Roche Noire, j'arrive à Sencours.

J'avais fait le projet de remonter par une sorte de cheminée qui, à l'Ouest du lac d'Oncet, sépare le pic Crémat des Laquets. Descendre sur le lac demande quelques précautions: là, pas de câble et je n'ai peut-être pas choisi la voie la plus facile; la pente est raide; je dois donner de grands coups de pied pour enfoncer le talon afin d'éviter une glissade trop rapide qui pourrait mal se terminer. J'arrive sur le plat. La traversée du lac glacé en plein soleil est une promenade qui se termine dans l'ombre où je dois remonter. La neige est plus dure; cependant je m'élève aisément en enfonçant la pointe du soulier qui laisse un trou aux parois très solides. Mais peu à peu, malgré tous mes efforts, la profondeur du trou s'amenuise puis, dans la partie la plus raide, le soulier ne mord plus. Il serait insensé d'essayer de continuer et je ne puis envisager de me retourner. C'est donc à reculons,

piquant dans la neige dure quelques millimètres de la pointe de mon bâton, chaque pied, l'un après l'autre cherchant le trou creusé à la montée, que je descends lentement, lentement, bien moins vite que mon moral! Tous muscles raidis, jambes tremblantes, je rejoins enfin le plat d'Oncet. La traversée que j'avais faite au départ allègrement m'est pénible; la remontée vers Sencours finit d'avoir raison de mes forces. Dans un dernier sursaut d'énergie, je franchis quelques mètres à flanc et me laisse tomber sur le toit enneigé de l'écurie de l'hôtellerie où je "récupère" un peu, allongé au soleil. Je me décide à repartir; Devaux qui doit me voir commencerait à s'inquiéter. Cinq cents mètres, à quelques mètres près, en pente raide c'est toujours dur, mais aujourd'hui c'est un long calvaire. J'arrive au Pas de Case exténué et en nage.

Devaux me reçoit avec un sourire amical et complice. Chacun son tour!

Pour le calendrier, ce sera bientôt le printemps. Ici la tourmente s'est déchaînée: durant huit jours et huit nuits alternatives, de grosses bourrasques de neige et de courtes éclaircies. Trois fois nous avons creusé des tranchées devant quelques fenêtres; trois fois la nuit a anéanti notre travail. Depuis une semaine le téléphone ne fonctionne plus; nous avons cependant reçu de temps en temps par "radio" des messages de M. Dort du bureau de Bagnères. Enfin le beau temps. Nous faisons savoir, par cette voie, à M. le Directeur (alors M. Dauzère) que si le temps continue, nous essayerons, dès que nous jugerions la neige suffisamment tassée, de réparer le téléphone dont la ligne aérienne, dans la Coume du Pic, a dû souffrir du mauvais temps qui a surtout sévi en altitude.

Trois jours après: ciel pur, - 10° à 7 heures, léger vent de Nord. Beau temps assuré. Nous nous préparons en répartissant équitablement la charge dans nos deux sacs: poste de campagne, cordes, fil téléphonique, pinces et casse-croûte. La neige est croûtée et plutôt profonde, donc pas de crampons. Ne pouvant prévoir l'heure de notre retour, nous laissons à Benqué le soin de faire sur les appareils enregistreurs les repères qui nous permettront, par interpolation, d'avoir les observations météorologiques trihoraires.

Nous attaquons la descente raide du Pas de Case, couloir étroit entre deux falaises de calcaire déchiqueté. Je passe devant: un coup de talon; la surface glacée se brise, le pied enfonce dans la neige poudreuse; le corps est projeté vers l'aval, mais la jambe est bien retenue; le heurt du muscle contre la neige glacée de surface est assez désagréable, mais chaque pas est bien assuré. La cadence prise, nous allons automatiquement, échangeant nos impressions sur la beauté du paysage dont nous n'étions jamais blasés, distraits, heureux... Trop distraits... Le talon n'a pas crevé la "croûte", mon corps continue son mouvement vers l'aval et je commence, tête en bas, à rouler sur la pente: plusieurs cabrioles me donnent le temps de réaliser que je suis perdu si je ne réagis pas... Le geste instinctif du montagnard qui "dévisse" est de s'agripper à son bâton ou à son piolet. Je n'avais pas lâché mon "bourdoun". Acrobatiquement, j'essaie d'enfoncer la pique. Un tour, rien! Un autre, une raie! Au troisième le fer mord un peu. Après quelques cabrioles freinées, je réussis à enfoncer mon bâton et à m'immobiliser, à plat ventre sur la neige, la tête vers le haut, presque au niveau de la Roche du Midi. Je suis au bord de la crise de nerfs et cependant j'éclate de rire en pensant que Devaux, arrêté à mon point de départ, doit être en ce moment plus malade que moi, d'avoir assisté, impuissant à ma descente spectaculaire. Assurant sa marche, il me rejoint. Son visage a le teint de la neige sale. Il a jugé au départ que j'étais perdu...il s'était trompé, heureusement pour tous les deux.

Nous échangeons nos impressions, puis assez vite remis de nos émotions, nous repartons plus prudemment et c'est lui qui passe devant jusqu'à Sencours. Sans nous en rendre compte, peut-être avons-nous été tous les deux un peu secoués par cet incident; nous nous plaignons du froid aux pieds, et pourtant il fait bien beau. De loin nous repérons la coupure du fil téléphonique: une

portée au flanc de la Picarde. Nous sommes assurés de rétablir la communication. Durant une heure nous ne pensons qu'à notre travail. Ce serait un amusement dans la plaine; ici c'est tout autre chose. Les premiers essais prouvent notre réussite; nous figolons notre épissure; la liaison est rétablie. Nous cherchons une partie plate pour nous installer et nous reposer en "cassant la croûte". Mais tout de suite, dans l'immobilité, nous sentons que nos pieds commencent à geler. À cette époque, on pensait qu'en pareil cas la médication souveraine était la friction à la neige. (Il paraît maintenant que c'est une erreur.) Nous nous déchaussons, un pied après l'autre et nous massons les orteils autant que nos mains (qui, elles aussi, se refroidissent, une fois de plus) le permettent. La foi aidant, sans doute, il nous semble que nos pieds reprennent vie. Cependant, au "casse-croûte" dans l'immobilité, nous préférons l'exercice qui réchauffe et nous remontons les cinq cents mètres de dénivellation de notre perchoir où nous retrouvons Benqué et une bonne soupe.

Pendant huit jours, nous avons surveillé, chacun, notre gros orteil: Devaux le gauche et moi le droit. Le soir, nous ne pouvions supporter le drap sur le pied lésé. Violet, rouge sombre, rose, noir, jaune, toutes les couleurs se succédèrent sur la peau recouvrant le boudin dont la consistance d'abord dure décrut lentement en même temps que nos grimaces. Puis nos orteils eurent une peau toute neuve: la bonne nature de nos 25 ans avait fait son œuvre... et le téléphone fonctionnait.

Au retour d'un court congé passé à Paris, Joseph Devaux me communique une bonne nouvelle: "J'ai eu l'occasion de contacter le responsable de la rédaction de *L'Illustration*, qui m'a chargé de rédiger un article agrémenté de quelques photos sur l'Observatoire du Pic du Midi en hiver; si vous voulez m'aider...". J'accepte avec enthousiasme.

Après avoir remis en état un gros appareil de professionnel qui avait été un peu malmené par des mains maladroitement, nous attendimes le jour favorable. Ce jour vint. Entre les observations de 9 heures et de midi, nous avions le temps de mettre nos projets à exécution. Après l'observation de 7 heures, nous préparons tout le matériel, discutons sur les clichés à prendre, les emplacements à choisir, les objectifs à utiliser; nous évaluons la luminosité, discutons diaphragmes et durée d'exposition, ne voulant rien laisser au hasard. Pendant que je fais l'observation de 9 heures, Devaux charge les châssis avec les plaques 13 x 18 gracieusement mises à notre disposition par notre directeur, M. Dauzère. Comme nous ne disposons que de trois châssis doubles donc six plaques, je décide d'emporter un appareil rudimentaire: un "détective", 6 1/2 x 9, à réserve de douze plaques escamotables, une simple boîte noire équipée d'un objectif bien ordinaire.

Et nous voilà partis vers le sommet du Pic et la Crête Nord fort enneigés tous deux. Devaux porte dans une grande sacoche spéciale l'appareil et les plaques, moi, le grand trépied et, en sautoir avec collier de ficelle, mon "détective". Nous sommes évidemment en tenue d'hiver: passe-montagne, anorak, gants, piolet. Notre promenade est à déconseiller à des montagnards débutants qui aurait peur de la neige et ne se méfieraient pas des corniches. Placer le trépied pour y fixer horizontalement l'appareil dans des conditions favorables à la prise de clichés, faire la mise au point, placer et enlever les châssis alors que les pieds s'enfoncent ou glissent et que de chaque côté descendent des cheminées à pic, n'est pas un jeu d'enfant. Cependant Devaux prend ses six clichés et je "mitraille" avec ma boîte. C'est fini. Nous sommes satisfaits et même un peu fiers de notre travail acrobatique. Quelles belles photos nous pourrions envoyer au journal. Les premières du genre sans doute. Devaux a la fantaisie de continuer faire une promenade sur la crête, tandis que je rentre pour assurer l'observation de midi. Impatient de connaître le résultat de notre expédition, je laisse sur place le trépied que Devaux prendra au retour et j'emporte l'appareil et les châssis. Je rentre le plus vite possible, me débarrasse de mon équipement et je m'enferme dans le "labo-photo". Conscient de l'importance de mon travail, je déploie tout mon savoir à la préparation des bains, à leur chauffage; je vérifie plusieurs fois leur température et prends toutes les précautions nécessaires à la réussite d'un

bon développement. Tout est prêt. Je prends un premier châssis, un peu ému mais délicatement, je tire le rideau qui découvre une face...sans plaque. Je retourne le châssis; même opération...même résultat. Un oubli? C'est possible. Rien n'est perdu. Il y a encore quatre plaques. Hélas! Comme le premier, les deux autres châssis étaient vides! Devaux rentre; j'entends son pas dans le couloir, il vient tout droit au "labo" pour constater le résultat de ... sa distraction. Je ne rapporterai pas les qualificatifs malsonnants qu'il s'adresse sans ménagements. Qu'avait-il fait? Avant le départ, il devait relever la température des nombreux thermomètres mis en place pour ses études glaciaires et, captivé par son travail scientifique, il avait cru avoir auparavant chargé les châssis comme il en avait eu l'intention. Heureusement quelques clichés pris avec mon appareil primitif furent utilisables. Deux photos furent même reproduites sur deux pages entières du journal. Notre expédition n'était pas à renouveler, et l'honneur était sauf. Nous avons bien ri par la suite.

C'est le plein été. Les crêtes près de nous sont complètement déneigées. Un jeune physicien en stage est là pour assurer à l'occasion le travail météorologique. Nous allons pouvoir enfin, pour une fois, partir ensemble en promenade.

Devaux me propose d'aller, par les crêtes, jusqu'au Lac Bleu où nous nous baignerons. Projet un peu "fou-fou", mais n'avons-nous pas déjà plongé dans la citerne sur la terrasse, dès la fonte de la glace? N'avons-nous pas fait, ces jours derniers, pieds nus, en caleçon de bain, de petites courses sur les rochers calcaires côté Sud et sur les schistes de la crête Nord? Alors? Une peu plus, un peu moins...! Nous partons.

Devaux me guidera partout; au cours de courses solitaires, que j'ai suivies partiellement à la jumelle, il a repéré les passages difficiles. J'admire son agilité; je le suis pas à pas et l'imite, à la limite de mes moyens quelquefois, car il ne cherche pas à tourner la difficulté. La progression est lente, pénible, dangereuse même, dans certains passages; mais quel plaisir à chaque arrêt de quelques secondes! La jouissance que j'éprouve ne peut s'exprimer: tous ceux qui ont lutté avec la montagne et qui, sur le point d'être vaincus par elle, ont réussi à la dominer ont ressenti cette impression indéfinissable. Nous parlons peu; nous admirons beaucoup, heureux sans restriction. Après une marche que je trouve assez longue, nous abandonnons la crête qui conduit au Merlheu et descendons au col d'Aoube puis nous laissons aller tranquillement, suivant le ruisseau, jusqu'au Lac Bleu dont la couleur, aujourd'hui, justifie bien le nom. Pas un nuage; le soleil se joue sur les vaguelettes, les rochers se mirent dans le lac. Dans le calme et la solitude, la montagne est à nous.

Mais on ne peut pas se nourrir de la beauté d'un paysage. Avant de déjeuner nous voudrions nous baigner. Nous décidons d'aller manger sur une petite île très abordable, à quelques brasses de la rive; nous sommes vite en caleçon de bain et nous arrimons chacun sur notre tête un petit paquet de vivres. Après avoir tâté la température de l'eau qui nous paraît agréable, nous franchissons à la nage les quelques mètres qui nous séparent de notre restaurant. Nous reprenons pied alors que quelques truites curieuses, après avoir fui, osent revenir jusqu'à nos orteils – (ceci n'est pas une gasconnade) – et semblent les considérer avec intérêt. Nous prenons possession de notre île et nous installons pour manger.

Notre repas frugal terminé, nous retraversons l'eau. Chaussés, sac au dos, nous reprenons le chemin de retour par le sentier normal...en caleçon de bain. Montée au col d'Aoube, descente, plateau, remontée au col de Bonide, descente sur le lac d'Oncet, toujours en plein soleil qui nous cuit la peau. C'est la journée des petites folies.

"Si nous nous rafraîchissions dans l'eau du lac?" dit mon compagnon. Poser le sac, enlever les souliers, c'est vite fait. Dans le ruisseau du déversoir l'eau nous paraît presque tiède; mais la rive Ouest toujours à l'ombre est encore ourlée de glace. Quelques brasses. Je n'insiste pas; c'est trop

froid; vite je reviens au bord, me secoue et m'habille. Devaux, lui, s'est attardé à nager, il aborde grelottant, se sèche tant bien que mal et reprend ses vêtements.

Nous avons fait une sottise: le changement brutal de température nous a rendu malades. La remontée à l'Observatoire nous fut très pénible. Avant d'arriver aux Laquets, Devaux, pris d'un malaise, s'arrête. Après m'être assuré qu'il pourra repartir lentement, je monte le plus vite possible pour alerter Pujo. Celui-là dans le plus bref délai porte à Devaux un bon thé au rhum grâce auquel il termine normalement l'ascension.

Le lendemain tout notre corps était cramois, excepté dans le dos à l'emplacement du sac et la peau de nos épaules, de nos bras et de la poitrine était tendue comme un tambour.

Huit jours après, l'un pelant l'autre en riant, nous enlevions des morceaux de fin parchemin de plusieurs centimètres carrés.

Fin mai. Au cours de la nuit passée, une faible chute de neige a recouverte toutes les traces et ce matin, au grand soleil, à perte de vue la montagne étincelle. Longtemps, au cours de la journée, nous suivons à la jumelle, les évolutions de trois renards, dont un gros "charbonnier". Ils se promènent sur le flanc du Pic, entre Sencours et la Roche Noire, s'arrêtant parfois, levant le nez, pensant probablement au repas nocturne qu'ils viendront faire aux abords de la cuisine de l'Observatoire. Ils doivent avoir faim: près de Sencours, ils ont creusé dans la neige une galerie où l'un d'eux vient de disparaître pour atteindre quelques os restant d'une vieille carcasse de mouton. Ils monteront sûrement ce soir. Nous connaissons leur route habituelle qui les conduit de la face Sud, devant la cuisine, au ravin Nord (où l'on évacue tous les restes inutilisables), en coupant la crête Est, en courbe de niveau. Je me propose d'aller cette nuit à l'affût, avec le fusil que me confie Pujo. Je ne suis pas chasseur, mais je compte sur la chance. Pas de vent, pleine lune, je m'installe contre un rocher et je scrute la neige. Souvent, je lève la tête: quelle magnificence! Dans le calme, intégré au rocher, mon corps se dérobe. C'est peut-être cela l'extase, la béatitude. J'en oublie le but de ma position. Je me secoue et reprends mon guet. Le temps passe; pas de renard en vue. Je n'ai pas de montre. Depuis combien de temps suis-je là immobile et ravi? Ils ne viendront pas ce soir. Je commence à sentir le froid. J'abandonne et je remonte me coucher.

Au matin, sur le flanc Sud, tout près du mur de la terrasse, devant le couloir de la cuisine, de nombreuses traces. Les renards se sont repus, mais m'ayant éventé, ils sont venus par un chemin inhabituel.

Pujo s'est bien amusé de ma mésaventure et moi, j'ai mentalement remercié les renards de m'avoir offert ce spectacle magnifique d'un clair de lune, sur la montagne fraîchement enneigée.

2 avril 1927. Il a beaucoup neigé, avec de fortes bourrasques comme cela arrive souvent au printemps. Une fois de plus, le téléphone ne fonctionne pas. Les conversations "radios" avec M. Dort au bureau de Bagnères sont très précaires; mais ayant hâte de descendre en congé, après près de trois mois passés au Pic, je réussis à faire demander au Directeur de m'autoriser à descendre avant la prochaine montée des porteurs puisque mon collègue, Louis Dastugue, est là et pourra seul assurer les observations. Je promets d'essayer de réparer la ligne téléphonique et me charge de descendre les "documents" météorologiques. M. Dort me transmet l'accord du Directeur.

2 avril vers 8 heures. Sur le dos, le crochet avec un panier bien garni, skis amarrés en long sur le crochet, crampons aux pieds, bâtons en main. Après avoir serré la main à Dastugue qui m'accompagne jusqu'au Pas de Case, j'entreprends prudemment la descente du câble auquel je m'agrippe des deux mains. La neige est gelée et très dure; en certains endroits je dois taper très

fort et bien perpendiculairement à la surface pour que les crampons "mordent" et ne lâcher une prise que lorsque les trois autres sont assurées - - comme en escalade. Les bâtons qui traînent, les skis qui heurtent tantôt la neige derrière moi, tantôt le câble sur le côté, sont loin de faciliter la descente; mais tous ces mouvements me réchauffent et j'arrive assez aisément au bas du câble. Fort de mon apprentissage de skieur en février et mars sur les pentes du Sud du Pic, aux Laquets et sur les flancs du Crémat, j'abandonne les crampons sur le dernier poteau et je "chausse" les skis. Avec précaution, je glisse à flanc, prenant peu de pente. Les carres mordent peu, mes conversions sont parfois acrobatiques. Après quelques lacets, jugeant la pente moins raide, la neige me paraissant moins dure, confiant en mon équilibre, je me laisse aller tout droit, assuré d'être progressivement arrêté par la pente du Pic Costallat, en face. Je me laisse griser par la vitesse, le soleil, l'air vif, la neige vierge, la liberté et la beauté de la montagne.

Hélas! Le vent qui souffle souvent de Sencours a amassé une couche profonde de poudreuse dans laquelle, en pleine course, mes skis se bloquent; mon bâton gauche, bloqué aussi, percute ma poitrine et me rejette vers la droite, tandis que le crochet me heurte violemment le crâne. J'éprouve une vive douleur au genou gauche coincé dans la neige. Je reprends mes sens, mais à chaque inspiration je sens comme une déchirure dans le côté gauche. Assis dans la neige, j'ouvre ma chemise: une côte pointée sous la peau. Avec peine, je réussis à dégager mes jambes, à déchausser les skis et à me lever. Que faire? Je regarde vers le Pic. Sur la terrasse, deux silhouettes: Dastuque et Benqué qui surveillaient ma descente. Je veux leur crier ce qui m'arrive. Impossible tant l'inspiration profonde est douloureuse. Pour leur faire comprendre que je suis blessé, je me couche un instant les bras en croix. Et puis, je réalise vite: ayant pris la dernière paire de crampons, je ne puis attendre de secours avant deux heures, après un dégel superficiel. Si je reste immobile, je vais être saisi par le froid et risquer à la fois une congestion pulmonaire et une insolation. Tant que je suis "chaud", je dois tenter la descente. J'abandonne tout mon "barda", sauf un bâton, et je m'en vais. Chaque pas provoque une douleur au genou et dans la poitrine; je dois limiter ma respiration. J'avance lentement; la neige est moins dure et, avec quelques précautions dans la marche, je supporte ma souffrance. Mais je suis bien loin de Gripp. Tiendrai-je le coup? Miracle! Au milieu de la Coume, deux hommes. Est-ce un mirage dû à ma fatigue? Non! Ils avancent; ils m'ont vu sans doute; je les entends; je suis sauvé.

Bertrand Cazeaux et son fils, Théophile, montaient à Sencours pour constater les dégâts causés au toit de l'hôtellerie par les bourrasques du début de mars - (dégâts que j'avais signalé à Jean de Gripp avant la panne de téléphone). Je leur explique ce qui m'est arrivé et demande que l'un d'eux m'accompagne. Théophile descend avec moi. Quel appui moral! Sans ses encouragements continus aurais-je été capable de descendre le Rapailon de Pène Blanche, de traverser Arizes en enfonçant jusqu'au genou, de passer le Goulet, d'atteindre Tramezaygues, puis le dépôt et marcher 3 km sur la route où chaque pas m'arrachait une plainte?

Chez Jean de Gripp où toute la famille est attablée finissant le repas de midi, j'arrive extenué et à bout de nerfs. Je m'assieds, ou plutôt me laisse tomber, sur une chaise pendant que Théophile expose les raisons de son retour si rapide. On m'invite à manger, mais je n'en ai pas la moindre envie. Combien ai-je fumé de cigarettes en attendant la voiture qui devait me descendre à Bagnères où je reçus les premiers soins? Le lendemain, chez moi, le docteur de la famille diagnostiquait: fracture de la neuvième côte gauche, déchirure probable de la plèvre, entorse sérieuse du genou gauche et choc nerveux.

*De 1928 à 1937, quoiqu'ayant gardé le contact avec le "Pic", je n'ai pas vécu intimement avec ceux qui ont eu l'obligation d'être les héros d'"histoires" semblables à celles-ci-dessus! Par contre, de 1937 à 1957, ayant participé activement à la vie de l'Observatoire, j'ai eu l'occasion de consigner*

*et recueillir d'autres "histoires", rendues encore plus nombreuses par les difficultés nées de l'Après-guerre et de l'occupation allemande.*





**Histoire d'un portage par Théodore et Ferdinand Cazeaux**

28 novembre 1937

Georges Plandé\* m'avait convoqué la veille, ainsi qu'à Ferdinand Cazeaux et Gabriel Fourcade pour assurer, le lendemain, sur la demande d'Hubert Garrigue, le Physicien responsable de "là-haut", comme nous disions en parlant de l'Observatoire, le ravitaillement normal et la montée du courrier toujours attendu avec impatience par tous et davantage ce jour-là, pour des raisons personnelles sans doute, par M. Garrigue.

Bien avant le jour, comme d'habitude, nous étions tous les trois, chez Brau- Nogué, à Gripp. Dernière montée d'un hiver précoce, après une forte chute de neige. Temps maussade, flocons épars, vent. Nous préparons nos skis et nos charges. En buvant le café, nous échangeons notre point de vue sur le temps et les difficultés que nous sommes sûrs de rencontrer. D'accord avec Georges Plandé, nous décidons d'attendre le lever du jour qui, nous l'espérons, nous permettra de mieux juger. Mais, fin novembre, par temps de brouillard, en montagne, le temps passe et l'aube ne vient pas. Nous sommes muets et indécis; pour ma part, je remettrais bien la montée au lendemain.

La sonnerie du téléphone du Pic vibre. Plandé décroche le combiné; il se retourne vers nous: "M. Garrigue demande à quelle heure sont partis les porteurs", puis une courte conversation s'engage. Aux réponses de Plandé nous comprenons que notre indécision n'est pas admise. Puis c'est Marcel Fourcade, qui demande à parler à son jeune frère. En termes crus et fort désagréables, même en patois, il lui exprime son mécontentement et son mépris, et lui conseille de nous décider à partir tout de suite s'il ne veut pas le voir descendre seul. À huit heures, sans enthousiasme nous démarrions. Sur la route, jusqu'au dépôt, nous avançons sans difficulté, nous relayant en tête, les skis enfonçant dans la neige encore assez légère. Mais dès que nous avons quitté la route et abordé la montée vers Tramezaygues, la marche devint rapidement plus pénible. Dans la grisaille d'un brouillard devenu humide qui rendait la neige plus lourde, nous avançons sans parler. De temps en temps, l'un de nous laissait s'échapper, pour lui-même, un juron ou quelque grognement qui pouvait être une plainte. Au pont d'Arizes, halte! Nous sommes déjà fatigués, nous laissons tomber nos crochets. Aucun des trois n'ose prendre la décision de rebrousser chemin, quoique chacun en ait bien envie. Alors nous repartons avec notre charge. Dans la traversée d'Arizes, le traceur est vite fatigué. La neige profonde et mouillée alourdit nos skis et, chacun notre tour devant, nous jurons et maudissons cette saleté de neige et critiquons plus que vertement Hubert et Marcel qui nous ont obligés à partir.

Cependant nous espérons que la neige sera meilleure plus haut, comme cela arrive souvent et nous abordons le "rapaillon" de Pène Blanche sans bruit, les nerfs tendus, nous traversons le couloir d'avalanche, aujourd'hui très dangereux. Rien ne se produit. Détendus, nous faisons, sans nous plaindre, le gros effort qui nous permet d'atteindre la cabane où nous arrivons fourbus. Casse-croûte, plus par nécessité que par plaisir, et surtout une occasion de se débarrasser un moment de la charge et des skis. Il ne fait pas bien froid, mais ayant sué, nous ne pouvons rester bien longtemps là immobiles. Nous nous gelons les doigts à nettoyer nos peaux et à rechauffer les skis. Nous nous aidons mutuellement à remettre nos crochets. Il faut repartir. Le brouillard s'est levé, mais le ciel est uniformément laiteux. Dans la Coume du Pic aucun relief; devant, on enfonce dans

---

\* Georges Plandé, gendre de Jean de Gripp qui organisa les ravitaillements après son beau-père pendant quelques années.

la neige toujours aussi mauvaise et notre marche devient très lente. Je me demande si nous aurons la force d'arriver d'une traite à Sencours. Mes compagnons se posent certainement la même question, mais aucun des trois n'ose l'exprimer; chacun a sa fierté de porteur, et puis, "nous en avons vu d'autres...", mais aujourd'hui le moral est mauvais. Cette montée nous a été presque imposée, la neige est profonde et humide, les peaux "bottent" sous les skis qui ne glissent plus. Il faut marcher en les levant et souvent frapper sur leur tranche avec le bâton pour en faire tomber la neige collée. Tous ces mouvements nous font paraître la charge plus lourde. Si le vent se lève, nous ne pourrions plus avancer. Nous n'arriverons pas à Sencours. Et cependant nous y arrivons...exténués. Combien de temps avons nous mis depuis Pène Blanque? Aucun des trois n'a de montre. Qu'allons-nous faire? Nous discutons: devons-nous tenter la montée des derniers cinq cents mètres d'altitude? Aurons-nous la force d'atteindre le câble avec nos charges et cette neige pourrie? Nous pourrions laisser nos charges à Sencours et monter au Pic avec le courrier seulement et nous reviendrons le lendemain chercher le ravitaillement. La décision tarde à venir tandis que le froid nous pénètre. Tout à coup, un grand cri prolongé au-dessus de nous. Gabriel qui était assis sur son crochet s'est dressé: il a reconnu l'appel de son frère que nous ne voyons pas et, tous les trois, nous répondons par le même cri que l'écho répète tandis que nos corps frissonnent. Marcel est certainement à la Roche Noire. Il ne nous reste plus qu'à le rejoindre et "le calvaire que vous connaissez commence". Mais maintenant avec quelque force morale retrouvée et l'attrait du thé au rhum bien chaud que nous boirons lorsque, au prix d'un très gros effort, nous atteindrons le câble au bout duquel Marcel sera descendu.

Il comprend, à notre allure, que nous sommes à bout de forces et se sentant un peu responsable de cette très dure montée, il ne plaisante pas comme d'habitude et nous sert à boire sans un mot. Nous sommes aussi peu loquaces que lui. Après avoir bu et amarré nos skis au premier poteau, nous repartons le long du câble auquel nous nous agrippons. Marcel passe devant, prenant tour à tour la charge de l'un de nous. Malgré la fatigue, cette aide, sur laquelle nous ne comptions plus à Sencours, nous rendit un peu de courage.

Cependant au terme de notre ascension, nous n'avions plus, Ferdinand et moi, la force d'enlever nos crochets. Et c'est Hubert Garrigue qui nous aide, tout en nous félicitant d'avoir assuré ce ravitaillement, intérieurement très heureux que nous ayons obéi à ses désirs et peut-être aussi rassuré de nous voir arrivés alors que, comme Marcel, il avait eu peut-être quelque inquiétude sur notre sort.

La pendule du Pic marquait 17 heures!

Ferdinand et moi repartîmes le lendemain matin, laissant au Pic Gabriel qui, sur la demande de M. Garrigue, restait pour attendre des lettres urgentes et passer un jour avec son frère. Le mauvais temps l'obligea à demeurer 3 jours là-haut puis il fit, seul, une bien mauvaise descente dans la neige fraîche. Il n'eut heureusement pas d'accident.

<b>Un souvenir de M. Henri Camichel, Astronome</b>
--

À l'époque de mes débuts au Pic du Midi, le Personnel qui séjournait en haut pendant l'hiver était composé de quatre personnes seulement (deux physiciens et deux hommes de service-cuisiniers).

Trois restaient présents au Pic, le quatrième étant en congé; ce qui, en principe, nous donnait droit à un mois de congé après un séjour de trois mois. Evidemment, il se produisait quelques entorses au règlement – pour cas de force majeure, toujours, bien entendu. Il m'est même arrivé de me trouver seul vingt-quatre heures, le cuisinier ayant dû descendre pour le décès subit de son père alors que nous n'étions déjà que deux.

Donc, un jour de printemps d'avant-guerre où j'étais seul avec le cuisinier, mon collègue physicien devait remonter sans tarder et il était parti, seul, le matin, de Gripp malgré un ciel incertain.

Le temps s'était progressivement gâté au cours de la journée, et le soir il faisait franchement mauvais.

À l'heure du dîner, personne n'était arrivé; à l'heure de nous coucher, pas davantage.

Que faire? Partir immédiatement à la recherche de celui que nous attendions n'était guère possible; de plus, connaissant bien le collègue, nous n'étions pas réellement inquiets. Peut-être avait-il rebroussé chemin; à moins qu'il ne se soit arrêté pour passer la nuit dans les ruines de l'Hôtellerie de Sencours.

Nous sommes donc allés nous coucher en laissant la porte ouverte pour le cas où il serait arrivé au milieu de la nuit.

Cependant, le lendemain matin, le temps s'étant remis au beau, nous nous sommes étonnés de ne voir aucune trace du disparu. On avait beau appeler, personne ne sortait de Sencours, et nous savions par le téléphone (qui marchait ce jour-là) que celui que nous attendions n'était pas revenu à Gripp.

Cette fois, il y avait de quoi s'inquiéter sérieusement. Nous sommes donc partis à la recherche de mon collègue.

Un montagnard de Gripp, Arthur Brau-Nogué prenait le chemin du Pic pendant que je partais de l'Observatoire à sa rencontre.

Tout en descendant le long du câble, j'observais le chemin dans la montagne, mais aucun être vivant, ni même aucune trace n'était visible. Du reste, la neige fraîche de la nuit avait recouvert celles qui auraient pu être faites la veille. Mon inquiétude grandissante fit place à une profonde angoisse et j'envisageais le pire...

Enfin, alors que j'avais passé la Roche Noire et qu'Arthur apparaissait, montant dans la Coume du Pic, n'ayant lui non plus rien trouvé, j'ai vu apparaître, devant la porte de l'Hôtellerie de Sencours, la silhouette du collègue qui sortait tranquillement, sans se presser et sans se soucier du tracas qu'il nous avait causé.

Le lecteur pensera, avec raison, que si nous n'hésitions pas à courir la montagne pour aller à l'aide d'un camarade, certains des habitants du Pic étaient de "drôles de phénomènes".



**Récit par Georges Meynier – Artisan**

Un jour de février 1943, en fin de matinée, le Secrétaire de l'Observatoire du Pic du Midi vient me trouver dans mon atelier: "La chaudière du bâtiment de Nansouty a "claqué", le chauffage est arrêté; on ne peut, à cette époque où la température extérieure peut descendre à  $-25^{\circ}$ , laisser les hôtes du Pic dans cette situation. Il faudrait que vous montiez demain matin avec un peu d'outillage pour remplacer cette chaudière par celle du Pas de Case qui n'est pas utilisée. Je monterai avec vous; il y a un car demain matin. Et, pour le cas où, lorsque nous descendrons, il n'y aurait aucun moyen de transport, ce qui est probable, nous prendrons les bicyclettes." Immédiatement, je donne mon accord; je sais par expérience acquise, au cours du travail exécuté au Pic depuis de nombreuses années en toute saison, qu'il peut être très pénible de vivre à 2860 mètres d'altitude, sans chauffage, en février.

Donc, le lendemain matin, au terminus du car, vers 9 heures si mes souvenirs sont exacts, devant chez Danglade à Artigues nous laissons nos bicyclettes et avec nos skis sur l'épaule, nous montons directement vers le dépôt de l'Observatoire. Le temps n'était guère favorable: vent de Nord-Ouest, nuages bas, froid et quelques flocons épars. Etant déjà monté plusieurs fois dans des conditions difficiles, je n'éprouvais aucune crainte, et mon compagnon, moins entraîné peut-être, mais soutenu par l'idée qui nous conduisait tous les deux, ne paraissait ni plus inquiet ni moins décidé que moi. Nous chaussons les skis et en route vers Tramezaygues. La neige tient et nous espérons que tout ira bien. Il faut s'être trouvé l'hiver en montagne pour savoir à quelle vitesse le temps peut se détériorer. À Tramezaygues nous étions déjà en plein brouillard, un vent violent faisait tourbillonner les flocons qui se collaient sur nos vêtements. Dans le passage du Goulet, nous bénéficions d'une accalmie, mais les flocons se font plus denses et nous n'y voyons guère. Si le vent cesse, nous aurons peut-être beaucoup de neige et enfoncerons un peu, mais il ne peut y avoir encore de risques d'avalanche; c'est ce qui ressort des quelques phrases que nous échangeons pour nous encourager mutuellement.

Au pont d'Arizes, aggravation: le vent nous prend de face, les flocons nous piquent le visage et nous aveuglent; nous continuons tête baissée, l'un suivant l'autre et nous remplaçant en tête. Parfois un rafale nous oblige à nous arrêter pour "étaier" le coup et éviter d'être déséquilibrés. Dans la plaine d'Arizes, nous avançons péniblement; notre figure, nos mains, nos pieds, tout notre corps se refroidissent. Le vent est un terrible ennemi. Nous ne pouvons parler, ayant assez de peine à respirer, mais soutenus par la même volonté, nous continuons, fantômes blancs dans le brouillard. Nous atteignons la "Source"; il va falloir traverser l'Adour vu plutôt son emplacement, pour atteindre le Gros Caillou avant de monter le Rapailon. Nous n'irons pas loin: venant du col d'Aouet, les rafales se succèdent de plus en plus violentes et de plus en plus fréquentes et la neige nous étouffe. Nous nous arc-boutons pour ne pas être renversés et cachons notre tête sous un bras pour pouvoir respirer. Et puis, que s'est-il passé? Alors que je me retournais pour résister à un coup de vent terrible... Je me suis retrouvé dans le creux, près du lit de l'Adour. Mon compagnon avait subi le même sort. Nous n'avons jamais su si nous étions poussés par le vent ou si nous étions partis avec une plaque de neige fraîche. Nous étions heureusement debout, mais gelés et démoralisés. Il ne nous restait plus qu'à redescendre aussi bien que nous le pourrions ou plutôt le moins mal possible. La montagne que nous avions narguée quelquefois s'était vengée et avait eu raison de notre volonté.

Le retour à Artigues nous demanda un gros effort car pendant notre montée de nombreuses congères s'étaient formées, il neigeait cependant moins que dans le fond d'Arizes, mais le vent soulevait la

neige fraîche avec laquelle il nous souffletait.

Après nous être réchauffés et restaurés chez François Danglede, nous décidâmes de laisser notre matériel à sa garde et de descendre à Bagnères à bicyclette. Il fallut porter nos engins sur l'épaule jusqu'à Gripp!

Trois jours après, je remontais avec mon neveu, dans des conditions bien meilleures quoique difficiles et le quatrième jour le chauffage central fonctionna de nouveau.

C'est une "petite histoire" parmi tant d'autres, vieux souvenirs de la vie du Pic, avant l'électricité venue d'en bas et le téléphérique.

**Charles Taule : Un ravitaillement par "Jeunesse et Montagne"**

Devant les difficultés croissantes à trouver des porteurs, l'Observatoire fit appel au cours de l'hiver 1943 au groupe de "Jeunesse et Montagne" stationné à La Mongie. Il m'a été donné d'assister à l'un des ravitaillements que les jeunes assurèrent.

C'était, je crois, le 30 mars. Le temps était plus que douteux, mais tout avait été prévu. Un cinéaste était là qui devait filmer une partie de l'ascension. Il fallait exécuter les ordres.

Vers 9 heures, trop tard selon moi, la caravane démarre de La Mongie, à ski bien sûr; elle est constituée de douze porteurs, car chacun, chef ou non, a sa charge. Un caméraman de "France Actualités", je crois\*, M. J. Sarcia de Tarbes et moi-même. La colonne progresse vers le Col du Tourmalet que les nuages envahissent. Lorsque nous y arrivons, vers 10 heures 1/4 quelques flocons dansent dans le brouillard encore léger. Le temps nous paraît "mou". Jugeant qu'une marche à flanc de trois kilomètres serait une imprudence, les "civils" de la troupe et le chef des Jeunes décident de descendre sur le virage normalement enneigé des cabanes de Thoue pour remonter le vallon vers le lac d'Oncet et l'Hôtellerie de Sencours, près de deux cents mètres de dénivellation supplémentaires! Le brouillard s'épaissit, la neige tombe drue, même pour les Jeunes pourtant entraînés, la progression devient pénible. Après une heure d'effort, il est nécessaire de "casser la croûte". Le groupe est peu bavard, chacun mange en silence tandis que le cinéaste "tourne", mais les conditions ne sont guère favorables à une longue halte. Après quelques dix minutes, la montée reprend dans cette neige de printemps qui colle aux peaux et alourdit les skis. Aux abords d'une grande plaque blanche horizontale qui est le lac d'Oncet, il faut remonter vers l'emplacement de la route. La pente est beaucoup plus raide et les jeunes "accusent le coup". Deux des adultes sont passés en tête. La trace de la route n'est plus visible; c'est une pente à 45 °qu'il va falloir couper sur quelque trois cents mètres pour atteindre Sencours. Ne risque-t-on pas de déclencher une avalanche? Je ne le pense pas: à cette altitude, la neige glacée dessous et fixée à la route doit tenir, mais il faut savoir où passer pour éviter une glissade qui mènerait, sans rémission jusqu'au lac d'Oncet.

Le Chef de Groupe fait preuve d'une prudence fort justifiée. Sarcia et moi, responsables seulement de nous-mêmes, décidons de tenter la traversée. Connaissant les lieux, persuadés qu'il s'agit surtout de faire des traces profondes bien assurées, je passe devant. Après quelque trente mètres d'avance prudente, pénible certes, mais moins dangereuse que je ne l'avais pensé, je hèle Sarcia qui figole ma trace pour faciliter le passage de tout le groupe depuis longtemps disparu derrière le rideau de neige et de brouillard qui nous sépare. Certains que les Jeunes ne risquent rien, nous leur crions de se mettre en route en laissant, prudence supplémentaire, une vingtaine de mètres entre eux. Un à un, caméraman, puis Chef en tête, moniteur en queue, ils sortent du brouillard et nous nous retrouvons, quinze silhouettes blanches, à l'abri du vent derrière les ruines de l'Hôtellerie de Sencours. La pause, bien méritée, est cependant écourtée; le temps a passé et le plus dur reste à faire: près de cinq cents mètres de dénivellation, dans le vent et la neige, avec une charge sur le dos! Sans une plainte, les Jeunes montent derrière l'un des adultes qui avance en tête. Le câble est atteint. Il faut enlever les skis, les enfoncer profondément dans la neige pour être assuré de les retrouver à la descente. Tout cela demande un gros effort. Maintenant on grimpe à pied en s'aidant d'un bâton et du câble. Le passage très raide, presque vertical, sur quelques mètres vaut vraiment

---

\* C'était, autant qu'il m'en souviennent, M. Martelière. Si je fais erreur, je m'en excuse.

la peine d'être filmé si une courte accalmie le permet, quand tout le groupe, en plein effort, sera accroché au câble. Pour réaliser cette opération, le caméraman n'hésite pas: il passe devant et me demande de l'aider. Pour rien au monde, il ne me confierait la caméra. Je me charge de la caisse à accessoires et, plié en deux, face au vent et à la neige, je fais une trace à gauche de la ligne du câble. Je pense que mon compagnon, ignorant des lieux, ne sait pas ce que nous risquons: un faux pas, une rafale plus violente qui nous déséquilibre et c'est la glissade jusqu'aux Petits Lacets à travers les rochers qui émergent et ...?...à moins de quelque miracle. Il me suit. Lorsqu'il juge qu'il a assez de champ, il se met en position de prise de vues, mais ses pieds tiennent mal et le vent ne lui permet pas de s'immobiliser. Il se couche sur la neige et je maintiens ses pieds avec la caisse dont il n'avait certainement pas prévu cette utilisation. Les Jeunes passent: colonne de fantômes d'un blanc grisâtre. Il tourne. Transis, nous rejoignons le câble. Je n'ai jamais connu le résultat de ce travail acrobatique. Je souhaite qu'il ait été productif.

Comme s'il voulait nous montrer qu'il aurait pu s'opposer à la réalisation de notre projet un peu téméraire, le vent redouble de violence. À la Roche Noire, entre deux rafales, chacun, au passage, avale un verre de thé au rhum que Gentili et Navard, venus à notre rencontre, nous ont aimablement apporté. Malgré le mauvais temps, les Jeunes progressent régulièrement et vers 17 heures 30, le dernier du groupe franchit la porte du bâtiment de Nansouty dégagé par les "Gens de la Maison".

Dans la grande pièce chauffée, les Jeunes se secouent, se sustentent un peu, récupèrent rapidement, et, très vite, se préparent à redescendre. L'Observatoire ne peut les héberger sans risquer de voir sensiblement diminuer le résultat de leur opération de portage. En les remerciant et les encourageant pour leur descente, je leur exprime mon regret de ne pouvoir les garder plus longtemps avec nous.

Le vent est tombé, mais le brouillard et la neige persistent : "les Chefs sont des montagnards avertis; dans les traces, le retour sera facile, malgré les mauvaises conditions atmosphériques", me dis-je pour apaiser mes craintes.

Lorsque, de La Mongie, l'un des Chefs m'annonce par le téléphone, qui heureusement fonctionnait, que tout s'est bien passé, je ne sus répondre que par un cri d'admiration suivi de chaleureuses félicitations, tant leur descente m'avait semblé rapide.

Hélas! Le Pic ne put faire longtemps appel à cette équipe : les autorités d'occupation ayant déclaré la zone montagneuse "zone interdite", les camps de Jeunesse et Montagne furent déplacés en dessous et les hôtes du Pic eux-mêmes ne purent circuler qu'avec des autorisations spéciales. Nous n'avions pas besoin de cette complication à cette époque.



**Charles Taule : Déblaiement de la route du Tourmalet aux Laquets**

1943. Le Pic du Midi est compris dans la zone interdite fixée par les autorités d'occupation. Tout individu trouvé par une patrouille dans cette zone sans autorisation allemande est arrêté et déporté vers les camps d'où beaucoup ne sont jamais revenus. Comment faudra-t-il déblayer la route – évidemment abandonnée par la société concessionnaire – pour permettre cette année le transport, par les organismes officiellement autorisés, du ravitaillement pour l'hivernage 1943-44? Au Directeur, M. Jules Baillaud à "se débrouiller", car la logique de l'Administration de cette époque qui avait accepté de débloquer des vivres et des moyens de transport n'allait pas jusqu'à concevoir qu'il fallait rendre la route praticable.

L'entreprise Castells, pressentie, n'a pas la possibilité d'assurer ce travail, mais peut mettre, en cachette, quelques ouvriers à notre disposition. Certains d'entre eux, sous couvert de travaux indispensables, sont "camouflés" à La Mongie, en attendant leur passage en Espagne.

Et le lundi 23 août de bonne heure, la camionnette de l'Observatoire quittait Bagnères pour le Tourmalet. En passant à La Mongie, elle prenait à la cantine Bidabé quelques hommes et le repas de midi pour toute l'équipe de "terrassiers". Equipe hétérogène, s'il en fut. Elle comprenait, outre le chauffeur de la camionnette chargé de diriger le travail et d'assurer la vie matérielle de tous: un astronome (Marcel Gentili), un météorologiste (Jean Ponton), un maquignon charentais, un marchand de primeurs et un pharmacien espagnols, deux autres dont je n'ai connu ni la profession, ni la nationalité, enfin un terrassier du métier (Ramos); les six derniers appartenaient à l'entreprise Castells.

L'outillage était simple: pelles, pioches, bayarts, et... beaucoup de courage. Dès 9 heures, descendus du Pic ou montés de La Mongie, les neuf hommes étaient à l'ouvrage. Le temps était favorable: grand soleil, vent léger qui au dessus de deux mille mètres est fort agréable lorsqu'on travaille dur. Au départ du Tourmalet ces terrassiers "mangeaient leur pain blanc le premier": quelques petits éboulements, terre et menue pieraille, matériaux que d'un coup de pelle on envoyait par dessus le talus côté Barèges, ravines peu profondes vite comblées, talus ébréché par places rapidement reconstitué, un amusement pour Ramos, un vrai travail pour les mains plus ou moins fragiles des autres. La progression était assez rapide et dans moins de deux heures l'équipe arrivait au point où les difficultés allaient commencer. Elle atteignait "La Ravine", un virage qui est aussi le passage d'une coulée de neige, de terre, de pierres où chaque printemps et au cours des orages s'amoncelle et se tasse tout ce que peut produire une montagne en désagrégation. Sur toute la largeur la route est obstruée pendant vingt mètres et la couche à déblayer varie de deux mètres côté amont à cinquante centimètres côté aval. Ce barrage est attaqué par les deux bouts et au milieu; 3 équipes de 3: un piocheur et 2 pelleurs. Travail pénible, mais intermittent qui permet à chacun de se moquer amicalement des autres en termes franco-espagnols ou hispano-français accompagnés de catalan et de patois. Certains estiment que les manches sont un peu durs et que les morceaux d'ardoises ont la malignité de toujours s'opposer au fer de la pelle ou de la pioche. La bonne volonté supplée, pour ces terrassiers occasionnels, au savoir faire du spécialiste. Seul, Ramos dans son élément, garde en plein effort un sourire satisfait, abat du travail pour deux et encourage les autres.

Midi: arrêt. Chacun laisse son outil sur place, reprend le tricot et la veste longtemps abandonnés et tandis que le chauffeur va chercher la camionnette qui aura l'honneur d'inaugurer le premier tronçon déblayé, les autres installent, en plein soleil, les pierres plates qui seront les sièges et la

table de leur vaste salle à manger. Le menu du repas froid est simple: jambon, saucisson, fromage, fruits et pain. Il ressemble fort à celui des montagnards en course avec, en plus, le vin rouge à discrétion. Le soir ils auront la soupe épaisse bien chaude et le menu simple mais consistant des chantiers de montagne.

Pour l'instant, ils paraissent heureux d'être groupés pour reprendre des forces, loin de tout, face à une nature magnifique, sans autre servitude que celle du travail utile et pacifique, libres! Alors qu'ailleurs, dans la plaine... Ils plaisantent, se taquinent et comparent les marques laissées par les outils sur les mains délicates. Chacun s'exprime à sa façon, mais ils se comprennent, unis par des sentiments que leur sont communs: amour de l'effort, de la vie en grand air, de la montagne et de la liberté.

Après le repas, ils s'octroient une heure de repos, pendant lequel l'un rêve, l'autre pense à ses affaires, et d'autres s'endorment au soleil.

Il est à peine treize heures trente quand le chef d'équipe d'accord avec tous décide de reprendre le travail. Seul Ponton le météo a quitté le groupe après le repas pour remonter au Pic, mais voici déjà son collègue Navard\* qui vient le remplacer. Il est solide, tout "neuf" et plein d'entrain. Sa pétulance et sa gouaillerie amicale apportent à l'équipe un regain de courage. La sueur ruisselle sur les fronts; on se crache dans les mains, inspire à pleins poumons l'air vivifiant des 2150 mètres d'altitude et le déblaiement de La Ravine avance...mais à dix-huit heures ne sera pas terminé. La bonne volonté, la force, le courage ont des limites. Il est grand temps d'arrêter le travail pour cette première journée qui aura des lendemains souvent aussi durs. Gentili et Navard rejoignent leur "perchoir": deux heures de montée pour atteindre l'Observatoire. Quelques coups de pelle supplémentaires pour permettre à la camionnette de tourner sur place, puis l'équipe abandonne contre la montagne les outils que personne ne viendra lui voler au cours de la nuit et le chauffeur ramène son monde à La Mongie. Après le repas, personne n'aura besoin d'être bercé pour trouver le sommeil dans le simple lit de chantier habitué à accueillir les corps fourbus des travailleurs de montagne.

Le lendemain, à six heures, tout le monde est debout; après une toilette rapide, rassemblement autour du café bien chaud et bien sucré que l'on avale rapidement. Déjà avec Bidabé, le chauffeur a chargé le casse-croûte de midi. Un regard vers les sommets dorés par le Soleil et allègrement la petite troupe s'installe dans "la Peugeot". À sept heures, La Ravine est atteinte. Le temps est magnifique, le travail sera rude certes, mais à chaque arrêt pour une inspiration profonde, un regard sur la montagne ravivera l'impression de force, d'espace, et de liberté et ces hommes y puiseront une nouvelle ardeur. Marcel Gentili, après avoir fait dès le lever, ses observations de la couronne solaire, et Pierre Navard qui a laissé Ponton à ses observations météorologiques viennent très vite renforcer l'équipe. Une heure de travail ardu puis arrêt casse-croûte. Bavardages, galéjades amicales, allusions à ce qu'on n'a pas et, en particulier, à la jeune cantinière par laquelle on aimerait être servi. Un sage suggère de l'oublier en regardant la beauté des glaciers qui, s'ils sont froids, eux, ne mentent jamais.

À neuf heures la ravine était dégagée pour permettre le passage de la camionnette. On élargira plus tard pour ouvrir une voie étroite pour un camion. Il faut aller le plus loin possible. Après le virage de La Ravine nous trouvons de gros blocs de rochers. L'union fait la force, surtout si elle est aidée par l'adresse. Ramos prend le commandement et fait balancer, versant Barèges la plupart des grosses pierres que l'on s'amuse à voir descendre, bondir et éclater dans de petits nuages de poussière; mais deux blocs ont résisté à tous les efforts, et comme seules les Autorités d'Occupation disposent

---

\* Tué quelques mois plus tard à Bourg St. Maurice par les Allemands.

d'explosifs, c'est avec les masses empruntées à La Mongie qu'il faut les débiter. Tandis qu'à cinq nous nous relayons et évacuons les morceaux, les quatre autres progressent vers Sencours. Nous les rejoignons assez vite. Pas de vent, pas un nuage; maintenant, en plein soleil, les "terrassiers" travaillent nus jusqu'à la ceinture; la sueur coule. De temps en temps l'un d'eux laisse échapper un juron, suce une ampoule qui vient de crever, crache au loin puis reprend son outil et se console en se moquant des autres "logés à la même enseigne". Et Ramos triomphe en montrant à tous ses larges paumes, qui useraient les manches des pelles et des pioches.

À midi, la camionnette atteignait Le Point d'Eau où chacun éprouvait un grand plaisir à se rafraîchir et à se laver les mains avant de prendre place dans la salle à manger illimité de la montagne, toujours au grand air, en plein soleil.

Comme la veille, un peu de repos après le repas. Mais la pause sera courte: il ne faut pas laisser à ces hommes, loin des leurs, dans des situations difficiles ou dangereuses, trop de loisir pour rêver. Ils ne le souhaitent d'ailleurs pas et préfèrent l'effort physique qui fait oublier l'incertitude morale. Pierre Navard est remonté au Pic, Jean Ponton vient d'arriver avec une ardeur toute neuve.

Le travail reprend, toujours le même: pierrailles et terre balancés à grandes pelletées par dessus le talus que l'on rénove par place, rochers que l'on roule seul ou à deux ou trois, ou quatre, petites ravines que l'on comble.

Vers dix-huit heures, quoiqu'on ait fait quelques pauses, tout le monde est fatigué. Le chauffeur, chef d'équipe, qui vient de faire traverser le deuxième tunnel à la camionnette, félicite ses compagnons de travail. Retour à La Mongie.

Mercredi matin: même heure que la veille, même travail, même entrain et même beau temps fort heureusement pour le moral de tous. À midi, repas à Sencours. Ramos qui connaît bien les lieux et le travail encore à exécuter, tempère la joie exprimée par ses camarades qui se félicitent de la progression rapide de la matinée: "Vous êtes satisfaits, moi aussi; mais le boulot le plus dur reste à faire!"

Déblayer la route qui serpente sur les flancs du Pic où chaque virage est encaissé dans les rochers et comblé de neige tassée, de pierres et de terre, où les lacets se superposent sur plus de deux cents mètres de différence de niveau, où l'on retrouve plus bas une partie des matériaux que l'on a enlevés est autre chose que d'avancer presque régulièrement sur le tronçon de route Tourmalet-Sencours.

Au premier virage, le moins encombré cependant et le plus facile à dégager, les difficultés commencent: les bayarts entrent en jeu; la terre mouillée et les pierrailles sont lourdes, les deux porteurs titubent sur le sol encombré, il faut choisir l'endroit où vider le bayart et souvent un faux pas réduit à néant l'effort qu'on vient de faire. Il ne reste plus qu'à recharger l'engin primitif en même temps qu'on lui adresse quelques imprécations tonitruantes qui, si elles n'aident pas, soulagent et amusent les copains. La tâche est dure malgré les quelques répit que l'on s'accorde. Le temps reste clément et la bonne humeur règne. Pendant les pauses, les trois de l'Observatoire font admirer aux nouveaux montagnards la chaîne des Pyrénées dont les sommets apparaissent plus nombreux depuis qu'on s'élève au dessus de Sencours et dont les névés resplendissent; mais ils ne sont pas là pour s'extasier et, chaque fois, le travail reprend assez vite.

À dix-sept heures, devant la fatigue que tous ressentent, le chef décide d'arrêter et ramène son monde à La Mongie où l'on aura le temps, avant de dîner, de boire un bon pastis bien mérité. Le lacet 2 a été déjà bien attaqué; il pense que la journée du lendemain aura raison des 3 et 4 et que le travail sera terminé le vendredi. Au cours du repas, il promet à ses "terrassiers", pour les récompenser au terme de leur labeur, de les conduire à l'Observatoire et au sommet du Pic dont ils ont beaucoup entendu parler, pour lequel ils travaillent, mais qu'ils ne connaissent pas.

Jeudi: le rythme est pris; même programme. À 7 heures 30 l'équipe débarque au virage du lacet 2. Le soleil est au rendez-vous fort heureusement, car à cette altitude, même en août, l'air est souvent plus que frais; la camionnette, tournée à bras, est descendue un peu plus bas à l'abri contre les chutes de pierres, puis le travail commence: pioches, pelles, bayarts, on est vite réchauffé. L'heure du casse-croûte arrive rapidement. On mange en admirant la montagne. Un coup de rouge, une cigarette, et au boulot.

Le soir, tous ces hommes étaient fourbus. Gentili et Ponton ramenaient au Pic des mains meurtries et quelques ampoules, mais les lacets 3 et 4, très durs, étaient vaincus.

Vendredi: Comme la veille, on démarre, avec moins d'allégresse cependant; ces quatre jours de travail opiniâtre marquent plus ou moins chaque individu. Pour remonter le moral de tous, le chauffeur tout en conduisant, invite à regarder la chaîne, dont le Soleil levant accuse davantage le relief et où les névés étincellent. Il se prend lui-même au jeu et oublie un moment sa fatigue et ses responsabilités.

Et l'on arrive au lacet 4. Tout le monde descend. Comme la veille, la voiture est tournée à bras et placée à l'abri. Le travail commence avec ardeur malgré la fatigue de la veille car il fait frais. Maintenant, il faut agir avec précaution: les déblais doivent souvent être manipulés deux fois à la pelle et au bayart avant d'être évacués sur le lac d'Oncet et lorsqu'on lance directement quelques pelletées, il faut s'assurer qu'aucun copain n'est dans le trajectoire. Fort heureusement le groupe n'est plus fait de novices; quatre jours ont suffi pour faire des débutants des terrassiers expérimentés, malgré les ampoules et les crevasses qui font naître sur les visages des grimaces que l'on essaie de transformer en sourires, et puis le travail sera terminé à midi et ils monteront au Pic. Cette perspective soutient le moral.

Après le casse-croûte, le coup de rouge et la cigarette, une ardeur nouvelle anime l'équipe que viennent renforcer une fois encore l'Astronome et le Météo. Vers onze heures, ils avaient raison du lacet 4, mais à quel prix: à chaque arrêt, le pelleteur s'appuyant lourdement sur le manche de son outil, le piocheur restait courbé sur celui du sien, deux d'entre eux se laissaient tomber sur le sol humide.

Le chef d'équipe qui n'en peut plus lui-même, décide d'arrêter le travail et de reprendre des forces en mangeant. "Ensuite, ceux qui s'en sentiront capables monteront au Pic et à la descente le peu qui reste à faire sera terminé dans une heure", dit-il.

On s'installe comme les autres jours, on mange sans grand appétit, on boit davantage puis on se laisse aller à une sieste réparatrice, en plein soleil contre le mur de l'Hôtellerie des Laquets.

Midi! "Y a-t-il des volontaires pour le Pic?" crie le responsable. Après avoir repris totale conscience des lieux et du moment, tous se disent prêts à monter. Au départ, la remise en train est assez lente et c'est en admirant le panorama dont chaque lacet change l'aspect que l'on s'élève jusqu'à l'Observatoire.

Accueil amical, visite de la Maison, et surtout de la coupole Baillaud que présente Marcel Gentili. Les "terrassiers" oublient leur fatigue découvrant les horizons nouveaux à l'écoute d'un Astronome et d'un Météorologiste, terrassiers comme eux il y a quelques instants. Puis tout le monde monte au sommet.

Le temps est au beau fixe, un léger vent frais caresse les visages hâlés, quelques nuages blancs de beau temps, flocons épars, flottent au loin sur la plaine et plus près dans quelques vallées. À perte de vue la montagne orgueilleuse étale sa splendeur. Après quelques cris d'admiration, tout le monde se tait et communique avec le silence de la nature.

Là les terrassiers deviendraient vite poètes et oublieraient le temps et le travail, mais le chauffeur-chef d'équipe les tire de leur extase en leur signalant qu'il faudrait peut-être descendre pour terminer le travail aux Laquets, élargir le passage à La Ravine près du Tourmalet et revenir à La Mongie.

On réintègre à l'Observatoire le bâtiment de Nansouty; on boit le coup de l'amitié à la santé du Pic, du Directeur et de tous les présents et on descend.

Vers dix-huit heures, après avoir remercié Bidabé pour son hospitalité, le chauffeur abandonnait ses coéquipiers à La Mongie et ramenait la camionnette à Bagnères.

Que sont-ils devenus ces inconnus? Vers quelle destinée ont-ils été entraînés par la nécessité, l'esprit d'aventure ou leur idéal et comment leur ardeur, leur courage, leurs forces ont-ils été utilisés?

Leur chauffeur-chef d'équipe provisoire garde d'eux un souvenir ému. Grâce à eux, le Pic a pu survivre un hiver de plus.



**Trois histoires contées par Marcel Gentili, Astronome**

17 novembre 1943

Le météo Jean Ponton était descendu la veille pour venir chercher et guider au cours de sa première montée, son collègue Delourme affecté au Pic, peut-être aussi pour des raisons personnelles motivées par son activité dans la Résistance.

Au petit matin, il ne faisait pas encore jour, la camionnette nous déposait au dépôt de l'Observatoire à Artigues. Le ciel était couvert de gros nuages noirs menaçants; de ci, de là quelques plaques de neige restées de la dernière chute faisaient des îlots blafards. Nous avançons aisément, Ponton en tête, moi le suivant et Delourme en troisième position. Jeune et décidé, il nous suivait allègrement. Au petit jour, nous étions au Pont d'Arizes où nous fumes accueillis par un vent d'Ouest désagréable qui faisait courir sur le flanc du Pic, de gros paquets de nuages échevelés. Quelques flocons de neige, passaient rapidement devant nous; inquiets, courbant le dos, nous continuons notre marche dans le plateau d'Arizes. Au moment où nous traversons l'Adour, les nuages baissent, le vent se renforce, les flocons deviennent plus nombreux et s'accrochent à nos vêtements; la température doit déjà être proche de 0°. Lorsque nous abordons le "rapaillon" de Pène Blaque, le col d'Aouet nous envoie dans le dos des rafales qui, si elles nous aident à monter, restent fort désagréables et nous voici environnés de brouillard et de neige. Nous atteignons la cabane de Pène Blaque; la porte est ouverte, nous sommes heureux de nous abriter. Tout à coup, la tourmente se déchaîne, le vent hurle dans les rochers de la Picarde et du Pic, un rideau de neige dense, tourbillonne et vient jusqu'à nous, envahissant la cabane. Nous ne pouvons rester là immobiles. Tenter de continuer vers le Pic serait une folie. Nous décidons de faire demi-tour. Nous suivant de très près, tête baissée, aveuglés à chaque rafale, nous descendons à grands pas, le plus vite possible, la pente raide que nous venons de monter; malgré cet exercice violent, nous avons déjà froid. Dans Arizes, où la pente est faible, notre progression est moins rapide. Parfois un tourbillon nous déséquilibre et nous enfonçons dans plus de dix centimètres de neige fraîche; déjà des congères se forment. Lorsque nous atteignons Tramezaygues, le temps est toujours aussi mauvais et à Artigues la route est toute blanche. Nous descendons à Gripp et nous signalons, par téléphone, au Bureau de l'Observatoire à Bagnères l'échec de notre tentative. Jour et nuit durant quarante-huit heures, il neigea partout en montagne à partir de 600 mètres.

22 novembre 1943

Depuis cinq jours le poste météo du Pic est déserté; les observations sont assurées, tant bien que mal, par le personnel de service. Le Secrétaire de l'Observatoire s'inquiète pour les jeunes météo: l'Administration dont ils dépendent est sous contrôle allemand pour servir l'aviation militaire des troupes d'occupation, qui attachent une grosse importance aux renseignements météorologiques. Transmettre des observations et des relevés erronés, cela peut arriver et être mis sur le compte d'une formation professionnelle insuffisante; mais être absent de son poste ne serait pas pardonné et les deux météo paieraient cher cet abandon, surtout Ponton qui n'aurait pas dû descendre. Il réussit à les convaincre de la nécessité urgente, dans leur intérêt, de rejoindre leur poste. Et comme demain il pourrait être trop tard, si leur absence était constatée dès le matin, il décide que la montée aura lieu le soir même et qu'il nous accompagnera, car je dois aussi aller rejoindre mon travail.

Immédiatement, on se prépare: les trois adaptent des peluches à leurs skis et en vérifient le réglage. Personnellement, ayant "laissé" mes deux chevilles quelques années auparavant dans une chute à ski et, de ce fait, gardé une aversion sincère pour ce mode de locomotion, je préfère préparer des raquettes malgré l'avis contraire de mes camarades, qui me conseillent de consolider mes chevilles avec des bandes et de me réconcilier avec les skis. Je devais par la suite bien regretter de ne m'être pas laissé convaincre.

Lorsque la camionnette nous dépose à Artigues, il fait déjà nuit. À la lumière des phares, nous chaussons skis et raquettes. Sac au dos nous démarrons: le Secrétaire en tête, suivi de Ponton et Delourme, je ferme la marche. Mais la camionnette vient de tourner et nous abandonne. Surpris par l'obscurité totale, nous nous arrêtons, muets. Nuit noire, calme absolu; seul le ruisseau tout près de nous murmure faiblement. L'air est frais et il n'y a pas un souffle de vent; les conditions de montée paraissent favorables. Nos yeux s'adaptent peu à peu. Nous n'aurons pas de lune, mais le ciel est pur. "La pâle clarté qui tombe des étoiles" et la neige nous éclairent suffisamment. Nous repartons suivant de très près le chef de file qui connaît bien les lieux. La neige est poudreuse en surface mais tient bien dessous; nous espérons une montée facile.

Après quelques minutes de marche, nous devons traverser le deuxième petit ruisseau. Les skieurs le franchissent sans difficulté, profitant d'un endroit où il disparaît presque totalement sous la neige, mais pour moi les ennuis commencent. Un caillou invisible déséquilibre une de mes raquettes, je me rétablis grâce à l'autre, mais je patauge dans l'eau et ce qui devait arriver arriva: au cours de la marche, sur les cordes humides et sur le bois même, la neige colle et très vite je dois porter sous mes souliers deux disques qui s'alourdissent rapidement et je dois m'arrêter souvent pour décharger partiellement mes raquettes à grands coups de bâton, tandis que les trois skieurs avancent sans gros effort, réduisant leur allure pour m'attendre.

Mon moral baisse. Compter sur une montée facile et se trouver handicapé au départ est fort désagréable. Encouragé par mes camarades, je réagis et réussis à les suivre de près. Sans moi, ils iraient certainement beaucoup plus vite. Sans autre ennui, nous atteignons Tramezaygues. Le passage du Goulet, à flanc, m'est assez pénible, alors que les skieurs, utilisant les carres n'éprouvent aucune difficulté. Au pont d'Arizes, nous faisons une courte halte au cours de laquelle, aidé par les trois autres, je débarrasse au maximum mes raquettes de la neige gelée. Au moment où je me plains d'avoir froid aux pieds et aux mains, Ponton m'invite à admirer le ciel étoilé, ce que je ferais avec beaucoup de plaisir dans d'autres circonstances. Dans la plaine d'Arizes mes raquettes bottent très peu; je force l'allure, car j'ai conscience de retarder la marche de mes camarades quoique le Secrétaire, pour me reconforter sans doute, prétende qu'ils ne pourraient aller beaucoup plus vite. Mais bientôt j'avance sans entrain: je pense à l'effort que je vais devoir fournir au "rapaillon" de Pène Blanche, et voici que des signes de crampes aux mollets se manifestent au moment où, en traversant l'Adour, je réussis à mouiller mes raquettes alors que l'eau n'apparaît nulle part. De nouveau la neige colle aux cordes et c'est ainsi que j'aborde la pente raide: je la gravis en chancelant. J'arrive à la cabane exténué et déclare que je n'irai pas plus loin. Ce n'est pas l'avis de notre guide: "Les météo doivent être au Pic avant le jour. Comme il n'est pas question de vous laisser descendre seul, il faut essayer de monter tous. Dans la Coume ce sera moins dur. À Sencours, nous verrons!" dit-il. Et de son sac, il tire une petite bouteille de rhum et quelques morceaux de sucre. J'en avale quatre bien arrosés d'alcool sans aucun plaisir. Et nous repartons. La remise en train m'est très pénible; cependant le rhum m'a donné un coup de fouet, et par bonheur mes crampes ne se renouvellent pas. Les raquettes bien nettoyées ne collent plus à la neige, mais elles enfoncent davantage et j'avance très lentement. Je sens bien que je suis une gêne pour les skieurs qui commencent à se plaindre du froid et mon moral baisse à nouveau. C'est alors que l'un des trois se met à chanter: "Montagnes Pyrénées, vous êtes mes amours!" en sourdine, pour lui-même



d'abord, plus fort ensuite et dans le calme de cette nuit étoilée, entre les rochers de la Picarde et ceux du Pic qui font écho, ces notes inattendues me font oublier mes peines. Sans trop souffrir, j'atteins le sommet du rapaillon de la Coume. Nous nous arrêtons, mais notre pause est très brève: il fait trop froid, nous repartons. De nouveau mes muscles se raidissent et au moment d'aborder la montée des Petits Lacets, j'ai l'impression de ne plus pouvoir mettre une raquette devant l'autre. Arriverai-je à Sencours? Il n'est plus question de revenir en arrière. Alors? Quelques morceaux de sucre bien arrosés de rhum; c'est l'ultime stimulant qui me permet d'atteindre le but...totalelement épuisé.

Mes trois compagnons voient bien que je suis incapable d'arriver au Pic et nous décidons que je passerai la fin de la nuit dans l'Hôtellerie ouverte aux quatre vents. Il y a tout de même la cheminée, de la paille, des planches, et un vieux lit de fer, sans matelas, ni couvertures. Un grand feu est allumé qui nous enfume, mais me réchauffe un peu. J'incite les trois à me laisser. Ils s'en vont. Quelle fin de nuit! Je n'ai pas fermé l'œil et j'ai souvent claqué des dents.

L'aube me rendit un peu de courage et aussi vite que je pus, abandonnant les raquettes, je rejoignis le câble et arrivai deux heures après au Pic au moment où le Secrétaire et un homme de service (Cazeaux Ferdinand) descendaient vers Artigues avec une boisson chaude qu'ils devaient me donner au passage. Ce fut ma plus dure montée.

Elle me rappelle ma plus dure descente qui lui est antérieure. Elle eut lieu en novembre 1941 à la fin de mon premier long séjour au Pic.

Je m'étais laissé surprendre par une de ces fortes chutes de neige qui souvent à cette époque, à partir de 1800 mètres, peuvent couvrir le sol d'une couche variant de vingt centimètres à un mètre et cela dans quelques heures seulement. Bref, lorsque la neige me paraissait suffisamment tassée, je décidai de partir, je n'avais ni raquettes ni skis et devais donc descendre à pied. Mes camarades du Pic, tout en me faisant remarquer qu'il était imprudent de partir seul, surtout quand on ne connaît pas bien le chemin, m'indiquèrent avec précision l'itinéraire par la Coume du Pic, le Rapaillon de Pène Blanque, le val d'Arizes et Tramezaygues, mais n'étant pas sûr de moi-même, je préfèrai prendre la route du Col du Tourmalet que j'avais parcourue en été et qui, je l'espérais, me mènerait rapidement à La Mongie où je trouverais, à défaut d'occasion de descente immédiate, la cantine Bidabé qui m'accueillerait.

Je quittai donc le Pic vers sept heures par un beau soleil. Sur les terrasses, la neige assez dure portait bien. Deux cents mètres plus bas, dans les derniers lacets avant l'hôtellerie des Laquets, mes pieds enfonçaient jusqu'au dessus des chevilles. À Sencours, mes jambes disparaissaient jusqu'au genoux, la marche devenait pénible. La raison aurait voulu que je fasse demi-tour et que je remonte au Pic dans mes traces, en une heure et demie maximum pour y attendre que la neige se tasse. Mais je décidai de continuer vers le Tourmalet. J'avais passé deux mois et demi là-haut, sans descendre.

Très vite, chaque fois que j'enfonçais une jambe, il me fallait taper du pied à plusieurs reprises pour tasser la neige, puis extraire la jambe du trou en m'aidant des bras pour tirer dessus. Mon allure ne dépassait pas quelques mètres à la minute et les gens du Pic, s'ils me regardaient à la jumelle, devaient se demander à quoi je passais mon temps au lieu d'avancer.

À un certain moment, de violentes crampes aux cuisses se déclarèrent et, les jambes repliées sur le torse, je dus m'asseoir quelque temps dans la neige. Depuis longtemps, je n'étais plus en visibilité du Pic et me sentais bien seul. Les crampes m'obligeaient à m'arrêter souvent. Le temps passait. J'étais las de lutter contre la douleur et la neige; il me semblait que déjà le soleil baissait vers la chaîne. Le col du Tourmalet me paraissait assez loin et il fallait encore descendre à La Mongie. Il n'était plus, depuis longtemps, question de remonter. M'arrêter? Alors, c'était la fin. Je continuai,

me traînant, soufflant, grimaçant, hébété!

Je finis par arriver à La Mongie, exténué, trempé d'eau et de sueur, ayant battu sans doute, avec neuf heures tous les records de lenteur de la descente du Pic.

Je fus accueilli, réconforté et un peu raillé par M. Bidabé, qui m'offrit après un solide repas, un bon lit où je m'endormis très vite. Le lendemain matin, je descendais à Bagnères.

**Un des préludes à la construction du téléphérique**

Le jeudi 2 mars 1944, M. Jules Baillaud, Directeur de l'Observatoire, venait de recevoir le profil de projet de câble de service établi par les autorités compétentes du Ministère de l'Education Nationale et devait, par retour du courrier, donner son accord. Il avait rapidement constaté que l'auteur du projet était mal informé en ce qui concerne les Pyrénées à 2300 mètres d'altitude en hiver, puisque la benne passait à moins d'un mètre du sol au Taoulet.

Pour avoir des renseignements précis à fournir en "Haut lieu", il demanda à deux de ses collaborateurs administratifs – René Garcia et Charles Taule – s'ils voulaient bien aller dès le lendemain, mesurer la hauteur de neige au point le plus critique.

Jules Baillaud ne commandait jamais; mais il savait si bien associer ses aides à ses projets et leur témoigner à l'avance sa reconnaissance, que chacun prenait plaisir à répondre à ses désirs et même parfois à les devancer.

Un car montait le soir à Gripp; des skis furent confiés au chauffeur pour les laisser au terminus, à l'auberge Brau-Nogué, où René Garcia et Taule, montant le lendemain matin de bonne heure à bicyclette – pas de car ce jour-là – devaient les retrouver.

Et le vendredi matin, ils quittaient Bagnères. Pas de chance: à Ste Marie de Campan, il neigeait un peu, au dessus de la côte des Sabatès il neigeait davantage et le vent se levait. Plus haut, la neige "prenait" sur la route. Ils laissèrent les bicyclettes chez la sœur de Marcel Fourcade (homme de service au Pic), et finirent d'arriver à pied à Gripp où ils ne trouvèrent pas leurs skis – redescendus avec le car par un chauffeur distrait. Que faire? À tout prix tenir la promesse faite à M. Baillaud! Arthur Brau-Nogué, mis au courant du but à atteindre s'empressa de les aider et leur trouva des skis et des peaux qui, ajustés aussi bien que possible, pouvaient avec de la bonne volonté, remplacer le matériel personnel. Après un petit casse-croûte et les bons souhaits d'Arthur, ils disparurent dans le brouillard et la neige. Et ce fut la montée par Tramezaygues, le tracé du chemin de Madame de Maintenon, le bord du barrage du Castillon, près duquel ils passèrent sans le voir, et l'avance pénible, face au vent, dans la neige profonde qui tombait depuis le matin. René Garcia, meilleur skieur des deux et connaissant la direction à suivre, passait en tête. La marche était silencieuse. Il faut savoir ménager son souffle. De temps en temps, cependant l'un laissait échapper, à l'adresse du temps, un chapelet d'imprécations que l'autre ponctuait de quelques mots malsonnants... Et ils arrivèrent à La Mongie, à La Mongie d'alors où ils étaient seuls avec le brouillard, la neige et le bruit de l'Adour, vers lequel Taule se dirigea. Fatigué par une montée trop rapide à son gré, la gorge desséchée par le vent et l'effort, il avait hâte de boire. Tous deux déchaussèrent les skis et, avec précaution, descendirent au torrent se désaltérer. L'eau était glacée, mais combien agréable. Après quelques minutes de repos, malgré la fatigue et le mauvais temps, ils repartent. Il n'est pas question d'abandonner; la réponse doit être donnée le soir à M. Baillaud.

Taule n'étant jamais monté au Taoulet, ni en été ni en hiver, laisse René Garcia aller devant le plus souvent et, lorsqu'il fait la trace pour laisser souffler un moment son compagnon, celui-là le guide de la voix. Plus ils montent, plus il neige, plus le vent fraichit et le froid met leur résistance à l'épreuve. Ils arrivent au Taoulet. Garcia, après bien des tâtonnements, finit par repérer le passage de la benne au point litigieux relevé sur profil. Tous deux, se relayant, creusent la neige avec skis et bâtons et atteignent le sol. Dans le trou creusé, un ski de deux mètres disparaît. La preuve est faite. Ils n'ont pas à rester à se geler sur cette arête. Ils s'enroulent autour de la taille les peaux

enlevées des skis avant qu'ils aient servi de pelles à neige, chaussent "leurs planches" et c'est la descente dans le brouillard. Garcia irait certainement plus vite s'il n'avait à rester à la vue de Taule qui, s'il passe partout n'est pas rapide et se dit incapable de retrouver seul sa route par un temps pareil.

Ah! S'il avait fait beau! Quel plaisir de se sentir les "rois" de La Mongie, puisqu'ils y étaient les seuls humains... en service, il est vrai, mais service qui par une belle journée aurait été pour eux une promenade pleine de charme.

Ils arrivèrent à Gripp trempés et fourbus. Arthur Brau et sa famille les reçurent avec effusion. Ils avaient été anxieux depuis leur départ sachant très bien les sérieuses difficultés, voire les dangers, qu'ils allaient rencontrer dans les conditions pénibles de cette journée de mauvais temps.

Après le réconfort d'un bon casse-croûte, le rappel de souvenirs communs sur les pentes du Pic, ils repartent à pied retrouver leurs bicyclettes pour descendre à Bagnères.

Le soir, M. Baillaud, après s'être confondu en excuses et en remerciements que Garcia et Taule savaient profondément sincères, pouvait renvoyer au Ministère le dossier "Câble de Service" avec des précisions à respecter.

Et la benne, si elle eut par la suite à souffrir de nombreux incidents, ne percuta jamais la crête du Taoulet. Garcia et Taule furent ainsi payés de leur peine.

**Une histoire de ravitaillement ... des mulets de L'Entreprise Castells**

*Au cours de l'été de 1944, faire monter au Pic le ravitaillement destiné à assurer l'hivernage 44-45 ne fut pas chose facile. Il fallait déblayer la route, ce qui fut fait avec de personnel de l'Observatoire et quelques militaires des Forces Françaises de l'Intérieur, trouver des moyens de transport et l'on eut recours aux camions et camionnettes de l'Arsenal de Tarbes, puis acheminer tout le matériel à dos de mulet des Laquets au Pic. Ce trafic ne se fit pas sans incidents, si bien que la première neige de fin septembre surprit les muletiers aux Laquets. Et le ravitaillement n'était pas terminé.*

*Fallait-il faire descendre les bêtes? Leur propriétaire, l'Entreprise Castells, l'aurait désiré, d'autant plus qu'il n'y avait plus de fourrage et d'avoine en réserve. Mais craignant que les mulets ne remontent pas, l'administration de l'Observatoire insista et proposa de transporter immédiatement, par ses propres moyens, l'alimentation nécessaire aux mulets pour tenir quelques jours. M. Marcel Castells se laissa convaincre et la camionnette du Pic partit sur-le-champ.*

*Et voici le récit du chauffeur:*

Je ne pris pas le temps de changer mes souliers de ville pour les "godillots". Après avoir mis dans la voiture les chaînes à neige, une pelle, une pioche, du fil de fer, des pinces et l'outillage de dépannage habituel, je chargeai 4 petits fûts de vin et passai chez Castells prendre du fourrage, de l'avoine et des clous pour ferrer les mulets.

Cette brave camionnette arriva au Col du Tourmalet sans me causer d'ennuis. Elle avait bien un peu chaud quoique je l'aie rafraîchie à Artigues et à La Mongie, mais elle ne bouillait pas et je comptais arriver "au Point d'eau" sans m'arrêter. Mais la neige était là, fondante au départ du Col, plus mauvaise par la suite. Mon véhicule, chaussé de mauvais pneus, commença à patiner. Après avoir pris les précautions d'usage et tourné le volant de façon qu'en cas de recul, le flanc de la crête du Tourmalet serve de cale, je fis les opérations nécessaires à la mise en place des chaînes, chose peu agréable quand on est seul. Il faisait heureusement beau; quelques nuages traînaient encore, mais le soleil faisait étinceler la neige fraîche sur toute la montagne, que je n'avais guère le temps d'admirer. Grâce aux chaînes que je resserrai "au Point d'eau", après avoir encore une fois rafraîchi la camionnette, je montai allègrement vers Sencours où la neige irrégulière faisait travailler différemment les roues arrières. Et au dernier virage, avant le plat où je comptais, en laissant reposer la voiture, me détendre moi-même avant d'aborder la montée aux Laquets, une chaîne cassa. Le fil de fer, les pinces entrèrent en jeu et la neige dans mes souliers de ville. Les mains sans gants se refroidirent vite et l'eau du radiateur aussi. Il ne restait plus qu'à repartir, en première et sans à-coup, avec l'inquiétude d'une nouvelle panne de chaînes. Mais non, je passe le lacet 1, puis le 2; vais-je franchir le 3, plus difficile, sans ennuis? Dans cette partie encaissée, la neige est plus épaisse. Je donne un petit coup d'accélérateur, les chaînes tiennent, je passe. Je compte bien maintenant arriver aux Laquets. J'aborde le virage 4 comme le 3. Une chaîne casse, une roue patine et l'autre "mord" mal. Je veux arrêter, mais le frein à pied ne répond pas: les tambours sont mouillés. Le frein à main s'avère insuffisant, et la camionnette commence à reculer. J'ai vite réalisé la situation: derrière moi, deux cents mètres plus bas, il y a le lac d'Oncet. À quelques mètres près, c'est l'endroit où voici quelques années une voiture a dévalé faisant trois morts. Si le bas côté, avec son petit talus, ne cale pas la première roue qui le heurtera, c'est le sort qui m'attend, si je ne saute pas côté amont. Cramponné au volant de la main gauche pour essayer de contrôler ma marche

arrière involontaire, heureusement très lente, j'ouvre la portière de la droite, décidé à abandonner ma chère camionnette. Ce ne sera pas pour cette fois, puisqu'elle a la bonne idée de s'immobiliser. Il ne me reste plus qu'à recommencer l'opération de Sencours dans des conditions beaucoup plus difficiles et plus pénibles, pieds et mains presque gelés. Très inquiet, veillant à ne donner aucune accélération brutale au moteur, je réussis à passer le virage 5 avec beaucoup de difficulté et nous voici presque sur le plat de L'Hôtellerie des Laquets. Encore un petit effort...et une chaîne casse. Aucune importance maintenant: un groupe d'ouvriers qui allaient descendre est là et c'est à "bras d'homme" que nous finissons d'accomplir notre mission.

Les mulets purent rester en place, les jours suivants, la neige fondit et malgré quelques déblaiements de sentiers nécessités par une autre petite chute de neige, les transports purent continuer jusqu'à mi-octobre.

Le Pic allait pouvoir vivre un hiver de plus!

Ma descente eut lieu sans incident notable.

Quelques jours après, j'avais des engelures aux orteils...

**Théodore Cazeaux : Tentative de réparation de la ligne téléphonique**

16 janvier 1942

Il s'agissait, ce jour-là, de repérer la partie défectueuse de 2 tronçons de ligne souterraine et pour ce faire, atteindre la boîte de coupure des Petits Lacets enfouie sous la neige.

Nous étions partis de Gripp comme d'habitude: Arthur Brau-Nogué, Taule et moi en "téléphonistes" et Ferdinand Cazeaux en porteur avec un ravitaillement "frais" et le courrier pour le Pic.

Après quatre heures de marche, nous atteignons le lieu du travail, le dos en sueur, mais les mains et les pieds très froids; un vent glacé remontait la Coume du Pic. Rapidement, nous essayons, chacun donnant son avis, de délimiter la zone où nous devons creuser une tranchée, puis, un à chaque bout, un au milieu, le plus vite possible pour ne pas geler sur place, nous enfonçons nos pelles et rejetons vers le bas de gros blocs de neige dont nous ne prenons pas le temps de regarder la descente tant nous désirons finir au plus vite. Ferdinand, lui, ne pouvant nous attendre tant il avait froid aux pieds, continua seul l'ascension vers le câble et la Roche Noire.

Combien de temps avons-nous creusé? Aucun des trois n'a consulté sa montre pour éviter un refroidissement supplémentaire en ôtant un gant et relevant la manche de son anorak. Nos têtes émergent à peine du frigidaire naturel dans lequel nous nous sommes enfoncés. Chacun jure et se plaint du froid qui gagne tout le corps. À la profondeur que nous avons atteinte nous aurions dû trouver la boîte de coupure. Nous n'en pouvons plus. Nous décidons d'abandonner et de remonter au Pic.

La marche, malgré le froid, redonne vie à nos pieds et à nos muscles. La montée du câble est toujours aussi pénible et nous ne pensons guère à admirer le paysage. Nous peinons beaucoup, le moral est bas...notre travail ayant été vain.

Quand nous nous présentâmes au bâtiment de Nansouty, Ferdinand, depuis longtemps arrivé, reprenait des forces grâce à une bonne soupe. Lorsqu'il avait atteint l'Observatoire, le thermomètre marquait -22° sous abri et le vent était assez fort. Il avait fallu lui enlever ses souliers, gelés comme ses pieds et ses mains.

Dès notre arrivée, nous nous déchaussons avec peine. Carmouze le cuisinier nous donne de vieilles pantoufles et tandis que nos souliers sont mis à dégeler, nous nous promenons dans le couloir geignant et jurant tant nous souffrons du retour de la circulation du sang dans nos doigts et nos orteils surtout.

Enfin, nous nous trouvons suffisamment bien pour faire honneur au repas réconfortant préparé par Carmouze.

Nous nous laisserions bien aller à un doux farniente, bien au chaud dans la vieille cuisine, devant la cheminée avec son grand feu de bois, dans cette ambiance de camaraderie du "Vieux Pic", mais il faut repartir.

Descente sans histoires et longtemps sans paroles. Que le ciel bleu et la chaîne blanche sont beaux! Mais comme il fait froid, le long du câble et dans la Coume avec le vent.

À Pène Blanque, la température nous paraît plus clémente. Au Pont d'Arizes, malgré que nous ayons toujours froid aux pieds, nous avons l'impression qu'il fait presque doux. L'un de mes trois

compagnons regrette de n'avoir pas quelque chose à boire. Taule se souvient alors que son sac contient, avec le matériel téléphonique, un casse-croûte intact et un demi-litre de vin que nous allons partager. Hélas! Le vin ne coula pas. Malgré un séjour de deux heures dans la cuisine du Pic, la bouteille dont le bouchon était soulevé par la dilatation du liquide gelé ne contenait qu'un bloc de glace rouge. Il nous fallut arriver chez Jean de Gripp pour humecter nos gosiers déséchés.

Une autre fois: panne de téléphone

"S'il fait beau demain matin, nous partirons à cinq heures pour dépanner le téléphone." dis-je à René Garcia.

– "D'accord!"

Préparatifs habituels: skis, peluches, poste téléphonique de campagne, câble, pinces, grimpettes et, bien entendu, petit casse-croûte. Oh! Très léger, lui!

Au dépôt de l'Observatoire, il fait à peine jour quand nous descendons de la camionnette.

Premier essai de liaison: c'est le concierge qui répond au bureau de Bagnères, la panne est donc plus haut. La montée habituelle commence de poteau en poteau; nous pensons à une coupure nette puisque la magnéto de notre poste de campagne n'accuse qu'une très faible résistance, qu'elle tourne presque à vide et nous espérons toujours voir pendre quelque fil. Tramezaygues est atteint. La montée le long de la ligne jusqu'au "Goulet en haut" est assez pénible. Peut-être les fils sont-ils rompus dans la partie haute battue par le vent? Mais non! Continuons!

Descente sur Arizes. À cinq ou six portées, un fil pend. Cette fois, nous avons de la chance; le dépannage sera rapide et nous aurons fait une petite promenade matinale. De près, nous déchantons: c'est le hauban d'un poteau qui, rompu, se balance lamentablement. Nous nous contentons de l'amarrer au poteau pour éviter quelque panne future par boucle: le vent est si malicieux!

Et nous repartons. De poteau en poteau, nous traversons Arizes, montons le rapaillon et atteignons à Pène Blanche la boîte de coupure où se termine la ligne aérienne et où commence le câble souterrain.

Un peu d'acrobatie sur l'échelle de perroquet en fer, dressée contre un poteau également en fer, matériau désagréable par temps froid, car il faut travailler sans gants pour brancher le petit poste de campagne.

Appel! Evidemment Bagnères répond, comme nous l'escomptions puisque nous avons "vu" toute la ligne. Il faut donc aller jusqu'à Sencours où se trouve la boîte de coupure en bout de ligne souterraine d'une part et de la ligne qui, le long du câble des porteurs atteint l'Observatoire d'autre part.

Nouvel essai! Bagnères répond; le Pic est toujours isolé. Il faut continuer et le calvaire du câble commence. Sur un poteau, au dessus de la Roche Noire une boîte de dérivation: nouveau branchement du poste de campagne. Les doigts se collent au fer de la boîte gelée...et le Pic ne répond toujours pas.

Ainsi nous relayant pour effectuer les branchements, de boîte en boîte, nous arrivons sur la terrasse de l'Observatoire sans avoir été vus.

Nous pénétrons dans le bâtiment et constatons que les fusibles de protection de la ligne extérieure sont fondus!



Je vous laisse deviner l'avalanche de paroles malsonnantes qui submergea tout le Personnel.



**Une montée en 1945 et quelques souvenirs de A. Perrotey, aide-technique**

C'était l'hiver après la Libération; tout le mois de décembre et de janvier il avait neigé; d'énormes avalanches avaient coupé les routes en maints endroits. Deux skieurs imprudents avaient été en perdition au Tourmalet. Pourtant, aux derniers jours de janvier, le temps s'était remis au beau et une forte équipe devait monter. Mon patron\* décida de partir la veille pour coucher à Artigues car les autobus ne pouvaient dépasser Sainte-Marie de Campan. Equipement du grand jeu: skis, piolet, crampons, une petite corde ...on ne sait jamais.

Avant la pointe du jour nous partons; le temps s'annonce beau, mais que de neige! Ni route, ni sentier, tout est nivelé sous des masses blanches. Dans le Val d'Arizes qui reste dans l'ombre, tout le massif du Pic étincelle éclairé par le soleil levant. Le spectacle est féérique, mais le sommet me semble terriblement haut, beaucoup plus que d'habitude, et pourtant il faut y arriver.

Au fond du Val d'Arizes, il nous faut attaquer le couloir par lequel on accède à la Coume du Pic, mais une énorme avalanche a totalement bouleversé le paysage. Nous déchaussons les skis que nous attachons sur le sac et le piolet entre en jeu dans la neige durcie. Je passe en tête: trois coups de piolet – une marche est taillée, on avance d'un pas; il y aura peut-être cent cinquante marches à tailler. La montée est bien lente, mais on s'élève tout de même et nous arrivons à la cabane de Pène Blanche où un peu de repos est nécessaire, un casse-croûte aussi. Mais nous abrègeons l'arrêt, car après cet exercice le froid nous saisit.

Nous chaussons les skis à nouveau, la pente est bonne; maintenant le soleil tape dur sur les flancs du Pic. Sur les conseils de mon patron, nous suivons la pente dans l'ombre par crainte des avalanches; sur les flancs de la Picarde, il y en eut quatre petites qui n'arrivèrent pas jusqu'à nous.

Nous arrivons sur le "plateau" de Sencours. Le Pic est en vue resplendissant de lumière. Encore cinq cents mètres de dénivellation pour y arriver: il nous faudra deux heures. Nous enlevons définitivement les skis pour mettre les crampons que nous ne quitterons plus car cette fois la pente est rude et longue. Au bout d'une demi-heure, un crampon mal ajusté se desserre et lâche. Pas question sur cette pente de le remettre en place, car nous montons tout droit. Il faut redoubler d'attention, j'ai l'impression qu'au moindre faux pas tout serait terminé, aussi je serre les dents. Enfin, la sueur au front, nous arrivons à l'emplacement du lacet 3 de la route de Sencours aux Laquets, "aux Créneaux" et nous attaquons la "Roche Noire", le plus mauvais passage où il faut travailler à la fois des mains, du piolet, des crampons car la pente est très raide. Il faut surtout s'accrocher solidement d'une main au câble d'acier qui monte directement vers le Pic. Modeste montagnard, surtout entraîné à la montagne d'été, je me rends compte qu'ici tout est différent et si je "dévisse", je suis persuadé qu'on me retrouvera "en pièces détachées" à la fonte des neiges. Je recommande ce petit exercice aux amateurs de sports d'hiver, avec une bonne charge sur le dos.

Enfin, le mauvais passage est terminé; la pente, quoique toujours raide, est maintenant uniforme. Nous avons été vus du Pic; un gardien vient à notre rencontre avec une bouteille de thé au rhum que nous savourons car la fatigue se fait sentir. Encore une bonne demi-heure. La neige durcie tient bien sous les crampons, mais la réverbération du soleil est terrible malgré les lunettes noires. J'ai le visage en feu, et nous montons toujours. Un dernier effort nous mène sur la terrasse et nous entrons dans la "Maison" où enfin débarrassés de notre charge et de notre équipement, nous

---

\* Alexandre Dauvillier

retrouvons la douce chaleur et la quiétude de la cuisine.

Mon patron sourit; nous avons mis sept heures pour monter et cependant nous avons été favorisés par une bonne neige et un temps splendide.

Bien des fois il en fut, paraît-il, tout autrement. Souvent les porteurs furent obligés de faire demi-tour alors qu'ils étaient à mi-chemin. Une descente – que je ne fis heureusement pas – dura dix heures dans la neige jusqu'au ventre, malgré les skis. Il est arrivé que le Pic reste isolé du monde pendant plus d'un mois privé de toutes communications, les tempêtes de neige interdisant montées, descentes et réparations de la ligne téléphonique.

Après quelque repos, revenu sur la terrasse, j'oubliai ma fatigue captivé par le spectacle merveilleux que m'offrait toute la chaîne des Pyrénées étincelante sous un ciel sans nuages. Le sommet du Pic avait refait sa crête, toute trace de rochers avait disparu, seul le signal géodésique émergeait, tout le reste était une pente raide, uniforme et lisse. Le rez-de-chaussée de la maison avait disparu, les portes d'entrée aussi et on passait, côté sud, par la fenêtre du premier étage. Les deux bâtiments étaient nivelés par la neige à la hauteur des toits, seule la grande coupole se dressait, isolée, attendant les astronomes qui devaient arriver. Le lendemain, en effet, toute une équipe monte dont Bernard Lyot. Ce savant encore jeune, sympathique et charmant, est parti déjà fatigué. Sa montée au Pic, cette fois, a été un calvaire, mais il a le feu sacré de la Science. Une bonne partie de ce mois de février particulièrement, il travaillera le jour sur le soleil, la nuit sur les planètes, ne prenant que quelques heures de détente, au repas du soir, mais gardant toujours sa bonne humeur et son sourire.

Parmi ceux qui montaient se trouvait aussi un reporter désireux de faire un article sur le Pic. Bel homme, jeune et grand sportif, mais relevant de maladie. La montagne eut facilement raison de sa résistance physique et de son moral: c'est une "loque" qui arriva au Pic et il ne fut guère brillant à sa descente. Cependant, durant son séjour, après avoir recouvré son dynamisme et sa verve, il fut un compagnon charmant qui sut accepter avec le sourire les taquineries des habitués du Pic.

#### Une montée mémorable – pour certains

En ce premier dimanche de février 1945, après une grosse chute de neige qui, cependant avait eu le temps de se tasser un peu, eut lieu une montée importante: 3 astronomes, la dame de l'un d'eux, en outre trois porteurs pour le ravitaillement habituel. Si les trois astronomes (MM Lyot, Camichel et Gentili) étaient des habitués du Pic, il n'en était pas de même des deux autres. C'est pourquoi, pour être à pied d'œuvre, le groupe avait-il quitté Bagnères par l'autobus la veille et couché à Artigues. Ils partirent très tôt le dimanche matin, comme c'était la règle et aussi parce que les initiés prévoyaient une longue montée, la dame étant peu entraînée et le reporter relevant de longue maladie.

Il faisait très beau, la neige quoiqu'un peu profonde n'était pas mauvaise et lorsqu'ils prirent le chemin du Pic vers cinq heures, grâce à la lune et à la blancheur de la neige nouvelle, on y voyait suffisamment.

Les conditions étaient favorables à une montée facile; c'est du moins ce que pensaient les trois porteurs (Joseph Despiau, René Garcia et Taule) lorsqu'ils quittèrent le dépôt de l'Observatoire, à ski, vers six heures. En arrivant à Tramezaygues, ils entendirent des voix au-dessus d'eux sur leur droite et devinèrent les silhouettes du premier groupe qui, pour éviter le passage du "Goulet" souvent dangereux par gros enneigement, était monté vers le haut, comme il était sage de le faire.

Il était entendu que, sauf incident grave, les trois porteurs ne s'occuperaient pas des autres et c'est

pourquoi, pour aller au plus court et aussi, par un petit sentiment de fierté pour leur montrer que, quoique chargés, ils les devanceraient, ils prirent le chemin du "Goulet". Hélas! Malgré leur habitude des lieux, ils ne purent aller loin: ils se heurtèrent à une pente raide de neige glacée, infranchissable avec leur charge et les skis. Pour passer, il eut fallu être armé de piolets et tailler des marches.

Vexés, nos trois hommes, pour rejoindre le chemin emprunté par le premier groupe, sans avoir à redescendre, entamèrent une pénible marche à flanc qui les mena dans les traces des autres. Ils forcèrent l'allure et eurent la satisfaction d'atteindre leurs devanciers au moment où ceux-ci étaient arrêtés, les "vieux" n'osant pas entraîner les néophytes dans une marche à flanc sur la neige gelée en cet endroit. Les porteurs encouragèrent les trois habitués qui se mirent prudemment en route, encadrant les novices, et eux se laissèrent glisser à skis, sur les carres, vers la plaine d'Arizes et la neige moins dure.

Leur ascension, toujours pénible, se fit dans les meilleures conditions possibles: la neige, quelquefois un peu profonde, les obligea à se relayer en tête, à prendre les précautions habituelles dans les passages difficiles, mais ils eurent le loisir, une fois de plus, de contempler le lever de soleil sur le Pic, puis d'admirer toute la chaîne au cours de la rude montée du câble. Avant de passer la Roche Noire, ils avaient aperçu, au loin, dans la Coume, cinq points noirs qui paraissaient progresser très, très lentement. À douze heures trente, ils étaient au Pic, assis devant une soupe réconfortante.

Ils ne s'attardèrent pas; ils avaient hâte de retrouver, à la descente, le premier groupe auquel ils devaient porter le traditionnel thé au rhum, et éventuellement, leur aide. La rencontre eut lieu à Sencours où les deux nouveaux avaient besoin d'une longue pause et d'encouragements qui leur furent prodigués. Il devait être environ quatorze heures trente.

Et c'est seulement vers dix-huit heures que les cinq arrivèrent au Pic. Leur ascension avait demandé treize heures de beau temps.

Peut-être, un jour, le reporter, devenu critique littéraire et auteur renommé, s'il écrit ses souvenirs, mentionnera-t-il cette montée et la descente déprimante qu'il fit le dix février avec deux des trois porteurs.

Une autre:

Montés le 4 février, nous "remettions ça" le 9. Il y avait "là-haut" plus de monde que de coutume, le téléphone ne fonctionnait pas depuis deux jours: la réparation de la ligne s'imposait et un portage "spécial" était nécessaire \* pour assurer un ravitaillement substantiel que les restrictions, encore en usage, ne permettaient pas officiellement.

Dans ce double but, Ferdinand Cazeaux, René Garcia et moi abandonnions la camionnette au dépôt de l'Observatoire vers six heures et partions, à pied cette fois, car la neige portait bien. Mais le temps était incertain: un vent aigre soufflait de Nord-Ouest et de gros nuages, sinistres à cette heure, traversaient le ciel à vive allure. Nous marchions à peine depuis dix minutes lorsqu'une aggravation se produisit – les nuages baissèrent rapidement, devenant plus nombreux et le vent se mit à souffler en violentes rafales nous obligeant à nous arrêter en courbant le dos. Comme nous arrivions à Tramezaygues, nous reçûmes de plein fouet plusieurs bourrasques de neige qui se succédaient nous laissant à peine le temps de respirer.

Au cours d'une très courte accalmie, nous décidâmes d'abandonner. Moins d'une heure après, nous étions chez Brau-Nogué à Gripp où, mis en appétit par cette courte expédition, nous nous

---

\* Il s'agissait d'un agneau abattu clandestinement et fourni par l'un des "gens du Pic".

installions devant un casse-croûte bien mérité dans la salle basse de la maison, sans nous occuper du mauvais temps laissé à l'extérieur.

Réconfortés, nous commençons à bavarder, à rappeler des souvenirs de montées, de descentes, et de réparations de lignes téléphoniques, quand Arthur Brau- Nogué apparaissant à la porte nous dit sur un ton goguenard: "Il fait un temps magnifique! Je vous croyais repartis pour le Pic! Alors? Vous vous dégonflez!" Surpris, nous nous levons et sortons. Quelques rares nuages passaient haut dans un ciel très bleu, le Soleil brillait déjà sur les sommets proches. Il était un peu tard pour se remettre en route, mais les railleries d'Arthur et notre fierté de "Vieux du Pic" eurent raison de nos hésitations. La camionnette nous ramena au dépôt et la montée eut lieu. Le soir, les hôtes du Pic pouvaient savourer quelques côtes d'agneau de la vallée de Campan et le téléphone les reliait de nouveau au pays dit civilisé, mais l'heure tardive et la fatigue nous obligèrent à attendre au lendemain matin pour redescendre.

Nous quittâmes le Pic presque à regret: le Soleil commençait à dorer les grands sommets et la chaîne entière étalait la pure blancheur de la neige nouvelle, spectacle exaltant dont on ne se lasse jamais.

**Charles Taule : Montée facile – Descente pénible 29 et 30 janvier 1946**

M. Robley, Physicien de l'Observatoire, devait ce jour-là monter au Pic. La camionnette étant en panne, il ne put quitter Bagnères que par l'autobus de neuf heures. La règle voulait que tout homme, quel qu'il soit, ne monte ou ne descende jamais seul. Nous devions être trois, mais l'un ne s'étant pas présenté au départ de l'autobus, nous n'étions que M. Robley et moi quand nous prîmes le chemin du Pic, au dépôt d'Artigues, à skis dans la neige molle. Le temps était beau quoiqu'un peu nuageux; très peu de vent. Ce fut une ascension normale, relativement facile, nos sacs étant très légers. Cependant, nous progressions assez lentement: faire la trace à deux est toujours assez pénible. L'effort que nous avions à fournir n'était pas comparable à celui que demande, même par beau temps, une ascension avec 20 kgs de charge et nous pûmes deviser tout en cheminant, admirer le Pic depuis le pont d'Arizes, apprécier la pause à la cabane de Pène Blanche, puis à Sencours, car il ne faisait pas froid, et tout en peinant le long du câble, oublier notre fatigue en contemplant la chaîne toujours magnifique par beau temps.

Ce fut une bonne montée, un peu longue cependant, puisque nous n'arrivâmes au Pic que vers sept heures.

Après avoir mangé un peu et réglé quelques affaires, je jugeai l'heure trop avancée pour descendre seul et décidai de coucher à l'Observatoire – et j'eus sûrement tort.

Dans les Pyrénées, il y a parfois en janvier des réchauffements rapides imprévisibles; c'est ce qui arriva dans la nuit, si bien que lorsque je quittai le Pic, le thermomètre marquait à peine moins deux degrés sous abri. Au bas du câble je chaussai les skis, sur la neige encore très dure; descente en lacets à flanc vers Sencours. Je me gardai bien de me laisser aller tout droit ayant le souvenir d'un accident sérieux dû à ce procédé. Après une glissade à flanc, sur les carres, sagement je m'arrêtais, assurant mes skis, et faisais une conversion. À mi-pente entre le câble et Sencours, au dessus du lac d'Oncet, au cours de cette opération, une attache casse et je reste un pied en l'air tandis que mon ski dévale. Il aurait pu aller vers la gauche et s'arrêter à Sencours où il m'aurait attendu, mais non! Il eut la malice de partir à droite vers le lac d'Oncet où je le perdis de vue. Il n'était pas question d'aller le chercher. Il ne me restait plus qu'à continuer à pied. À Sencours le "redoux" s'accroissait; déjà la neige ne tenait plus sous les souliers. Les vieux montagnards savent à quelle vitesse peut changer la consistance de la neige quand la température s'élève et qu'un vent doux et le soleil travaillent en commun. Dans la descente des Petits Lacets, j'enfonçais déjà jusqu'aux genoux; dans le plat du début de la Coume j'avais beaucoup de peine à avancer; puis la pente raide qui lui fait suite facilita ma descente. Mais ensuite je me trouvai dans une masse de neige fondante entre la Picarde et le Pic d'où, je m'en rendais compte, pouvaient rouler des coulées et des grosses avalanches auxquelles je ne pourrais échapper. J'avais peur et ne pouvais avancer que très lentement, poussant devant moi cette glu froide qui m'arrivait à mi-cuisses. À tout moment, j'attendais le bruit annonciateur de décrochage de la masse de neige qui m'engloutirait. Il fallait essayer d'atteindre Pène Blanche où je serais sauvé. Serrant les dents, demandant à mon corps toute l'énergie qu'il pouvait fournir, je continuai ma progression qui me semblait être interminable. Au bord de l'épuisement je me laissai tomber sur le rocher qui domine la cabane de Pène Blanche. Je restai un moment à demi-inconscient; puis, peu à peu réalisant que je n'avais plus rien à craindre, je repris mes sens et je fumai tranquillement une cigarette. Qu'elle est bonne, la cigarette du rescapé! Je n'eus pas le loisir de me reposer longtemps. Les jambes mouillées d'avoir pataugé dans la neige fondante, le dos trempé de sueur, je me refroidissais.

Je repartis. La descente du Rapaillon, le passage de l'avalanche, la longue marche dans la neige profonde d'Arizes ne furent pas une promenade; mais je ne risquais plus rien et j'arrivai à Gripp très fatigué certes, mais content.

Quand je téléphonai au Pic, tous trouvèrent que j'avais mis beaucoup de temps pour descendre.

Là-haut, ils n'avaient pu se rendre compte des conséquences du "redoux" dans la Coume du Pic.



**Charles Taule : Visite de Monsieur le Ministre de l'Education Nationale**

1947 fut, pour le Pic, une année importante: M. Jules Baillaud allait nous quitter, laissant à M. Jean Rösch, son successeur, le soin de continuer et de développer l'œuvre entreprise par lui au milieu de difficultés qu'il serait pénible et fastidieux de rappeler. Qui y croirait d'ailleurs?

Et le 21 août, ce fut la grande fête: nous recevions M. le Ministre de l'Education Nationale. Peut-être n'était-ce qu'une visite officieuse? Quoi qu'il en soit, tous ceux qui, de 1940 à 1947, avaient aidé M. Baillaud, non pas seulement à maintenir l'Observatoire, mais à lui donner un nouvel essor, alors que bien d'autres établissements avaient été délaissés, eurent à cœur de participer à l'organisation de cette réception dont ils désiraient faire une apothéose pour la fin de carrière de leur Directeur et le commencement de celle du téléphérique puisque ce jour-là, pour la première fois, officiellement, la benne du câble de service arriverait à l'Observatoire du Pic du Midi.

Pour faire honneur à M. le Ministre, à Jules Baillaud et au câble de Service, tout le monde se mit en frais: M. Labardens et Mademoiselle, leur Personnel aidé par celui de l'Observatoire, organisèrent le banquet qui fut servi dans la grande salle du bâtiment Dauzère, devenue par la suite un laboratoire de recherches de l'Ecole Polytechnique.

Il y avait un nombre imposant de couverts et, tandis que les gens du service s'affairaient autour de la table, sur les terrasses, les invités admiraient le paysage et devisaient, attendant avec impatience que les câbles tracteurs du téléphérique s'ébranlent annonçant le départ de la benne. Car M. le Ministre et M. Baillaud avaient osé emprunter ce mode de transport audacieux.

Alors que j'étais occupé à l'intérieur, j'entendis des vivats, des exclamations joyeuses; je compris que la benne passait lentement devant les terrasses où tous les invités s'étaient naturellement alignés: revue imprévue et insolite d'une troupe insolite. Tout à coup, un grand bruit domine les acclamations qui cessent. La benne venait d'entrer brutalement dans la station causant quelques dégâts à la charpente. Imperturbables, malgré la secousse qu'ils venaient de subir, les deux passagers descendirent. Ils eurent droit à l'admiration de "La Cour" qui, après les salamalecs d'usage en pareille circonstance, fit grand honneur au banquet. Après le repas tout le monde paraissait satisfait et s'extasiait devant le panorama des Pyrénées.

Tant mieux si cette réception et l'incident désagréable de l'arrivée de la benne ont attiré sur l'Observatoire l'attention des Services qui, par la suite, ont permis, au prix de beaucoup de difficultés et de travail cependant, à M. Rösch de continuer en la développant, l'œuvre que, par sa tenacité et sa foi dans "le Pic", M. Baillaud a entreprise au cours d'années bien difficiles.



**Charles Taule : Histoire d'une descente imprudente qui aurait pu mal finir**

Le 9 décembre 1947 une relève devait avoir lieu, mais le temps en avait décidé autrement. Dès le matin, vent, brouillard, et neige. La montée de MM. Dauvillier, Gentili et Louis Brau-Nogué est remise et il est entendu que personne ne descendra.

Vers seize heures, j'apprends par le Pic, que M. Hugon, physicien, profitant d'une accalmie était descendu seul vers treize heures trente. Cette amélioration avait été très brève et la bourrasque avait repris de plus belle. Normalement, M. Hugon, vieil habitué des lieux, devrait atteindre Gripp en trois heures et téléphoner de l'auberge Brau-Nogué. À dix-sept heures aucune nouvelle. Renseignements pris, le mauvais temps est général, il neige abondamment et la route est impraticable. Vaine attente. Nous restons en liaison téléphonique avec Gripp. À vingt-deux heures nous sommes toujours dans la même incertitude et nous ne pouvons rien faire. Il nous reste à alerter les Ponts et Chaussées pour que la route soit dégagée et à organiser une expédition de secours pour le lendemain matin.

Au petit jour une équipe de six hommes: MM Rösch, Directeur, Gentili, astronome, René Garcia, météorologiste, Larrieu de L'Entreprise Castells, Louis Brau et moi-même montait avec la camionnette derrière le chasse-neige sur une route bien difficile. Arrivés à la hauteur d'Artigues, nous pouvions deviner une équipe d'ouvriers qui déblayaient la neige devant leur baraquement. L'un de nous, sans conviction, décida d'arrêter pour demander si, par hasard, on n'avait pas recueilli un voyageur égaré. Les ouvriers avaient sans doute reconnu la camionnette et compris le but de notre sortie matinale. Nous avions à peine mis pied à terre que nous entendions crier ces simples mots: "Il est ici!". "Il" avait réussi à se traîner jusqu'au baraquement où il était arrivé vers minuit, les ouvriers l'avaient accueilli et réconforté, mais n'avaient eu aucun moyen pour nous prévenir et, dès leur lever ils guettaient notre passage. Hugon, péniblement, monta jusqu'à nous et s'excusant de nous avoir créé bien des ennuis, s'installa au milieu de nous dans la camionnette. Peu loquace, il nous raconta qu'arrivé à la nuit au Pont d'Arizes, à bout de forces, ne pouvant plus avancer, il avait décidé de bivouaquer contre un pan de mur et des rochers qui l'auraient protégé pour la nuit. Mais il lui avait semblé entendre des voix – une équipe des secours sans doute, venue à sa recherche – et dans un sursaut d'énergie, il s'était remis en route, à la rencontre de ses sauveteurs imaginaires; à demi- inconscient il était arrivé à Artigues. En conclusion, il nous dit: "Je vous ai causé beaucoup d'inquiétudes et beaucoup de travail. Qu'avez-vous pensé de moi?" Silence. Enfin, l'un de nous ne put s'empêcher de lui répondre brutalement: "Nous avons emporté un sac et des cordes!"



**Réparations après un orage et une expédition de nuit – 14 au 15 mai 1948**

La veille, un gros orage avait eu raison de toutes les installations de liaison. La ligne téléphonique principale était muette, celle du câble de service avait été mise hors d'usage, ainsi que les postes radios de l'Observatoire et de la Météorologie nationale. Le Pic était totalement isolé. Cela ne faisait qu'une fois de plus, et, une fois encore, une réparation immédiate était décidée.

Au petit matin, le 14 mai 1948, René Garcia le météorologiste, montait à motocyclette. Il avait un programme très chargé: d'abord, arriver le plus haut possible en moto, puis monter au Pic; remettre en état les deux postes radios ou tout au moins le poste météo, et si possible, à la descente, réparer le téléphone ou réparer le lieu de la panne. Une équipe comprenant un électricien de l'Usine Soulé (Védère) et deux agents de l'Observatoire, montée avec la camionnette était chargée de réparer les dégâts causés à La Mongie au système de commande du câble de service et à sa ligne téléphonique.

Après plusieurs heures de travail ardu, Védère réussit à remettre en état de marche le tableau de commande, mais le téléphone resta inutilisable. Il fallait revoir tous les points de contact avec les supports pour vérifier l'isolement, opération qui nécessitait une journée entière. À dix-sept heures la camionnette ramenait l'équipe au Bureau de Bagnères. Le Pic était toujours isolé et René Garcia n'avait pas donné signe de vie.

Il avait été entendu, entre nous deux, que s'il était dans l'obligation de rester au Pic, le soir, après avoir réparé le poste radio-météo, nous en serions avertis par Toulouse et que s'il ne pouvait rien dépanner, il descendrait avant la nuit. À dix-huit heures il n'était pas rentré. Je téléphone à la Météo de Toulouse: "Il n'y a aucun message du Pic." m'est-il répondu. Donc, René est descendu. À dix-neuf heures, personne! Je vais dîner rapidement et reviens au bureau. Je téléphone à Gripp, à La Mongie. Personne n'a vu René et sa moto. Qu'est-il arrivé? Accident de la route? Accident de montagne? René est un montagnard accompli, mais une avalanche sur les flancs du Pic ou sur la route de Sencours au Tourmalet est possible à cette époque. Mon inquiétude croît à mesure que le temps passe. À vingt-deux heures, j'alerte le Directeur: il faut monter vers le Pic. Je cours chercher quelques volontaires dont deux bien installés dans un fauteuil de cinéma. Dans un temps record la camionnette emportait jusqu'à La Mongie une équipe comprenant: M. Rösch, Directeur, Georges Meynier, Larrieu, Lacrampe, Ponton et moi-même. En montant à pied vers le col du Tourmalet par la route impraticable pour les voitures, mais que René avait emprunté acrobatiquement à motocyclette, nous scrutons les bas côtés et surtout les ravins dans les virages, échangeant nos impressions sur les dérapages possibles et leurs conséquences. Quelques cent mètres avant le col, couchée sur le bord de la route, l'avant tourné vers la vallée, la machine attendait son conducteur qui l'avait abandonné pour continuer à pied vers le Pic.

Le pire était à craindre. Nous avons hâte de voir l'état de la neige à l'emplacement de la route vers Sencours. Sous nos pas elle tenait bien, mais des coulées s'étaient produites que nous devons traverser. À l'amont de chacune nous pointions nos lampes électriques pour nous assurer qu'aucune trace fraîche de descente humaine n'était visible, et chaque fois ce fut un soulagement. De coulée en coulée, nous arrivâmes à Sencours: René n'était pas sous la neige...à moins que nous n'ayons pas suffisamment regardé. Et puis, il y a encore des dangers de Sencours au Pic. L'angoisse, la nuit et le froid nous incitèrent à écourter notre pause. Peut-être plus anxieux que les autres, parce que je me sentais responsable, je devançai mes compagnons. J'avais hâte d'arriver à l'Observatoire espérant y trouver celui que nous cherchions. Entré dans la Maison, j'allai directement frapper à sa chambre

en criant: "Vous êtes là, René?" Il reconnut certainement ma voix et sa réponse ensommeillée mit fin à toutes mes craintes: "Que venez-vous faire ici, à cette heure?"

Il était deux heures et demie. René s'était couché tôt après une rude journée et s'était endormi la conscience bien tranquille.

Il avait fait savoir à Toulouse qu'il ne rentrerait pas à Bagnères le soir. Nous n'avons jamais pu savoir pourquoi son message ne m'avait pas été transmis.

René se leva, les autres arrivèrent. Il ne nous restait plus qu'à nous restaurer, ce que nous fîmes en racontant des histoires du Pic et de montagne.

À cinq heures, nous quittions l'Observatoire et de retour à Bagnères, chacun se rendait à son travail.

<b>Narration de Jacques Caillet</b>
-------------------------------------

*Jacques Caillet après avoir été Météorologiste au Pic et participé aux travaux administratifs, est devenu technicien au Laboratoire de Physique Cosmique de L'Ecole Polytechnique. Narration transmise par lettre à Charles Taule.*

Ce n'est pas à vous que j'apprendrai qu'à l'époque des porteurs, le ravitaillement n'était pas toujours effectué à la date prévue. À ma connaissance, ces retards n'ont jamais entraîné de sérieuses pénuries alimentaires au sommet (à part le pain à certaines époques). Par contre, le véritable drame était le manque de tabac et je me souviens, notamment en compagnie de Péteilh, avoir exploré tous les recoins de la maison à la recherche de mégots. À ces occasions, l'envers des radiateurs de chauffage s'est toujours affirmé comme un des meilleurs dépôts. Très tôt, afin d'éviter le retour de tels drames, j'avais fait une petite réserve sous forme d'une douzaine de paquets de Gitanes enfermés dans une boîte métallique étanche à laquelle j'avais pour règle de ne jamais toucher en temps normal. Je l'avais rangée sous la voûte du bâtiment de Nansouty, dans mon placard fermé par deux pitons et un cadenas.

En 1950, au cours de l'hiver, j'étais allé passer quelques semaines de vacances à Nice. À mon retour à Bagnères, ma première visite étant pour le bureau de l'Observatoire, j'apprends que le mauvais temps interdisait les montées depuis une quinzaine de jours et que les fumeurs du sommet se plaignaient de la plus affreuse disette. Bon cœur, je pense alors à ma précieuse réserve et décroche immédiatement le téléphone qui se trouvait en état de fonctionnement ce jour-là.

Barnéoud me répond, bougon. Et voici la conversation qui suivit:

– Allo, Paul. Que penserais-tu d'un être providentiel qui, à l'instant même t'offrirait un paquet de cigarettes?

– Heurrrr???

– En bien, je suis ce magicien! Ce n'est pas un paquet que j'offre à la communauté, mais douze. Ils se trouvent dans mon placard, à l'intérieur d'une boîte métallique. Il te suffit de scier un des pitons.

– Hummm ouais...

– Je t'assure ce n'est pas une blague. L'enjeu vaut tout de même la peine que tu ailles vérifier.

– Hé, Couillon! Tes cigarettes...elles sont fumées depuis huit jours!

À l'époque, le Secrétariat se trouvait provisoirement installé dans la bibliothèque; je ne serais pas surpris que vous ayez été témoin de la scène.

C'est Guy Carmouze qui, bloqué au sommet à ce moment s'était souvenu de ma réserve lors d'une triste soirée de privation. Il m'a raconté, par la suite, la hâte fébrile avec laquelle tout un chacun s'était précipité sur les pitons de mon placard et comment le trésor fut alors partagé, à la cigarette près, entre les amateurs.

C'est encore Carmouze qui est l'un des héros de ma deuxième histoire. Elle est plus technique, aussi vais-je essayer de vous en décrire le mécanisme avec précision.

Un soir, vers 22 heures, nous discutons dans le couloir supérieur de Nansouty. Passent alors devant nous deux hommes de service portant une grande caisse de détritux qu'ils se préparaient à jeter dans le ravin nord. Sur le dessus se trouvait en évidence une imposante queue de thon crue de belle couleur. Notre réaction immédiate fût de nous saisir de l'appétissant relief, pensant bien qu'il pourrait servir quelque noir dessein, la victime toute désignée étant évidemment celui que nous appelions amicalement l'Oncle Jules. À ce moment-là, il était déjà couché et endormi de façon à être fin prêt pour observer le Soleil dès son lever. Sa chambre, située au Sud, avait une porte partiellement vitrée, installée au fond d'une sorte de niche de 60 à 70 centimètres de profondeur, ouverture aménagée dans l'épais mur de façade du bâtiment primitif. Nous avons commencé par installer un point d'accrochage à la partie supérieure de cette niche près de son milieu. À ce support, nous avons suspendu ladite queue de thon au moyen d'un solide morceau de ficelle d'environ un mètre réalisant ainsi un pendule tel qu'il est décrit dans les meilleurs traités de physique. Il ne restait plus alors qu'à attraper les deux chats assez sauvages et non moins voraces qui vivaient au Pic à l'époque. Ce ne fut pas la partie la plus facile de l'entreprise. Y étant finalement parvenus, nous les installâmes sur une chaise de façon que, dressés sur leurs pattes arrières, ils puissent tout juste atteindre le fabuleux appât. Les lois de la mécanique firent le reste: poussée en tous sens par les chats en folie, la masse pendulaire vint frapper à intervalles rapprochés la vitre de la porte occasionnant un fracas qui récompensait pleinement nos efforts. Dissimulés dans l'encoignure d'une autre porte, nous vîmes l'Oncle Jules sortir, pas content, bousculant la chaise et ses occupants, détacher la machine infernale et la porter vers la destination première, suivi par le couple de matous au comble de l'excitation. C'est là l'entreprise facétieuse la plus réussie dont je me souviens, quoi qu'il y en ait eu bien d'autres.



**Charles Taule : le dernier ravitaillement à dos d'hommes**

Ce qui suit est peut-être l'histoire du dernier ravitaillement à dos d'homme d'Artigues au Pic.

C'était le 23 décembre 1950.

Le câble de service en était à sa troisième année d'existence et, si les montées d'hiver avaient encore lieu à pied, à ski ou en crampons, le ravitaillement ne se faisait plus à dos d'homme.

Mais la mécanique, elle aussi, a ses défaillances: la poulie motrice s'étant rompue, il fallait, en attendant son remplacement, organiser le ravitaillement – comme autrefois, mais avec "les moyens du bord", c'est-à-dire, en faisant appel parmi les Météos, Physiciens, Hommes de Service et autres, à quelques volontaires bénévoles décidés.

Une première tentative avait échoué. L'équipe composée pourtant d'hommes entraînés n'avait pu, à cause du mauvais temps, aller au-delà de Pène Blanche et le ravitaillement avait été confié au frigidaire naturel de la cabane.

Les hôtes du Pic, déjà habitués à un ravitaillement régulier commençaient à se lamenter. Les vivres de réserve étaient suffisants, mais le courrier n'arrivait pas et il n'y avait plus de tabac. Tous les coins où quelques bribes avaient pu être oubliées avaient été nettoyés; certains affirment même que les mégots tombés derrière les radiateurs avaient fait des heureux. Et Jacques Caillet, bonne âme, prêt à remonter, signala à ses amis qu'ils pouvaient fracturer son placard où ils trouveraient une réserve de cigarettes. Mais cette petite opération avait déjà été exécutée et tout avait disparu, en fumée, évidemment. Et tous savaient qu'une cartouche de "gauloises" était déposée à Pène Blanche. Une tentative plus qu'audacieuse de Gilbert Ambroise, descendu du Pic pour atteindre ce précieux colis avait été stoppée, près de Sencours, par l'inclémence du temps et il dut remonter dans des conditions dangereuses, même le long du câble.

Et les jours passaient; le temps était mauvais; une troisième semaine commençait depuis "la panne du télé" et les physiciens anglais se lamentaient: la relève devait avoir lieu pour permettre leur "Christmas" à Londres.

Pour eux, comme pour les météos et les hommes de service, le "vieil esprit du Pic" s'éveilla et anima une équipe.

Le 22 décembre à 18 heures, M. Quénard, ingénieur des Ponts et Chaussées, faisait savoir que le lendemain, dès cinq heures, le chasse-neige entrerait en action depuis Gripp et que la camionnette de l'Observatoire pourrait suivre.

Vers 4 heures 30, elle quittait le bureau de l'O.P.M. avec 9 hommes: 7 devant rester au Pic, 2 les accompagnant pour aider au portage et revenir avec l'équipe descendante qu'il serait peut-être bon de renforcer. Les 7 étaient: Barker, physicien de Manchester, Cachon, physicien, Guy Carmouze du laboratoire Daudin, Caillet et Vilas, météorologistes, Dussert, surveillant et Ferran, cuisinier, René Garcia et moi-même étant les deux autres. Je conduisais.

Temps couvert, route mauvaise, température plutôt douce pour la saison; à Sainte Marie de Campan quelques flocons; à Gripp, les essuie-glaces arrivent difficilement à ouvrir deux secteurs transparents sur le pare-brise. Il fait encore bien nuit quand personnel et matériel débarquent au dépôt de l'O.P.M. (aujourd'hui, Hôtel le Relais d'Arizes), sur un mètre de neige tassée par l'engin des Ponts

et Chaussées qui vient de passer. La camionnette ne pouvant bloquer le passage, je dus, accompagné de René Garcia, faire une marche arrière assez longue, l'arrière découvert, recevant dans la figure la neige que le vent m'envoyait horizontalement. À cette gymnastique, je gagnai un torticolis, mais fus cependant très heureux de pouvoir garer la voiture et la placer en position de départ pour le soir, calée mais frein à main lâché. À pied, René et moi rejoignîmes nos camarades au Dépôt. Les charges légères qui devaient être complétées à Pène Blanque étaient déjà prêtes. Chacun chaussa ses skis munis de peluches, prit sa charge et contrôla son équipement.

Il faisait encore nuit quand nous quittions le Dépôt. Equipe homogène, la plupart d'entre nous connaissant bien les lieux pour y être passés à toute heure du jour et de la nuit, par tous les temps, chacun passant en tête à son tour, la colonne avançait normalement et ce fut la marche d'hiver qui demande toujours un sérieux effort.

Quelques flocons voltigeaient dans l'air devenu calme sous le ciel bas et sombre. À notre gré la température était trop élevée. Dans la plaine d'Arizes la neige devint plus molle et l'air encore moins frais, contrairement à ce que nous avions espéré au départ. Et l'inquiétude vint: "Le temps paraît avalancheux" dit l'un. "Si seulement nous pouvions voir les flancs du Pic, dit un autre, Comment cela va-t-il finir?" Le moral de l'équipe baissait quoique tous soient décidés à continuer et à ne battre en retraite qu'à la dernière extrémité. De toute façon, il fallait essayer d'arriver à Pène Blanque pour se rendre vraiment compte du danger. L'Adour d'Arizes est franchie sans la voir, bien entendu, nous arrivons au Gros Caillou et cassons la croûte après nous être débarrassés de nos charges ou plutôt, "ils" cassent la croûte, car je ne mange pas. Pendant que mes camarades s'occupent, j'essayai de les préparer au départ en les encourageant: "Nous en avons vu d'autres...il faudra ouvrir l'œil au Rapaillon et dans la Coume...". Je voulais paraître ne pas admettre qu'on puisse faire demi-tour et essayais de me montrer serein. Et pourtant, conscient de ma responsabilité dans cette entreprise, j'avais été inquiet dès le départ et, par la suite j'eus à maîtriser ma peur dans plusieurs passages.

Le déjeuner fut court. La montée sur le bord Ouest du chemin d'avalanche du Rapaillon de Pène Blanque devint pénible dans la neige profonde et lourde. Lorsque nous arrivâmes où, la traversée étant obligatoire, le risque devint la règle, une brève éclaircie découvrit les flancs du Pic. Là-haut de petits blocs de neige se détachaient, descendaient en roulant et devenant de plus en plus gros, formaient des disques épais à couches concentriques. Presque tous ont compris: "Les escargots!" disent-ils. La neige est prête à crouler dans ce passage qu'il faut franchir. Nous acceptons le risque. Un par un, à quelques secondes d'intervalle, silencieux mais avec toute notre énergie, nous traversons le plus rapidement possible à pas réguliers, sans gestes désordonnés. Quelques escargots sont descendus. Rien ne s'est produit.

Mais cet effort physique et nerveux nous a marqués. La montée raide de l'arête par laquelle, ce jour-là, nous devons atteindre la cabane de Pène Blanque, nous est très pénible. Nous y arrivons fourbus et laissons tomber nos charges. Le moral de l'équipe a faibli; certains donnent l'impression que cette tentative avortera, comme la précédente. Nous nous taisons angoissés: "Que faisons-nous?" dis-je. Silence. Nous continuons! Partageons le ravitaillement! Je passe devant! Les charges sont complétées; chacun reprend son sac. Je pousse mes skis dans la neige profonde; un à un, sans un mot, les huit autres s'engagent dans ma trace. Tous connaissent les dangers de cette longue montée de la Coume par temps "mou": coulées venues de la Picarde à gauche et avalanches des flancs du Pic à droite. Pas de pause. Nous avançons, muscles contractés, nerfs tendus, parlant peu. Je dois donner des signes de lassitude car Jacques Caillet m'offre de passer devant. Lui-même, après avoir "tracé" quelques centaines de mètres sera relevé par un autre. Enfin la partie dangereuse de la Coume est franchie et la détente nous rend plus bavards. Nous nous félicitons d'avoir surmonté notre défaillance de Pène Blanque et d'avoir continué et pourtant, il y a encore au moins deux

heures de gros effort pour ceux qui doivent arriver au sommet.

Après quelques minutes de repos, nous repartons, sachant bien qu'il y aura sans doute quelques passages difficiles. René et moi, puisque nous ne devons pas terminer l'ascension, nous chargeons de continuer à "tracer". Et je me trouve en tête lorsque nous atteignons la courte traversée à flanc, avant les Petits Lacets, où la neige très épaisse et comme suspendue presque verticalement au rocher risque de céder sous nos skis et nous entraîner avec elle. Chacun a compris la situation: la colonne s'est immobilisée d'un coup. Quelques secondes passent. "Attention! J'avance, surveillez-moi." dis-je.

Je pèse de tout mon poids sur le ski qui s'engage, après avoir assuré mes deux bâtons sur lesquels je m'appuierai pour me rejeter en arrière si nécessaire. La neige glisse un peu, puis se tasse et ne décroche pas. À chaque pas que je fais très court, je répète la même opération et j'avance très prudemment. Les autres attendent, vigilants et muets. Cette traversée de quelques mètres doit leur paraître bien longue. Ayant atteint la zone qui me paraît sûre, je me retourne: "Allez-y!" Surveillé par les huit autres, chacun part à son tour attendant que le précédant ait atteint son devancier. Tout le monde est passé. Et c'est avec une force nouvelle, malgré la fatigue, que la montée continue.

Le brouillard est plus léger. De Sencours le vent se lève; le froid devient vif et la confiance renaît en même temps que les risques d'avalanches diminuent. Nous voici au-dessus de Petits Lacets; nous sommes certains maintenant que notre tentative aboutira. Arrêt! Nous soufflons, puis en chœur lançons le "Ooû!.." répété par les échos, qu'attend là-haut l'équipe à relever, prête à descendre à ce signal.

Plus tranquille, l'équipe montante glisse vers Sencours. Enfin je puis me détendre; fatigué, je ferme la marche. Tout près de l'Hôtellerie dont le toit éventré émerge à peine de la neige, le pylone parafoudre du poste de sectionnement de la ligne électrique a disparu, abattu et recouvert par une avalanche descendue la veille au soir ou dans la nuit.

La pause traditionnelle à Sencours n'aura pas lieu: déjà des appels partent au-dessus de la Roche Noire. L'équipe descendante n'a pas chômé. La rencontre a lieu sur le flanc du Pic, en plein vent par - 8 à - 10°.

Après de brèves mais cordiales salutations, les hommes qui assurent la relève passent leurs skis à ceux qui descendent (le long du câble ils n'en auront plus besoin). René et moi répartissons nos charges entre ceux qui montent puis attendons, impatients.

Dans le vent et le froid, immobile, je sens mes muscles se raidir, mon équilibre devenir instable. Vais-je avoir un malaise? Non! Je ne le veux pas! Je pose mon sac, en tire en hâte quelques biscuits et du chocolat que j'avale fébrilement. J'avais pris mon petit déjeuner à 4 heures. Tout de suite je me sens mieux: "Etes-vous prêts?" dis-je. "Oui!" Poignées de main: "Bonne descente! Bon Noël et 1er de l'An!" "Bonne fin de montée! Bon réveillon là-haut!" Ceux qui montent et ceux qui descendent échangent leurs souhaits pour l'immédiat et pour la fin de l'année.

"En route!" La "colonne montante" se dirige, à pied, vers le câble assez proche. Pleins d'allégresse, les skieurs glissent vers Sencours. La descente, quoique rapide, est freinée par la neige profonde et nous pouvons aborder le passage des Petits Lacets, tout droit, dans le creux. Tout à coup, je ne puis retenir un grand cri en me tordant, effondré et à demi-enfoui dans la neige. Tout de suite les autres m'entourent et questionnent: "Crampes!" dis-je grimaçant de douleur en essayant vainement d'allonger les jambes. Rapidement, on m'enlève les skis et on me prodigue les soins habituels en pareil cas. La douleur s'atténue, les muscles jouent à nouveau, on m'aide à "rechausser". Il faut repartir. Je serre les dents et suis, en dernière position, tant bien que mal, luttant contre la douleur latente qui s'est installé dans chaque jambe, de la cheville à l'aîne.

Les deux habitués, descendus du Pic (Paul Barnéoud, météorologiste et Gilbert Ambroise, surveillant), comme René et moi sont anxieux: la descente dans la Coume peut être dangereuse; il faut accélérer. Les deux physiciens anglais (Armenteros et Chapman) eux, encore novices, comprennent mal qu'on leur répète de ne pas s'arrêter et de glisser plus vite. La cabane de Pène Blanche est atteinte. "Alors? Ça va?" me dit Gilbert. "Oui! oui!" Pourquoi dire "non" puisqu'il faut continuer.

Le brouillard, très léger maintenant, permet de constater que les "escargots" se sont multipliés et descendent encore vers le couloir du Rapailon. Il faudra passer vite dans les traces du matin que l'on devine à peine. Je marche en serre-file, derrière les Anglais, que j'incite à se hâter, ce qui ne les empêche pas de s'arrêter pour discuter à l'endroit le plus dangereux. La chance est avec nous. Rien ne bouge. Tout le monde est passé; maintenant les moins aguerris ne risquent plus rien dans les traces bien marquées jusqu'à Artigues. La colonne s'étire et les Anglais prendront vingt bonnes minutes de retard.

Vers 15 heures, nous atteignons à quatre le dépôt, puis plus loin, la camionnette qui avait changé de lieu de stationnement. Elle avait été déplacée pour permettre de continuer le déblaiement. Le frein à main ayant été serré par quelque maladroit, les gel avait bloqué les roues arrières qui refusèrent de tourner malgré toutes les tentatives, y compris celle du tracteur des Ponts et Chaussées. "Si l'on chauffait les tambours?" dit René. La solution fut vite trouvée: des chiffons amarrés au bout d'un bâton plongé dans les réservoir...et un briquet. René et moi, tour à tour, couchés sous la camionnette "chauffâmes les tambours" joyeusement encouragés par Paul et Gilbert. À leur arrivée, les deux Anglais, assistant de loin à l'opération ne doutèrent pas que René et moi "n'étions pas bien".

À seize heures la camionnette ralliait les bureaux de l'O.P.M. à Bagnères.

La relève avait eu lieu...sans incidents.

**Charles Taule : Pour assurer le réveillon traditionnel du 1er janvier 1951**

Au cours de la semaine qui suivit cette journée mémorable, tout fut mis en œuvre pour que la poulie motrice du câble soit remise en place et que le ravitaillement du 1er janvier soit assuré. Dans des circonstances difficiles dues à l'enneigement extraordinaire, à l'insuffisance des engins de déblaiement, à la difficulté de trouver des hommes pour travailler dans des conditions exceptionnellement pénibles et dangereuses, grâce à M. Quénard et ses ouvriers, aux gens de la Société Générale d'Entreprises, à cinq ouvriers de l'Entreprise Castells et d'une équipée de l'O.P.M. comprenant le Directeur lui-même, Ambroise, Eugène et René Garcia, le 29 la poulie était en place et le câble de service prêt à fonctionner malgré le mauvais temps revenu encore une fois.

Et le 31, la Jeep de l'Observatoire, avec Eugène Garcia au volant et à ses côtés Ambroise et Taule montait le ravitaillement sur une route que l'on commençait à dégager. Par une conduite acrobatique derrière les engins de déneigement, Eugène put monter assez haut. La voiture fut abandonnée et nous continuâmes à pied jusqu'à la station du câble de Service. Il fallait s'assurer que son fonctionnement permettrait à coup sûr le ravitaillement. Au cours de la journée, enfrenant les règles de transport de personnel pour pouvoir déblayer à la pelle devant la benne, lorsqu'elle percutait la neige après un pylône ou qu'elle était coincée au passage du Taoulet; après maintes manœuvres, essais, vérifications et trois voyages au Taoulet, nous pouvions être assurés que tout irait bien le lendemain – à moins que dans la nuit, le temps ne réduise à néant le travail exténuant de cette journée.

Malgré que notre arrêt de midi ait été très court, la nuit tombait quand nous rejoignons la cantine Bidabé. Comme nous, pataugeant dans la neige, les ouvriers des Ponts et Chaussées continuaient leur travail sur la route. C'est vers 22 heures seulement que la Jeep, reprise en main par Eugène, atteignait La Mongie. Après avoir confié le ravitaillement à M. Bidabé, nous redescendons sur une route devenue plus praticable, quoiqu'assez difficile et rentrons à Bagnères vers minuit, comme les gens sortaient du cinéma ce dimanche soir 31 décembre, avant d'aller réveillonner.

Au petit jour, le 1er janvier, les mêmes quittions Bagnères dans la Jeep pour La Mongie, neige fraîche et coulées nouvelles. Nous ne pûmes arriver qu'au Castillon. Deux kilomètres à pied, sans charge, malgré la neige, ce n'était pas "une grosse affaire". Et puis, nous savions que nous retrouverions plus haut le traîneau qui avait servi au transport de la poulie. Grâce à lui, en un seul voyage, nous pûmes amener le ravitaillement, abandonné la veille, jusqu'à la câblette qui permettait, depuis l'hiver précédent, d'enjamber l'Adour, évitant un transport pénible sur la rive droite, pour atteindre la station de départ du câble de service.

Après les va et vient habituels entre la câblette, la cantine Bidabé et la Station, les chargements, déchargements et transferts, les mises en route de la câblette et du câble, après une deuxième journée de rude travail toujours dans la neige, à 1800 mètres, le 1er janvier, nous avons la satisfaction d'avoir pu fournir à nos copains du Pic tout ce qu'ils attendaient pour un réveillon retardé de 24 heures, heureux de quitter La Mongie avant la nuit et arriver assez tôt à Bagnères.

À Sainte-Marie de Campan, arrêt: "Nous pourrions prendre l'apéritif chez Fortas!" dis-je. Mais la nuit tombe, chacun est attendu chez lui, nous décidons de partir. Eugène fatigué, me cède la place au volant; la route est complètement dégagée, il n'y aura pas de difficultés. Il manœuvre lui-même le levier et je démarre sur le seul pont arrière. Tout va bien jusqu'à Rimoula. Là, dérapage – plaques de verglas en arrivant au pont. Un coup de volant à gauche pour éviter la chute dans le ruisseau –

dérapiage – un coup de volant à droite pour éviter le parapet gauche, un coup d'accélérateur pour assurer le virage...et la voiture est projetée en l'air sur l'angle du mur de la maison Labayle (qui, en 1974, porte encore la trace du choc à 2 mètres 40 de hauteur). Sur le bas côté de la route, un tas de gravillons et de sable gelés avait fait office de tremplin.

Notre véhicule se couche sur son côté droit. Je ne sais comment je suis sorti, ni comment Eugène m'a suivi, Ambroise, lui, est pris dans la carrosserie, son genou droit coincé entre la portière et le montant de la cabine. Il saigne abondamment du visage et paraît sérieusement touché.

Avec les skis servant de levier, nous essayons de soulever la Jeep; mais les carres glissent et elle retombe, emprisonnant toujours le genou d'Ambroise. Une femme accourue nous porte une barre de bois et nous pouvons agir suffisamment pour repousser la jambe, et refermer la portière. Des gens arrivent: à tous, nous remettons le véhicule sur ses roues.

Dans la nuit, je vois mal la figure d'Ambroise où le sang ruisselle. Malgré son état légèrement comateux, il m'affirme qu'il me voit: les yeux ne sont donc pas touchés. Je le fais descendre; il souffre beaucoup de la jambe sur laquelle il peut à peine s'appuyer, mais qui ne semble pas présenter de fracture. Une voiture arrive et après avoir titubé sur le verglas s'arrête très près de nous. C'est le Dr. Viorrain qui charge mes deux camarades blessés, car Eugène saigne abondamment du front. Aidé de Léon Labayle et de voisins, je dirige la Jeep dans la cour – et je m'affale sur le siège. Un verre d'eau-de-vie pour reprendre mes sens et Flabeau, descendant de La Mongie me descend à l'Hôpital où je compte retrouver mes compagnons. Ils sont à la clinique, à une centaine de mètres. Après m'être fait appliquer un pansement sur le nez, à la base du front, où le téton de l'essuie-glace a pénétré causant à l'os quelques dégâts, alors que je recevais dans la poitrine la tige du volant auquel je m'étais cramponné brisant deux des trois rayons, je vais à la clinique. Ambroise est sur la table d'opération, Eugène vient d'être soigné: de nombreux points de suture au front, contusions multiples, rien de très grave apparemment. Mais Ambroise fera un petit séjour à la clinique et gardera toujours des cicatrices au visage et un affaissement musculaire à la jambe droite. Quant à moi, j'aurai l'honneur d'être poursuivi en justice par Monsieur le Procureur de la République du moment, à Bagnères de Bigorre, et – acquitté.

Quelques semaines après, nous assurions ensemble, selon nos possibilités, un transport à dos d'Artigues à La Mongie.

Un nouveau venu au Pic, auquel je racontais cette "histoire" eut ce mot charmant: "Moralité! Ne travaillez jamais le dimanche, ni un jour férié, surtout le 1er janvier!" J'ajoutai: "Surtout à titre bénévole et sans compensations!" Mais aura-t-il compris?

## Récit de Jean-Claude Pecker

*Une des dernières "premières en hiver" du Pic du Midi, pour un chercheur: 3 mars 1951*

Au cours d'un séjour (1948) à Utrecht, j'avais rencontré Kees de Jager, et nous sommes depuis lors restés d'excellents amis. En 1949, il devait venir à Paris, cependant que Raymond Michard, lui, allait le remplacer à Utrecht. Ensemble, nous formions le projet d'étudier, au coronographe Lyot du Pic (choisi en raison de l'absence de lumière diffusée parasite), une partie bien délimitée du spectre solaire. La mission s'organise pour l'hiver 1951. De Jager et moi-même partions les premiers; Michard, retenu à Paris par une appendicite récemment opérée, ne devait nous rejoindre qu'un mois plus tard.

La montée devait se faire à ski; c'était l'hiver, très enneigé et les voitures ne pouvaient atteindre que jusqu'à une distance encore assez grande de La Mongie. Le téléphérique actuel n'existait pas; une simple benne montait (ou ne montait pas) les vivres, et ne descendait que très exceptionnellement les humains de l'Observatoire pour des cas de force majeure.

Je me considérais alors comme un fort en ski. Depuis ma plus tendre enfance, habitant Bordeaux, je fréquentais régulièrement Superbagnères, Gourette ou Peyresourde, et je skiais, disons, passablement. Certes, je n'avais guère skié depuis 1942. Mais je croyais que la coutume veut de dire que ces choses- là ne s'oublient pas. J'étais équipé et j'avais amené à Bagnères les skis qui avaient appartenu à mon père, très anciens, non carrés, et dont les bords étaient quelque peu arrondis par l'usage et les ans.

Le temps était médiocre; il fallait attendre quelques jours à Bagnères, occupés à apprendre à de Jager, venu des Pays Bas – (le pic "Hooge Berg" – la haute montagne – y atteint 43 mètres d'altitude) – les rudiments du ski. Je démontrais les conversions et les christianias, et mon élève progressait.

La date exacte où la montée devint possible, je ne m'en souviens pas. C'était vers le début de février, je crois.

Faisaient partie de la montée: M. Rösch, Ferran (le cuisinier du Pic et sa chienne Miarka), Rosser (un cosmicien gallois), de Jager, Ambroise et Taule (agents de l'Observatoire) et moi-même. On chausse vers 4 heures du matin; il faut passer les rapaillons – couloirs d'avalanches – avant l'après-midi. Une lumière en tête, une en queue suivant les bons principes, et naturellement les peaux de phoques sous les skis. Neige tôleée, glacée même et durement. Piste étroite le long du Gave, mais nettement plus haut, on l'entendait, on imaginait dans l'obscurité les à-pics, les éboulis, les rocs, les précipices. On entendait le grondement, loin, dans le contrebas, à notre gauche. Au bout de peu de temps, une heure à peine après le départ, mon ski tourne, je tombe et dégringole la pente. Dans mon esprit, l'horreur du vide, l'approche du trou, l'impossibilité de me raccrocher; j'essaie de me tourner, de me redresser; mes skis sans carres n'avaient aucune prise, mes fixations anciennes n'avaient aucune sécurité et j'agitais mes pieds, skiés, sans succès, toujours dégringolant. Je ne sais pas bien comment la chute s'arrête après un temps qui, même à plus de vingt ans de distance, me semble encore celui d'une angoisse affreuse. J'avais l'impression que, alors stoppé, tout effort pour me relever et rejoindre la caravane me rejetterait immanquablement vers ce précipice que je croyais jouxter. Rösch, lanterne en main, dut venir m'aider, et la remontée fut pénible.

Pour moi, l'exaltation de ce départ nocturne était finie. Nous devions arriver au sommet vers 16 heures. Mais ces dix dernières heures, malgré les pauses casse-croûte et la pleine lumière, malgré la beauté au petit matin des cristaux irisés sous le soleil et celle des perspectives blanches, furent des heures d'angoisse, de contraction, de fatigue, d'épuisement. Le pire fut sans doute la fin. Les skis ôtés, au bas du câble, il fallait grimper. Bien entendu, mon sac était depuis longtemps sur le dos de Ferran, mes skis je ne sais où. La convexité de la pente – encore de quoi m'affoler. Une pente concave peut tendre à l'horizontale; mais pour moi, toute pente convexe avait nécessairement une asymptote verticale; et on devinait les Laquets, le lac d'Oncet, bien loin, au pied de cette imaginaire verticale. Le câble, j'espérais – on me l'avait suggéré avant – pouvait me retenir. Mais il était au ras du sol, sinon enfoui sous la neige. Je n'avais plus qu'à marcher derrière Rösch ou Ferran, dans leurs empreintes, les suivant d'aussi près que possible, les tenant même. J'avais peur et mes muscles répondaient mal. Ce fut interminable, cette montée, ces traces, le dos énorme de Ferran, le sommet qui semblait toujours aussi éloigné, et l'abîme partout. Que faisait de Jager, que faisait Rosser? Je ne m'en préoccupait guère, tout à ma peur. Interminable...

Dès le seuil franchi, dans un dernier effort, on me poussait à ma chambre, et ce fut enfin le sommeil lourd. Mais mon séjour au sommet (3 mois) fut gâté par cette peur du vide, toute nouvelle pour moi. Il y eut les ascensions de la coupole du coronographe, convexe aussi – donc terrifiante! La ballade à la crête nord, où l'on dut me tenir en laisse comme un toutou mal dressé. Il y eut la descente (shuss! avec Vilas, Ferran et Carmouze) vers les Laquets; il y eut les jours de nuages et d'attente et notre travail avec de Jager. Il y eut des chansons – y compris quelques unes de "Corps de Garde" que notre ami hollandais entonnait avec nous, sans en connaître le sens. Il y eut les énormes steaks de Ferran ... et la menace du ravin nord.



**La même montée vue par un habitué, Jean Rösch**

Ce fut une montée sans histoire – entendez sans "coup dur", sans danger, sans inquiétude – par beau temps de printemps, assez froid pour qu'on ne craigne pas les avalanches, pas assez pour qu'on en souffre, pas de vent, une neige abondante mais solide. Pourtant, c'est l'une des "bonnes histoires" du Pic, car dans cet "environnement" (comme l'on ne disait pas à l'époque) très banal, il y avait des acteurs qui l'étaient moins.

En cette période où le Pic commençait à attirer l'attention des chercheurs mais n'avait pas encore de téléphérique à leur offrir, il nous arrivait fréquemment d'avoir à convoier là-haut certains d'entre eux qui ne connaissaient guère, en fait de neige, que celle des villes. Pour limiter les dégâts, et notamment la durée de la montée, nous pratiquions l'enseignement que nous appelions, en paraphrasant une publicité qui couvrait les murs de Paris avant la guerre, "Bon skieur en cinq leçons". Et encore, cinq est beaucoup dire; les impétrants passaient un jour ou deux à La Mongie (où il y avait alors de la place sur les pentes), on leur mettait des skis aux pieds et des bâtons aux mains et ils s'entraînaient à mettre un pied devant l'autre dans le sens de la montée. Quant à la technique de descente, on ne s'en préoccupait pas beaucoup; pourvu qu'ils arrivent là-haut, c'était l'essentiel; on verrait plus tard s'ils ne réussissaient pas à se retrouver en bas d'une façon ou d'une autre.

Or cette fois là ils étaient trois – ou au moins deux et demi – à appartenir à cette catégorie:

– Rosser, du laboratoire Blackett, alors à Manchester. Il n'a aucune notion des sports de "Neige et Glace", mais, en bon Gallois, il est passionné de rugby, et le pratique. Nous apprendrons plus tard que les collègues de Manchester qui l'avaient précédé au Pic lui avaient raconté qu'il y avait là-haut une équipe, et qu'il transportait dans son sac à dos tout son équipement personnel, pour pouvoir se livrer à son sport favori;

– C. de Jager, astronome à l'Observatoire de Utrecht. Originaire de l'une des Iles Frisonnes dont le point culminant, appelé "Hoheberg" (la haute montagne) s'élève à quinze mètres au-dessus du niveau moyen de la Mer du Nord, il n'a jamais vu la montagne. Il n'a pas non plus pratiqué le ski, mais il patine sur glace, et il y a acquis une souplesse des chevilles qui lui épargnera pas mal de fatigue;

– J-C Pecker, astronome à l'Observatoire de Paris; c'est celui que je compte comme un demi-novice, car il a déjà fait du ski; il a même ses skis personnels, ainsi qu'on le verra par la suite.

Nous ne sommes que deux de la maison à monter ce jour-là, l'autre étant Ferran. Il y aurait un livre à écrire sur lui tout seul. Pour l'instant, il est cuisinier au Pic, après avoir exercé, pendant des durées toujours assez limitées, un large éventail de métiers, dont celui de préparateur en pharmacie. À deux pour encadrer trois débutants, c'est peu. Donc, Taule et Ambroise nous accompagneront jusqu'à la Cabane de Pène Blanche; si, le Rapaillon passé, tout va bien, ils redescendront et nous laisseront continuer. On ne présente pas Taule. Quant à Ambroise, je rappellerai simplement qu'après avoir été fonctionnaire stagiaire non titularisé, il a "mangé de la vache enragée", bien heureux encore d'être surveillant au Pic cet hiver là, en attendant de devenir le premier Chef d'Exploitation du Téléphérique-Mongie-Taoulet.

Départ de Bagnères entre quatre heures et quatre heures cinq, selon l'usage (Taule piaffant déjà depuis cinq minutes), à bord de la mémorable camionnette Peugeot dont l'Armée de l'Air s'est

défaussée en faveur de l'Observatoire en novembre 1942. Non sans avoir découvert – c'est le moment traditionnel pour cela – les imprévus qui vont faire le sel de la journée. En l'espèce, il s'agit du poste radio que Ferran a décidé de s'offrir pour se distraire au Pic; il est dans un carton grand comme une malle de nos grands-mères et presque aussi lourd; Ferrand n'a pas confiance dans le câble des service qui transporte le ravitaillement et le matériel (il est vrai qu'on y a un jour chargé à La Mongie le "cumulus" du Pas de Case, qui n'était plus là à l'arrivée; on l'a retrouvé, simplement cabossé, qui était passé par dessus bord au coude du Taoulet); il l'a donc mis sur un "crochet de porteur" et il le transportera lui-même; et bien entendu, son inséparable chienne Miarka l'accompagne (ou plus exactement *nous* accompagne). Il s'agit aussi des skis de Pecker; des skis de frêne qui ne devaient pas être très neufs avant la guerre, et qui sont si usés en arrière de la spatule, que si on voulait y mettre des carres, il ne resterait plus rien pour en faire tenir les vis; et naturellement, tellement arrondis sur les bords que les sangles des peaux de phoque ont de la peine à ne pas tourner autour; bien sûr, on aurait pu, la veille, lui en trouver d'autres...

Bref, on chausse au Dépôt, à Artigues (maintenant le Restaurant Brau) vers 4h45, et l'on s'enfonce dans le noir, heureusement que les cailloux et les arbustes tranchent sur la neige ... et qu'on connaît le chemin. Vu l'heure, l'importance de l'enneigement, et la composition de l'équipe, on évitera le "Goulet d'Arizes" où le chemin d'été en corniche remblayé par la neige peut, au moindre dérapage, vous envoyer au fond de la gorge, par cinquante mètres d'à-pic, et on passera par le "Petit Col", à droite, par une montée en lacets sans difficulté, suivie d'un plat où l'on reprend son souffle. Je suis en tête, Pecker me suit très vaillamment, et dans la montée à partir de Tramezaygues, nous avons pris quelques centaines de mètres d'avance sur les autres. À la sortie du Petit Col, nous abordons, à une cadence de métronome, la pente de neige unie, dure évidemment à cette heure-là, qui descend vers la gauche jusqu'à l'Adour d'Arizes avant qu'il n'entre dans le Goulet. Je parle, comme d'habitude en montant (j'y perds le souffle mais c'est plus fort que moi); Pecker, tout à fait à l'aise, me répond et enchaîne. "Je me souviens, dit-il, d'un sensationnel dévissage, avec ces mêmes skis, à Peyresourde; j'étais en haut d'une grande pente..." Je ne connaîtrai jamais la fin de l'histoire. Car la voix s'est tue un instant, juste le temps de me laisser entendre un crissement de carres auquel je ne pouvais me tromper, et de se transformer en un long cri d'angoisse: je me retourne et distingue, à la lueur de l'aube, une masse sombre et gesticulante qui file bon train vers le ruisseau. Même s'il était en danger, il serait illusoire de vouloir le rattraper; mais pas un instant je n'ai eu peur pour lui. Il ne peut pas aller très loin, la pente s'adoucit progressivement et le torrent coule presque sur un plat, entre des berges sans hauteur. Au pire, Pecker va prendre un bain (froid, c'est vrai) et peut-être se fera-t-il quelques bleus sur les cailloux. Mais même pas; comme je m'y attendais, la masse a parcouru une cinquantaine de mètres et s'est arrêtée avant l'Adour (pas beaucoup avant, mais avant quand même). Bon, mais il faut aviser, car les cris d'angoisse continuent: "Qu'est-ce que je vais faire? Si je bouge je vais encore glisser!" Mais non! Empoignez vos bâtons juste au dessus de la rondelle et plantez-les bien dans la neige pour avoir de bons points fixes et ensuite reposez-vous, d'abord. (À cette époque, je lui disais "vous" et il me disait "Monsieur"). Et maintenant, qu'est-ce qu'il faut que je fasse? – Calez bien vos skis contre le bâton le plus bas, et mettez-vous sur vos pieds en vous appuyant sur vos deux bâtons...Ça va?...Alors, ça y est? Vous voyez bien (je distingue sa silhouette) que vous avez réussi à vous mettre debout! – Oui, mais maintenant je suis tourné vers le bas!...À part moi: "Allons bon! Jamais je ne réussirai, à distance, à lui faire faire une conversion là où il est! Il va falloir descendre le chercher!" Heureusement, j'entends des voix: Taule, à la tête de la suite de l'équipe, débouche tout juste du Petit Col et se doute, au volume de notre conversation, qu'il se passe quelque chose. Il est à peu près au niveau de Pecker, qu'il lui est facile de rejoindre à flanc, pendant que les autres, sous la conduite d'Ambroise, continueront vers moi. Rendez-vous général au Pont d'Arizes, point d'arrêt traditionnel pour le premier petit casse-croûte, au moment où le soleil commence à poindre. "Plus de peur que de mal", disons-nous à Pecker. Pas de mal,

c'est vrai, mais il a l'air de trouver que nous ne mesurons pas très bien sa peur...

La montée au Pic a ceci de bon que les pentes (plus ou moins raides) et les replats (plus ou moins plats) alternent: montée d'Artigues, replat de Tramezaygues, montée du Goulet ou du Petit Col, fond d'Arizes, Rapaillon de Pène Blaque, la Coume coupée en deux par le Rapaillon du même nom, les Petits Lacets, le plat de Sencours, et enfin les flancs du Pic. Du Pont d'Arizes au pied du Rapaillon, on a le temps de souffler; mais ensuite les choses sérieuses commencent. Je reprends donc Pecker en charge, pendant que Taule et Ambroise s'occuperont de Jager et Rosser; Ferran se débrouillera tout seul. Bien qu'il soit tôt, on suit l'itinéraire de sécurité en franchissant l'Adour assez haut, au droit du Gros Rocher, pour revenir traverser de droite à gauche, au plus court, la base du couloir et prendre la pente régulière qui conduit à la Cabane de Pène Blaque. J'attaque la première traversée à flanc dans une bonne neige juste assez ramollie, espérant que Pecker va me suivre ski dans ski. Mais au bout de dix mètres il faut se rendre à l'évidence: Pecker a le vertige, et l'émotion de tout à l'heure n'a rien arrangé. Alors je change de tactique: inutile de faire des lacets, autant monter "schuss", je l'amènerai en haut plus vite. Je déchausse et le fais déchausser, je prends les deux paires de skis en travers de mon sac, je place Pecker face à la pente, juste au-dessus de moi, et je lui fais faire des marches, en tapant de la pointe du pied; il s'applique si bien à les faire d'une dimension à loger un chien de garde plutôt qu'un pigeon que je le crois rassuré.

– Alors, ça va, maintenant? Plus de vertige, plus de vide à regarder?

– Mais si! Je ne le vois pas, mais je sais que derrière moi il y est!

– C'est vrai, je n'y avais pas pensé, et j'ai re-déclenché la frousse!

– Monsieur Rösch, est-ce que vous m'autoriserez à redescendre par la benne de service?

(Elle était interdite au personnel, et je n'avais autorisé que Daudin à l'emprunter, le risque étant moindre pour lui que de le laisser monter à skis, ce qu'il fit cependant une fois contre l'avis de tous, pour se prouver qu'il en était capable.)

– Combien de temps restez-vous au Pic?

– Deux mois.

– Bon, nous aurons le temps d'en reparler...

Enfin, marche par marche, nous arrivons en haut de la pente, et bientôt après à la Cabane de Pène Blaque, pour la grande halte. Le temps est au beau fixe, de Jager et Rosser ont fait stoïquement leur petit bonhomme de chemin, aucune raison que je n'arrive pas à amener Pecker jusqu'aux Créneaux où nous traverserons le renfort descendu du Pic. Taule et Ambroise nous quittent donc, et me laissent prendre la direction des opérations. "Bonne montée! – Bonne descente!"

Mais où est donc passé Ferran? Il était avec nous au bas du Rapaillon, mais il paraît qu'il a voulu monter tout droit "pour raccourcir". Apparemment, nous avons mis moins de temps que lui, mais il faudrait tout de même le retrouver. Pour ne pas perdre de temps, je fais partir les trois autres, seuls comme des grands, tout droit en direction du Rapaillon de la Coume; ils ne risquent rien, la pente est douce, la neige porte bien, et d'ailleurs je ne les perdrai pas de vue pendant que j'irai voir à droite ce qui se passe dans le couloir. J'appelle tout en avançant. Silence. Finalement, j'entends aboyer: je suis sur la bonne voie, et en effet, passées quelques bosses, je découvre ce que je cherchais. Ferran a bien pris la rive droite du Couloir, mais en haut, il a voulu sortir par la gauche, pour ne pas se trouver tout de même, en plein sur le trajet des avalanches, seulement il s'est embarqué sur des pentes de plus en plus redressées, et de plus en plus gelées, parce qu'à l'ombre. Maintenant,

il est immobilisé, face à la pente, les pieds tournés vers l'extérieur et les skis en travers, les bras en l'air et les mains crispées sur un rocher qui émerge au-dessus de lui. Il a bien des crampons, mais ils sont attachés sur le dessus du carton du fameux poste radio qu'il porte toujours sur le dos, et il n'est pas question qu'il puisse les récupérer pour les chausser à la place de ses skis. Et pour couronner le tout, Miarka, sans besoin de crampons, elle, lui tourne autour des mollets en braillant et Ferran ne sait plus que lui crier "Ah! toi, ne m'emm... pas!". En faisant encore vingt mètres à flanc, j'arrive sur le dessus de la bosse au bas de laquelle il est bloqué. S'il le faut, je chausserai mes crampons pour descendre à son niveau, mais commençons par parlementer. C'est classique: incapable, tout seul, de bouger ses mains ou ses skis d'un centimètre de peur de dévisser, la seule présence de quelqu'un le rassure, et sans un geste, simplement en lui disant "la main droite comme ci, le pied gauche comme ça", cinq minutes plus tard il a contourné le rocher et il m'a rejoint. Pas très fier, il est vrai, et quand je lui propose de prendre son crochet et son poste, il ne se le fait pas dire deux fois. Il ajoute bien "Je le reprendrai dans un moment", mais à la Roche Noire, je l'aurai toujours sur le dos...

Du trajet de Pène Blanque aux Créneaux, je n'ai pas grand chose à dire. Faute de pentes raides, Pecker oublie son vertige; Ferrand se sent plus léger (!), et Miarka musarde; de Jager s'applique, ainsi que Rosser, qui s'arrêtera longuement à Sencours, où son ami Green est mort de syncope, un an plus tôt. Aux Créneaux, c'est Le Bot, breton expatrié au Pic comme électricien (le premier dans l'histoire!) qui est venu "porter le thé", accompagné, sauf erreur de ma part, de Barnéoud, météo.

Tout va très bien, sauf que Pecker est pris de terreur lorsqu'on lui dit qu'on va monter tout droit. J'ai beau lui expliquer que le câble va lui servir de rampe pour la main droite, ce n'est pas suffisant: il lui en faut une aussi pour la main gauche. Alors, nous la fabriquons en enfilant un bâton de ski dans la dragonne de l'autre; Le Bot passe en tête, le poignet gauche dans la dragonne du premier bâton, et je ferme la marche, tenant la rondelle du second. Car Pecker, entre nous deux, voulait se sentir complètement et étroitement encadré. Seulement, mes marches faites par ceux qui sont descendus, et que Le Bot approfondit encore, ne le rassurent quand même pas, il donne à chaque pas de grands et nombreux coups de pied; et comme mes genoux sont au niveau de ses talons, il me cogne les rotules sans s'en rendre compte en prenant son élan. Après quelques mètres de ce régime, je lâche "la rampe de gauche" et la laisse trainer sur la neige, pour pouvoir rester un pas en arrière. Bien entendu, je n'en dis rien, et je continue à parler abondamment à Pecker qui, très occupé, arrivera en haut persuadé qu'il était assuré de toutes parts. Il n'y a que la foi qui sauve, surtout en pareille matière. Vingt ans après, j'espère que Pecker me pardonnera d'avoir triché.

Tout le monde est en haut vers une heure. Décidément, c'était une "bonne" montée.

Pecker est descendu deux mois plus tard, pas par la benne, mais à skis. Il se trouve que j'étais encore de la partie, et ce jour-là le héros était Seiler, Chef de la Station Météo (quelqu'un-sur-qui-il-y-aurait-un-livre-à-écrire- bis), qui tombait tous les trois mètres. Pecker, lui, descendait à flanc d'autant plus honorablement qu'il avait toujours ses fameux skis sans carres, et un mystère ne sera jamais éclairci pour moi: pourquoi avait-il si peur du vide, sans le voir, quand il montait la pente de Rapailon, alors qu'à la descente il fonçait vers le bas sans hésiter?

Je ne sais pas ce qu'est devenu Rosser. Ferran, resté trop longtemps au Pic, est devenu cuisinier des Ponts et Chaussées à La Mongie; puis chauffeur de l'ORTF, où après quelques années on a trouvé qu'il valait mieux employer sa virtuosité sur de l'électronique plutôt qu'au volant.

Pecker est devenue Professeur au Collège de France, puis, un temps, Directeur de l'Observatoire de Nice, et maintenant de l'Institut d'Astrophysique. Après avoir été, de 64 à 67, Secrétaire Général

de l'Union Astronomique Internationale.

De Jager est devenu Directeur de l'Observatoire d'Utrecht, et il est, depuis 1970 et jusqu'en 1973...Secrétaire Général de l'Union Astronomique Internationale. Décidément, il faut croire que cette montée du 3 mars 1951 était (qui s'en serait douté?) une bonne formation pour ces Secrétaires Généraux!

Mais leur séjour au Pic ne leur a pas appris que cela: de Jager m'a dit avoir acquis une connaissance des subtilités de la langue française qu'il a eu la surprise de voir ressortir chez lui quelques mois plus tard, en entendant sa fille, âgée de deux ans, se donner maladroitement un coup de marteau sur les doigts et s'écrier "Oh, p...!".



## Quelques anecdotes relatives au câble de service

### Introduction

De 1947 à 1952, le câble de service a permis de construire les deux téléphériques: La Mongie-Taoulet et Taoulet-Pic. S'il a fait disparaître la "race" des porteurs de Gripp ravitaillant le Pic en hiver, il n'a pas été de tout repos pour les hommes chargés de son fonctionnement et du transport des marchandises aux stations de départ.

Souvent, les difficultés d'accès à La Mongie et toujours l'entretien normal et les pannes nombreuses et variées – graissage, déraillement de benne, blocage de contre-poids, changements de guides et de poulies, tracteurs hors des poulies commençant à scier les traverses des pylônes de bois, remplacement de la poulie motrice et mise en route d'un certain moteur de Jeep au Taoulet, etc. – ont laissé quelques souvenirs aux membres de l'équipe de cette époque.

Ils étaient tous volontaires, effectuant souvent des travaux pénibles et parfois périlleux, pour lesquels ils ne percevaient aucune rémunération spéciale – à l'exemple de leur Directeur, M. Jean Rösch, qui à l'occasion participait à un déblocage de contre-poids, de remise de benne sur le câble porteur, à un graissage ou dépannage à la Picarde ou à un portage.

Que les "histoires" qui suivent lui soient dédiées en hommage respectueux et en souvenir de temps bien révolus.

### Raconté par un porteur occasionnel bénévole

C'était un jour de fin janvier 1948. Vous aviez eu l'amabilité de me prendre dans la camionnette déjà chargée du personnel du Pic et du ravitaillement. Le chasse-neige venait de faire un premier passage et la montée de la voiture, malgré la virtuosité du chauffeur, était un peu acrobatique et très cahotante à mon gré. Le temps était beau, le cirque de La Mongie magnifique. Encore un kilomètre environ; je n'allais plus être secoué et pourrais en toute quiétude jouir de la beauté du site. Nous arrivions à un des derniers virages après lequel ... nous trouvons le chasse-neige en panne; panne qui selon les habitués pouvait être fort longue. Que faire? "Il ne nous reste plus qu'à porter le ravitaillement à dos jusqu'à la station du 'Télé'." dit quelqu'un du Pic. Et comme cette solution paraissait naturelle à chacun, je me crus obligé de me joindre à l'équipe qui, elle, n'en était pas à la première opération de ce genre. Quel était le poids de nos charges? Je ne sais. La mienne me parut bien lourde. Enfonçant dans la neige jusqu'au genoux, quoique marchant dans la trace des autres, je peinais à chaque pas; mon harnachement me comprimait la poitrine et très vite je me demandais si je pouvais arriver à La Mongie que je voyais à la fois très près et très loin, tandis que devant moi, se relayant pour faire la trace, ceux du Pic, tout en regrettant d'avoir à assurer ce portage, alors qu'ils espéraient arriver en voiture jusqu'à la cantine Bidabé, se félicitaient de n'avoir qu'un kilomètre à parcourir. Je n'osais pas me plaindre; je serrais les dents, je luttais contre les douleurs dans mes jambes, craignant la crampe qui m'obligerait à m'arrêter et à avouer mon insuffisance. J'ai terminé mon court portage en somnambule et devant chez Bidabé, exténué, je me suis laissé tomber. Je ne pensais plus à admirer le paysage. Les autres ont complété leur charge en répartissant la mienne et ont continué, enfonçant davantage dans la neige vierge, jusqu'à la station du câble de service à quelques centaines de mètres de là.

À leur retour, comme je les félicitais et que je leur témoignais une sincère admiration, l'un d'eux

se contenta de dire: "Nous avons l'habitude!".

### Une réparation parmi tant d'autres

Il s'agissait ce jour-là de remettre en place, d'urgence, les guides du pylône de la Picarde, sans lesquels les câbles mal dirigés sautaient de leurs poulies et sciaient les traverses de bois.

L'Entreprise Castells avait mis à notre disposition trois hommes et un chef d'équipe; celui-ci était un montagnard; ses ouvriers, eux, n'acceptaient d'exécuter le travail que s'ils étaient transportés à la Picarde avec le matériel nécessaire.

Arrêter exactement la benne sur l'arête alors qu'il y a de part et d'autre une portée de 1100 mètres est toujours une affaire bien hasardeuse sans une reconnaissance préalable sur les lieux et sans liaison sûre avec les passagers, ce qu'était le cas. De plus, le conducteur habituel était défaillant.

Après accord avec le chef d'équipe Larrieu et René Garcia, météo du Pic, je prends la responsabilité de l'opération.

Pour mettre le maximum de chances de notre côté, René et Larrieu monteront à ski à la Picarde, emportant un petit poste radio émetteur-recepteur dont j'ai la réplique. Si la liaison Picarde-Station de départ est bonne, si l'état des lieux permet de penser que l'utilisation du câble est possible, je mettrai en route avec, dans la benne, les trois ouvriers qui nous font confiance.

Le temps est favorable. Pour de bons skieurs, dans des conditions normales, monter au Tourmalet, puis à Sencours est une promenade; mais gravir Courade Verte sur la neige gelée, puis progresser sur l'arête enneigée de la Picarde est une autre affaire.

Et tandis que René et Larrieu cheminaient, je regardais le rhéostat de démarrage, l'ampéromètre du tableau de commande rudimentaire, ma montre et mon poste radio avec lesquels, dans un moment, je me trouverais seul, envoyant vers l'inconnu trois hommes du sort desquels j'étais responsable. Conscient des risques que j'avais pris, j'en arrivais parfois à souhaiter que la liaison ne soit pas établie. L'heure que nous nous étions fixée pour un premier appel approchait. Je devenais de plus en plus anxieux tandis que les trois ouvriers cassaient la croûte en bavardant gaiement. "Ici René à la Picarde, m'entendez-vous?...Ici René à la Picarde, m'entendez-vous?...Répondez"

– Ici La Mongie, je vous entends bien.

– Vous pouvez mettre en route.

– D'accord! Le temps de faire monter les ouvriers et je démarre. Appelez si quelque chose vous paraît anormal;

– Compris. Nous ouvrons l'œil.

Dans la main gauche, le poste radio collé à mon oreille, la poignée du rhéostat dans la main droite, les yeux allant de ma montre à l'ampéromètre dont les oscillations donnaient de vagues renseignements sur le comportement du câble, je conduisais pour la première fois un téléphérique de chantier avec, dans sa caisse, trois hommes qui n'auraient pas dû y être. Les nerfs tendus, le dos en sueur, tout en surveillant la marche, je pensais continuellement à l'arrêt à la Picarde qui, dans ma solitude, me paraissait de plus en plus problématique. Que les minutes étaient longues!

A-coups normaux au passage des pylônes pour l'ampéromètre. Affolements sans grande amplitude. C'est le passage à la courbe du Taoulet. Retour rapide vers le 0. La benne descend de son propre poids dans la Coume de Sencours. L'ampéromètre remonte: la benne a amorcé l'ascension vers la Picarde et peu à peu l'intensité exigée augmente. Je donne tout le courant au moteur. Mon



attention redouble, je me raidis et attends l'appel de mes deux complices:

- Allo! La Mongie! tout va bien, vous m'entendez? Répondez.
- J'entends bien. Avertissez pour la manœuvre comme convenu.
- D'accord.

Je suis en nage, ma main droite crispée à la poignée du rhéostat.

”Ralentissez!” Je tourne progressivement mon levier vers la gauche.

–”Attention! Stop!” D'un coup brusque, je ramène la poignée au zéro.

– ”Au poil! s'écrie René. Quelle veine! La benne est arrêtée juste au pylône, les ouvriers rigolent. Nous allons pouvoir travailler.”

Le reste de la journée, malgré le souci que j'avais pour les autres, fut pour moi presque un divertissement.

René et Larrieu descendirent sans ennuis sérieux et les trois ouvriers ramenés dans la caisse à la station sans incident. Le travail exécuté récompensait notre audace.

### **”Histoire” courte mais bonne, racontée par Gaston Meydieu**

Après avoir terminé les quelques petites réparations dont il avait été chargé par son entreprise, à la station supérieure du câble de service au Pic, Pierre Ségalas, pour épargner probablement une descente des flancs pierreux du Pic aux pattes sensibles de son chien, nous demande de faire savoir au conducteur du téléphérique, Bardon, à La Mongie, qu'il prendrait place dans la benne avec Paco (son chien). À l'heure fixée la caisse démarre. Une large sourire sur la figure, heureux de ne pas être soumis aux règles qui interdisent l'usage de la benne au Personnel du Pic, Ségalas nous adresse un salut ironique. Peu à peu la benne s'amenuise et les spectateurs reprennent leurs occupations.

Une heure après, environ, Ségalas était de retour, criant, tempétant dans le couloir du bâtiment de Nansouty, nous accusant de lui avoir fait une mauvaise farce avec la complicité de Bardon.

Et cependant, pour une fois, il en était autrement.

À l'époque, le contrôle du départ et de l'arrivée de la benne, de sa place en certains points du parcours se faisait de deux façons: à la montre et à l'aide de chiffons blancs fixés sur le tracteur, que l'on pouvait voir de loin lorsqu'il n'y avait pas de brouillard; mais ce jour-là, Bardon n'avait pas de montre. Après un temps de marche qu'il n'avait pu évaluer, un peu affolé parce qu'il n'avait vu passer aucun repère, il avait décidé de faire remonter la benne jusqu'au moment où le repère de départ serait au point qui indiquait l'arrivée à la station supérieure. Il comprit que le chiffon qu'il n'avait pas vu avait disparu accroché à quelque poulie, comme cela arrivait parfois et que, la marche du câble étant normale, il pouvait redescendre la benne et ses passagers.

La descente se fit sans incident, mais à l'arrivée, la benne était vide. Effrayé, croyant avoir perdu ses passagers en route, au cours de ses manœuvres insolites, Bardon se précipite à la cantine Bidabé pour donner l'alerte. Pierre Ségalas était là et commençait à s'installer pour se restaurer, son chien à ses côtés.

Après son débarquement au Pic et son explosion verbale, il était descendu en courant jusqu'aux Laquets, avait pu arriver au moment où le camion de l'Entreprise Labardens démarrait et s'était fait laisser à La Mongie.

Bardon ne put réussir à le convaincre de sa bonne foi ni lui faire admettre l'aventure qui lui était arrivée.

### Un graissage à la Picarde – 7 avril 1949

Une résistance anormale avait été signalée par Bardon lors du dernier ravitaillement. Tous les pylônes ayant été visités sauf celui de la Picarde, la conclusion était facile.

Comme le graissage périodique devait avoir lieu, nous décidâmes, Jacques Caillet et moi, d'aller sur place.

Beau temps, un peu nuageux, neige portant bien, nous quittons la camionnette de bonne heure et partons allègrement à pied, vers le but de notre travail qui, nous l'espérons, serait l'occasion d'une agréable promenade par un itinéraire que nous n'avions jamais emprunté. Nous casserions la croûte à la cabane de Sencours avant de grimper le flanc Est de la Picarde dont la crête nous offrirait un beau spectacle sur le Pic, sa Coume, les restes de l'Hôtellerie de Sencours et l'Hôtel des Laquets à l'Ouest; à l'Est le Taoulet et au Sud, comme toile de fond, une grande partie de la Haute Chaîne enneigée. Peu chargés, nous pouvons bavarder. Presque sans nous en rendre compte nous traversons Tramezaygues. Au pont d'Arizes, nous admirons le sommet du Pic que le soleil commence à caresser, mais une inquiétude naît en notre esprit: à l'Ouest les nuages sont plus nombreux et le vent semble les diriger vers nous. Quand nous quittons l'emplacement du sentier d'été pour prendre à gauche la montée qui conduit à la coume de Sencours, le Pic est déjà coiffé et le soleil a disparu. Cependant les lacs de ciel bleu encore nombreux nous incitent à poursuivre notre ascension aidée par le vent qui nous pousse. Mais les giboulées de Mars et Avril ne sont pas une légende; quand nous débouchons dans la Coume, le vent que nous recevons de côté maintenant nous envoie une averse de neige et nous sommes rapidement dans le brouillard qui passe par nappes. Il est grand temps d'enlever nos anoraks des sacs, de les mettre ainsi que nos gants si nous ne voulons pas avoir vite très froid. Nous sommes trop loin pour ne pas aller jusqu'au bout. Nous sommes d'accord pour atteindre la cabane où nous serons à l'abri et en cassant la croûte, nous attendrons une éclaircie. Nous accélérons, courbés sous les rafales de neige, nous y voyons heureusement assez par moments pour la trouver. Hélas! Elle est fermée et bien fermée. Notre marche forcée nous a donné chaud; il ne faut pas s'arrêter et se refroidir. Nous décidons de ne pas déjeuner et de monter directement vers la crête de la Picarde. Maintenant, dans un brouillard épais presque solide tant la neige tombe abondamment, nous grimpons tout droit, nous dirigeant "au pifomètre" comme nous disions et au prix d'un très gros effort, quoique nous soyons un peu à l'abri du vent, nous atteignons l'arête.

Après quelques acrobaties vers le Sud, toujours dans le brouillard, la neige et le vent violent que nous recevons maintenant de plein fouet, nous rencontrons le pylône de bois. L'une des traverses commençait à être sciée par le câble dont elle avait freiné le passage; d'où la résistance signalée. Mais cet incident avait dû être fortuit et très passager puisque le câble n'était pas sorti de la poulie. Le mauvais temps ne permettait pas de raisonner davantage.

Nous graissons le plus rapidement possible poulies et coussinets, l'un travaillant pendant que l'autre réchauffe ses mains dans ses poches.

Notre tâche terminée, nous faisons en sens inverse, mais dans les mêmes mauvaises conditions notre progression sur la crête, puis quand nous jugeons avoir atteint à peu près le point de notre arrivée, nous nous laissons aller sur la pente à grandes enjambées, nous suivant de très près, tout droit vers la cabane que nous ne rencontrons pas. Le creux de la Coume de Sencours où nous nous maintenons nous guide et tant bien que mal, mais très vite, nous atteignons la descente sur Arizes où une faible

éclaircie veut bien nous accueillir.

Ce ne fut pas la promenade espérée...

Quand, montant au Pic, dans la cabine du téléphérique actuel, je domine les flanc de la Picarde, je me demande comment nous avons pu, dans de telles conditions, mener à bien notre entreprise.

### **Janvier – février 1951**

En raison de fortes chutes de neige et peut-être aussi de l'insuffisance des engins de déblaiement, les premiers mois de 1951 furent pour les ouvriers des Ponts et Chaussées et pour le personnel du Pic un période fertile en incidents pour le moins désagréables.

Les deux anecdotes suivantes en témoignent:

Le 26 janvier 1951, les hôtes de l'Observatoire se plaignaient de l'insuffisance de vivres et de la rareté de la correspondance – peut-être était-ce une réaction des "Anciens" qui attendaient beaucoup trop du nouveau système de ravitaillement? L'un d'eux proposait même un transport par avion à La Mongie!

Sur le champ, dans l'espoir bien mince que la route serait déblayée le lendemain matin, nous préparons à Bagnères un ravitaillement important. Et le 27, au lever du jour, comme nous le faisons avant chaque départ, nous téléphonons aux Ponts et Chaussées pour apprendre ... que la route de La Mongie était bloquée. Trois avalanches entre Gripp et Artigues et, de là à La Mongie, quinze coulées plus ou moins importantes dont la hauteur variait de 2m50 à 4m50 et la longueur de 15 à 50 mètres. Fraiseur immobilisé! Il ne nous restait plus qu'à rapporter les denrées périssables à nos fournisseurs et attendre des jours meilleurs, sachant très bien que les hôtes du Pic ne mourraient pas de faim: il y avait là-haut des réserves suffisantes pour plusieurs semaines.

Mais le 29, nous apprenons le décès du père de M. Cachon, physicien au Pic. Celui-ci, à l'annonce de cette mauvaise nouvelle émet le désir, bien légitime, de descendre pour se rendre dans sa famille. Exceptionnellement, il sera autorisé à emprunter la benne. Mais pourrions-nous atteindre La Mongie et faire fonctionner le câble de service? M. Rösch décide de tenter l'opération.

Le 30, à six heures et demie, la camionnette conduite par Eugène Garcia, emportait vers La Mongie, le Directeur, René et Joseph Garcia, Taule et Vilas et un ravitaillement sérieux mais moins important que d'habitude en prévision d'un long portage à dos fort probable. Les ouvriers des Ponts et Chaussées ayant travaillé d'arrache-pied nuit et jour, notre véhicule put atteindre le dépôt de l'Observatoire et Eugène, l'utilisant tel un bulldozer amena le ravitaillement jusqu'au premier pont de fer.

Après avoir réparti équitablement les charges, skis aux pieds, nous remontions la piste jaune jusqu'au chemin de Maintenon, par lequel, malgré quelques passages rendus difficiles par de nombreuses petites coulées, nous atteignîmes La Mongie, sans fatigue excessive, car nous étions assez nombreux pour "tracer".

Là, le vrai travail commença: déblaiement de la Station de départ, essais de mise en route, manutention et transbordement du ravitaillement par la câblette de la route du col à la station de départ, essai de montée de benne à vide... Toujours pataugeant dans la neige, mais l'enneigement était tel que la benne percutant la neige se bloquait après le pylône 3. Descente. Deux d'entre nous furent expédiés dans la caisse avec des pelles. Nouvelle descente et nouveau départ. Mais la benne ne passe pas au Taoulet. Il faut renouveler l'opération du pylône 3. Il faisait heureusement assez beau.

Avec beaucoup de travail et de persévérance, le ravitaillement et le courrier arrivèrent enfin au

Pic et M. Cachon put descendre. Quelle heure était-il quand il arriva à La Mongie, je n'en sais rien. Je ne me souviens même pas, comment et où nous avons mangé ce jour-là; mais quelques faits précis se sont gravés dans ma mémoire. Cachon n'avait pas de skis, Vilas avait cassé l'un des siens et Joseph fut volontaire pour descendre à pied avec eux tandis que le reste de l'équipe pouvait bénéficier d'une descente à ski presque agréable avant la nuit jusqu'à Artigues. M. Rösch et René avaient même "poussé" jusqu'à Gripp.

Il faisait déjà nuit depuis longtemps et les trois piétons n'arrivaient pas. Inquiet, je remontai jusqu'au dépôt et criai le plus fort possible. J'eus la joie d'entendre au loin: "Nous arrivons!" Je les attendis.

Il était plus de vingt heures quand nous retrouvâmes Eugène et la camionnette à l'embranchement d'Artigues où elle avait dû être conduite pour ne pas gêner le déneigement.

À Gripp nous prenions, au passage, M. Rösch et René et le soir même, M. Cachon pouvait prendre le Train de Paris à Lourdes où M. Rösch l'avait conduit.

### Le 5 février 1951

Jean Daudin <sup>1</sup> au terme d'un séjour très pénible qu'il avait probablement poussé à l'extrême limite de ses possibilités – il avait un pneumothorax – devait quitter le Pic par la benne. La route, encore une fois, était obstruée par une toute récente chute de neige très importante. Il fallait cependant, à tout prix, atteindre La Mongie pour faire fonctionner le câble de service. Renseignements pris auprès des Services des Ponts et Chaussées qui, évidemment, ne peuvent nous dire où en seront les travaux de déblaiement le lendemain matin, nous espérons pouvoir aller assez haut avec la voiture.

Le 4 en fin d'après-midi nous préparons un ravitaillement et constituons une équipe. Le lendemain à 6 heures 30 minutes nous démarrons; la camionnette est lourdement chargée: outre le ravitaillement et les gens de l'Observatoire (Eugène, Joseph et René Garcia, Vilas et Taule) elle a pris au passage quatre ouvriers des Ponts et Chaussées qui vont reprendre leur travail. Grâce aux ouvriers du déneigement, à l'adresse de notre chauffeur, à la bonne volonté de tous et de la camionnette, nous atteignons le plateau d'Artigues. Nous laissons la voiture devant chez Danglade; là, elle ne gênera personne et nous la retrouverons au même endroit le soir.

À quelques variantes près, c'est la répétition de l'opération du 30 janvier sauf que la neige est partout plus profonde, que la station de départ est davantage obstruée et que le déblaiement de la benne du Pic et de celle de la câblette nous demande plus de temps. Comme la dernière fois, la benne percute la neige après le pylône 3 et nous avons droit au même "cirque"; par contre, elle ne se bloque pas au Taoulet et nous nous en réjouissons.

Le ravitaillement arrive bien au Pic, mais la liaison téléphonique est mauvaise. En prévision d'une panne totale possible nous décidons que la descente aura lieu à quinze heures précises. Nous avons à peine le temps d'aller manger chez Bidabé. Laissant mes camarades terminer le repas, je remonte à la station. Il ne faut pas perdre de temps; la descente de La Mongie risque d'être longue pour M. Daudin. J'appelle le Pic. Personne ne répond; panne sans doute. Quinze heures! Je démarre. La benne est en route depuis quelques minutes quand, la liaison s'étant miraculeusement rétablie, j'apprends que M. Daudin et son aide technique, Mlle Rochet, qui l'accompagne en raison de son état de santé, ne l'ont pas prise. Arrêt! Remontée. Temps perdu! Dépôt. Nouvelle descente après

<sup>1</sup> Jean Daudin avait organisé au Pic du Midi un laboratoire pour l'étude du rayonnement cosmique. Dr ès Sciences, Elève de Normale Supérieure. Supérieur, il l'était à la fois, chose très rare, en valeur morale et humaine, en intelligence et en savoir. Il est mort le 25 janvier 1954; il n'avait pas 42 ans.

m'êtré bien assuré de la présence de mes deux passagers. À seize heures trente le voyage est terminé. Reste la descente jusqu'à Artigues. Je suis inquiet pour M. Daudin qui a fort mauvaise mine et aussi parce que la température s'est nettement radoucie. Avec la charge de neige qui couvre les pentes tout est possible: coulées et grosses avalanches.

M. Daudin, dont nous admirons tous le courage, se dit "en bonne forme" et nous incite à descendre devant tandis qu'il nous suivra, à sa vitesse avec Mlle Rochet. Malgré son invitation, une partie de l'équipe reste avec eux et les autres, dont je fais partie, glissent rapidement vers Artigues. Là nous retrouvons les ouvriers des Ponts et Chaussées qui prendront la camionnette avec nous. Ils sont anxieux: le "redoux" s'est accentué, l'air est tiède, la neige autour de nous se ramollit. Nous échangeons nos points de vue et nous sommes tous d'accord: la grosse avalanche de la "Carrière" (là où se trouve actuellement le pare-avalanches) risque de descendre dans la soirée. Nous aurions intérêt à descendre vite. Et les autres n'arrivent pas. Impatient, et de plus en plus inquiet, je remonte à leur rencontre. Sur la route dont un tronçon a été dégagé dans la journée, une 2 C.V. passe en direction de La Mongie. Elle n'ira pas loin; mais son passage est la preuve que la route est libre pour notre descente. Enfin toute l'équipe est là. M. Daudin pour lequel le trajet depuis La Mongie a dû être très pénible, ne se plaint pas et accepte d'accélérer pour atteindre la camionnette. La nuit est venue.

Conscients du risque, nous embarquons au plus vite et Eugène démarre décidé à franchir les zones dangereuses le plus rapidement possible. Après le mauvais virage de l'ancien pont (démoli) du tramway, il accélère. Je suis à ses côtés et je l'encourage...pas longtemps. Tout à coup la lumière des phares éclaire une montagne de neige. Je crie: "Attention!" Eugène a déjà freiné. La camionnette percute l'avalanche qui vient de descendre et s'arrête brutalement. Derrière les trois qui occupons la cabine, les autres sont rudement secoués, mais ils sont assez nombreux pour se caler mutuellement. Cris, jurons, questions se mélangent comme le matériel et le personnel. Malgré quelques heurts assez rudes, personne n'accuse de blessures.

Nous descendons, récupérons notre matériel et abandonnons la voiture. Il faut traverser l'avalanche; ce n'est pas chose facile, dans la nuit, à travers les blocs de neige. L'un après l'autre, nous avançons prudemment, les premiers conseillant les autres et tous craignant un nouveau glissement. Au pris d'une gymnastique désagréable qui nous paraît bien longue, nous retrouvons la route. Nous nous comptons. Tout le monde est là – en route vers Gripp! Nous atteignons l'auberge Brau-Nogué, que nous envahissons.

Par téléphone nous avertissons M. Quénard (Ingénieur des Ponts et Chaussées) qui, accompagné d'Ambroise, monte immédiatement avec sa Jeep et une remorque, et M. Rösch qui les suit avec sa voiture. La bonne humeur est revenue après cette aventure et nous oublions notre fatigue en bavardant et nous désaltérant en attendant nos transporteurs.

Encore une fois, notre journée de travail volontaire finissait bien tard et encore une fois, nous avions eu beaucoup de chance.

### **Carence du câble de service. Expédition Pic – La Mongie et retour**

En novembre 1951, alors que l'installation du téléphérique Mongie-Taoulet n'était pas terminée et que le tronçon restant du câble de service, Taoulet – Pic, allait être doté d'un système de fortune pour fonctionner au cours de l'hiver, il eut quelques perturbations dans le ravitaillement du Pic et les opérations prévues se faisaient rarement comme chacun l'aurait souhaité.

Bref, le ravitaillement (vivres et matériel) qu'Eugène Garcia avait monté en Jeep le samedi 17, après que le responsable de la Société Générale d'Entreprises ait été avisé pour que les moyens de

transport pour le Pic soient utilisables, était resté à La Mongie et son envoi remis au lendemain pour des raisons "techniques".

Or, il y avait parmi le matériel un moteur que Guy Carmouze, assistant de M. Daudin, attendait avec impatience pour assurer la continuité de certaines recherches sur le rayonnement cosmique. Le dimanche, vers neuf heures, il apprenait que la montée était remise à une date qui ne pouvait être précisée. Après une conversation avec Guy, M. Daudin lui demande s'il veut bien descendre chercher le moteur avec deux volontaires qui l'accompagneraient. Répondre à ce désir, était pour Guy l'occasion de témoigner son attachement à son "patron", et puis, le temps étant assez beau, l'enneigement convenable; faire une descente à La Mongie, un dimanche, retrouver quelques amis dans une ambiance plus agréable que celle du Pic, n'était pas pour lui déplaire, malgré la perspective de la remontée toujours pénible avec une charge. Il eut tôt fait de trouver deux camarades: Ferran, le cuisinier et Védère, le météorologiste, jeunes et entraînés comme lui.

À midi, ils quittaient le Pic. Ils étaient à La Mongie un peu après treize heures. Il était entendu qu'ils repartiraient au plus tard vers quinze heures pour arriver avant la nuit complète à l'Observatoire. Même pas deux heures de répit et de distraction!

Au cours de ces deux heures, le temps se gâte. De Bagnères, M. Daudin qui porte la responsabilité de cette entreprise observe le ciel avec inquiétude. Il sait quels risques peuvent courir ceux qui remonteraient au Pic en pleine tourmente entre 1800 et 2860 mètres d'altitude. À quinze heures il téléphone à La Mongie. La situation s'est aggravée: bourrasques violentes de neige et courtes éclaircies se succèdent. Nos trois jeunes gens sont indécis. M. Daudin leur laisse toute liberté pour remonter quand ils le jugeront possible ou même rester à La Mongie en attendant des conditions meilleures.

Après avoir longtemps hésité, vers dix-sept heures ils font savoir au Pic qu'ils se mettent en route pour le retour.

Un peu plus tard, lorsque M. Daudin et moi revenons au bureau à Bagnères, nous apprenons cette décision que nous jugeons téméraire: même si tout va bien, ils ne peuvent guère atteindre le Pic avant vingt heures trente.

La nuit tombe et notre inquiétude augmente en même temps que le temps passe. Gagnés par notre anxiété, les hôtes du Pic, pour abréger notre attente et la leur, descendent le long du câble jusqu'à la Roche Noire, malgré le mauvais temps. Ils reviennent et nous font savoir que les appels qu'ils ont lancés au cours d'une brève accalmie sont restés sans réponse. Nous nous morfondons tous, nous laissant aller à des suppositions pessimistes.

Ceux du Pic décident une deuxième tentative aussi pénible et aussi vaine que la première. À leur retour, il est plus de vingt-deux heures.

Nous faisons nos comptes: si les trois s'étaient trouvés près de Sencours, ils auraient entendu les appels et répondu, or, comme de là au Pic il faut au minimum une heure et demie dans les conditions du moment, ils ont donc pris plus de trois heures de retard entre La Mongie et Sencours. Cela nous paraît inconcevable sans accident. Et comme, renseignements pris, ils ne sont pas revenus à La Mongie, nous envisageons le pire.

M. Daudin est très malheureux. Il se reproche d'être à l'origine de ce qui, peut-être, est déjà une catastrophe.

Il faut faire quelque chose. Nous ne discutons pas longtemps. J'alerte la section de Secours en montagne (Gendarmerie et quelques volontaires dont Georges Meynier) et sans attendre. M. Daudin, Clos et moi-même partons avec la Jeep vers La Mongie. Dès notre arrivée, nous constituons sur

place une première équipe (Ambroise, Clos, Jean-Louis Dabat, Flabeau, Le Bot et moi). Vers une heure nous partons à ski vers le Tourmalet, suivis, à pied, par M. Daudin que nous n'avons pas pu dissuader de venir avec nous. Il n'ira pas au-delà du premier grand virage; craignant pour sa santé, nous lui conseillons de revenir à La Mongie. Il se laisse convaincre, non pour ménager ses efforts, mais parce qu'il ne veut pas nous retarder. (Je rappelle qu'il avait un pneumothorax.) Il descend seul et nous attendra plus de deux heures, accablé de remords. Comme il a dû souffrir!

Le temps veut bien être avec nous: la tourmente a cessé, quelques rares étoiles apparaissent, par moments même, on devine la lumière diffuse de la lune derrière les nuages. L'allure est rapide. La crainte d'un grave accident nous aiguillonne; nous ne voudrions pas arriver trop tard. Le col est atteint. Pendant qu'avec Flabeau j'explore les bâtiments alentour, je demande aux quatre autres qui nous devancent de monter jusqu'au baraquement de bois que nous appelions la cantine Labardens.

Comme nous arrivons à leur aplomb, sur la route de Secours, l'un d'eux crie: "Ils sont ici! – En bonne santé!" Suit une conversation que je ne comprends pas entre les trois "rescapés" et leurs "sauveteurs". J'en sais assez et ne tiens pas à aller les voir, ni eux à discuter avec moi. Il est près de trois heures. Le ciel s'est dégagé. Il fait froid et la lune se rit de nous.

J'ai hâte d'aller rassurer M. Daudin et les gens du Pic et je voudrais arriver, si possible, avant le départ de la caravane de secours. Sans attendre les quatre qui recueillent le récit des "héros" de cette aventure, avec Flabeau nous glissons vers La Mongie. Oubliant la fatigue et tous les soucis de la journée, me laissant aller dans les traces de mon compagnon, meilleur skieur que moi, je profite pleinement de cette descente au clair de lune.

Nous atteignons La Mongie au moment où la section de Secours démarrait.

Arrêt...Contre-ordre...excuses...critiques...Les quatre arrivent. Ils ont laissé les trois à leur baraquement et à leur sommeil (?) et ont fait une magnifique descente à ski.

Certains que j'ai dérangés inutilement ne sont pas très contents, mais la bonne humeur revient en dégustant un bon vin chaud. À cinq heures tout le monde était de retour à Bagnères.

Quant à Guy Carmouze, Ferran et Védère, ils avaient mis, ont-ils dit – et je le crois – toutes leurs forces dans leur lutte contre le mauvais temps. Ils avaient pu atteindre le premier tunnel où ils étaient arrivés exténués. Là, conscients de l'impossibilité d'atteindre le Pic et les risques qu'il y aurait à rester toute la nuit dans cet abri précaire, ils avaient décidé de redescendre et de se réfugier dans la Cantine Labardens où ils étaient arrivés complètement épuisés. À l'abri, ils avaient pu reprendre leur sens, faire du feu et se restaurer. Et ils s'étaient endormis profondément. S'ils avaient eu la force de veiller, peut-être auraient-ils vu le beau temps revenir et seraient-ils descendus rapidement à La Mongie pour rassurer M. Daudin et leurs camarades du Pic?

Vers treize heures, ils arrivaient au Pic après une ascension qui leur parut pénible; ils se ressentaient certainement des fatigues de la veille et manquaient de force morale, n'étant pas très fiers du déroulement de leur expédition.

### **Hiver 1951-52: Mise en route du moteur du câble de service au Taoulet – raconté par Lacassagne, employé au téléphérique**

Tant que je vivrai, je me souviendrai de l'hiver 1951-1952. Le téléphérique La Mongie-Taoulet entra en service public pour la première fois, si mes souvenirs sont exacts, le dimanche 23 décembre 1951.

Ce fut une journée agréable pour certains, mais pénible pour le personnel du téléphérique qui eut à supporter une grosse tension nerveuse car, assurer le va et vient de deux cabines chargées de personnes est une reponsabilité tout autre que celle que nous avons assumée au cours des essais et d'une exploitation très réduite. En fin d'après-midi, tout s'étant bien passé, skieurs et spectateurs exprimaient leur satisfaction. Mais nous ne pouvions pleinement participer à l'allégresse générale: nous pensions déjà à la journée du lendemain qui, en guise de repos, nous préparait quelques heures très dures pour faire fonctionner le tronçon Taoulet–Pic, restant du câble de service. Nous en avons déjà fait l'expérience.

Nous étions en droit de penser que la longueur du trajet ayant été notablement réduite, le transport serait plus facile qu'au cours des années précédentes. Comme nous nous étions trompés!

L'électricité n'arrivant pas au Taoulet, on avait mis en place un système de propulsion qui, nous avait-on affirmé, devait faire merveille et nous enchanterait!

C'était un moteur de Jeep qui par une transmission astucieuse était arrivé, après quelques essais plus ou moins heureux, à assurer le va et vient de la benne à une vitesse...très réduite: près de quatre heures de marche, alors que l'année précédente il fallait trente-cinq à quarante minutes pour aller de La Mongie au Pic.

Ceux qui eurent à assurer le fonctionnement de cet engin se souviennent encore des heures passées dans l'abri primitif, fait de planches disjointes, érigé pour donner à ce fameux moteur une protection, illusoire à 2300 mètres d'altitude.

À chaque ravitaillement du Pic, c'est-à-dire, une ou deux fois par semaine selon les nécessités et les possibilités d'accès à La Mongie, c'était le même scénario.

Je me contenterai de relater celui du 24 décembre 1951, dont je me souviens avec assez de précision parce qu'il fit immédiatement suite à la première journée d'exploitation du téléphérique public.

Le ravitaillement en vivres était assez important: il y avait le traditionnel réveillon de Noël. Notre premier travail fut d'aller voir sur place, à la station de départ au Taoulet, les conditions d'enneigement, l'état du moteur, des câbles, etc. Les choses changent si vite dans une nuit à cette altitude. Le moteur est tout blanc de givre; nous le trouverions beau si nous avions le temps d'être poètes. Les transmissions sont bloquées, mais les câbles et les poulies visibles paraissent ne pas devoir nous causer des ennuis. Le vent souffle modérément d'ouest. Nous étions montés à deux avec des pelles et avons eu le plaisir de n'avoir pas à nous en servir. (Une fois n'est pas coutume – il n'en fut pas toujours ainsi.)

Notre examen terminé nous nous faisons descendre pour préparer le matériel nécessaire pour la mise en route: huile à moteur très chaude, chiffons, bois essence, outillage, batterie d'accumulateurs "gonflée à bloc", manivelle pour tourner à la main si nécessaire, ... et beaucoup de bonne volonté et aussi le ravitaillement.

Le transfert de nos récipients et accessoires à pied d'œuvre demandait à lui seul une certaine gymnastique sur la neige et la glace entre le débarcadère du téléphérique et le moteur, et cet exercice se répétait pour le chargement de la benne; mais ce n'était qu'une mise en train. Nous faisons du mouvement et nous avons chaud malgré le vent qui fraîchissait. Je me bornerai à décrire la technique mise au point ce jour-là, pour la mise en route du "système". Si par la suite elle subit quelques modifications, les principes essentiels n'en furent jamais changés.

Sous le carter d'huile du moteur, nous plaçons du papier, du bois bien sec (vieilles planches débitées en bas), un peu d'essence, et nous jetons une allumette. La flamme s'élève et se balance, tantôt léchant la masse du moteur, tantôt revenant vers nous ou se couchant vers La Mongie au gré



des caprices du vent. Mais celui-ci devenant plus fort, nous sommes obligés, pour abriter notre feu, de nous accroupir côte à côte, contre les planches de la cabane pour en obstruer les fissures et, armés d'un long morceau de bois, nous déplaçons les tisons et essayons de diriger la flamme indocile qui atteint souvent nos gants et parfois nos visages. Devant, nous n'avons pas froid; nous avons quelquefois trop chaud; mais notre dos, malgré l'anorak et les tricots, se gèle et les pieds, immobiles dans la neige deviennent vite douloureux. Au bout d'un moment, pendant que l'un s'évertue à domestiquer les flammes et à alimenter le foyer, l'autre dévisse, sèche et vérifie les bougies, démonte le distributeur et s'assure qu'il n'y a aucune condensation, etc. Il essaie de mettre toutes les chances de notre côté pour la mise en route, tout en toussant et pleurant à cause de la fumée, esquissant parfois des pas de danse pour éviter la flamme qui vient roussir ses pantalons. À ce jeu, si les mains se refroidissent, car il faut travailler sans gants, les pieds se réchauffent. Tout s'équilibre!

Enfin, quand nous jugeons notre moteur "fin prêt", nous éteignons le feu. Nous n'avons pas besoin de neige carbonique; il y a assez de neige naturelle autour de nous. Nous vidons l'essence dans le réservoir et l'eau dans le radiateur. Il faut aller vite pour tenter un départ dans les meilleures conditions. À la manivelle, je m'assure que le moteur est bien "décollé" et mon camarade revise les bougies. Tout est terminé. Attention: premier coup de démarreur que nous prolongeons. Le moteur reste muet. Au deuxième il "tousse", puis se tait. Nous insistons. Après explosions timides et irrégulières, il consent à tourner en boitant. Nous nous gelons patiemment attendant le moment où il voudra bien marcher sur les "quatre pattes" pour le mettre à son régime maximum nécessaire au démarrage de la benne.

Ça y est! Nous ne perdons pas de temps, nous embrayons: les axes des poulies craquent, les câbles grincent, la benne tressaute et...le moteur cale. Tout le système ayant été dégrippé nous pensons que la remise en route sera facile. Mais le moteur refuse obstinément de partir. Combien de fois avons-nous répété les mêmes opérations, accompagnant notre travail de gestes de colère et de jurons de toutes sortes, accusant ce "cochon de vent", ce p... de froid, tempêtant contre l'Administration et même contre nos copains du Pic.

N'y tenant plus, découragés, nous essayons encore un démarrage – le dernier, disons-nous, mais nous l'avions déjà dit plusieurs fois. Et cette fois, sans hésitation, il se met à tourner régulièrement. Nous forçons son régime, nous embrayons et...enfin la benne s'en va doucement vers le Pic. Il était 11 heures 45. Nous étions là depuis 9 heures 20. Ce fut encore plus long quelquefois.

Pendant plus de trois heures et demie que dura la montée, nous nous sommes relayés, l'un restant sur place pour surveiller et régulariser la marche du moteur, prêt à parer à tout incident, l'autre descendant par le téléphérique pour aller se réchauffer ou déjeuner à La Mongie.

L'annonce de l'arrivée de la benne dans de bonnes conditions au Pic nous paya un peu de nos peines; il y eut aussi quelques remerciements pour "le réveillon" qui se ferait là-haut un peu grâce à notre travail qui, d'ailleurs, n'était pas terminé.

Dès que la benne fut déchargée, nous remettions le moteur en route; nous avions intérêt à ne pas le laisser refroidir. Il voulut démarrer facilement. La descente, quoique moins lente, nous parut bien longue. La nuit tombait et restant immobiles nous avions froid. Il était probablement dix-huit heures trente quand, après avoir vidangé le radiateur, récupéré l'huile du carter et transbordé le matériel dans la cabine du téléphérique, nous demandions de nous descendre. Six minutes plus tard, la journée de travail était presque terminée.

Durant tout l'hiver, parfois avec comme mise en train un portage à dos depuis Artigues ou de quelque autre point de la route, ce "manège" se renouvela, avec quelques variantes, pour chaque

ravitaillement ou transport de matériel pour le Pic.

Mais, croyez-moi, ce ne fut jamais une partie de plaisir. Et même par beau temps, nous n'avions guère le loisir de nous extasier devant la magnificence du site.

### Confession

Mon projet initial était de grouper dans un petit ouvrage exclusivement les anecdotes recueillies auprès de ceux qui ont participé à la vie de l'Observatoire du Pic du Midi et que j'ai connus du 20 février 1926 au 3 juin 1957.

À cette fin, j'avais écrit à la plupart et m'étais adressé verbalement à quelques autres.

Quelques-uns ont répondu à mon appel et m'ont autorisé à utiliser leurs écrits comme bon me semblerait. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés publiquement ici.

Quelques autres se sont récusés. Ils ont peut-être perdu la mémoire.

Certains, lorsqu'ils ont appris ou pensé que leurs narrations pourraient être publiées ont été réticents ou ne m'ont pas expressément autorisé à en user; elles ne figurent donc pas dans cet opuscule.

Beaucoup m'ont encouragé, ont promis, mais n'ont pas tenu. Tant pis!

Devant l'échec de mes tentatives, j'ai mis un terme à mes démarches. Que ceux que je n'ai pas contactés ne m'en veuillent pas!

J'ai fouillé dans mes souvenirs et mes notes dont on m'accusera peut-être d'avoir fait étalage – alors que je n'en ai rappelé que quelques-uns.

Qu'importe? Si mon modeste travail intéresse quelques personnes et sert à quelque chose!

Je regrette seulement de n'avoir pas les qualités de style et l'imagination qui auraient rendu les écrits plus attrayants peut-être,...mais pas plus sincères.

Le 24 mars 1975

Charles Taule

Devant la montagne enneigée.